MASQUES

UNIV. OF ARIZONA
843.89 F81Z C16 mn
Calmettes, Pierre/La grande passion d'An
3 9001 03987 5409

PI TES

LA GRANDE PASSION D'ANATOLE FRANCE

Avec 65 illustrations - Tableaux et dessins de Pierre Calmettes - Photographies de Henri Malorey

ÉDITIONS SEHEUR

ET IDÉES

UNIVERSITY OF ARIZONA LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/lagrandepassiond0000pier

LA GRANDE PASSION D'ANATOLE FRANCE

A ma femme,
compagne attentive et dévouée
des jours heureux
et des heures difficiles

Ouvrages du même auteur

Choiseul et Voltaire. 1901. (Librairie Plon).

Le Travail des Ouvriers Modernes. 1902. (Librairie Flammarion). Illustré par l'auteur.

A Travers les Métiers. 1904 (Librairie Juven). Illustré par l'auteur. (Ouvrage couronné par l'Académie Française).

Travaux Féminins: Les Dentelles. Les Broderies. Le Travail du Cuir. 1905. (Librairie Juven). Illustré par l'auteur.

Les Joujoux. Leur Histoire. Leur Technique. Avec une Préface d'Anatole-France. 1924. (Librairie Doin). Illustré par l'auteur.

Les Bains à Travers les Ages. En collaboration. 1925. (Librairie de la construction moderne).

En préparation :

Anatole France et ses amis, d'après sa correspondance et mes Souvenirs.

Anatole France, ses maisons et ses livres.

Le Voyage d'Anatole France en Argentine et au Brésil en 1909.

Les Repas à travers les Ages. L'humanité à table.

Copyright by Éditions Marcel Seheur 1929

PIERRE CALMETTES

LA GRANDE PASSION D'ANATOLE FRANCE

Avec 65 Illustrations - Tableaux et dessins de Pierre Calmettes - Photographies de Henri Malorey

ÉDITIONS SEHEUR
10, RUE TOURLAQUE, PARIS

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

84-89
F72f
1 ex

I

L'HOMME ET LE COLLECTIONNEUR

Le 12 Octobre 1924! Il y a quatre ans, Anatole France s'éteignait dans son petit manoir tourangeau, le plus pur écrivain du XIX^e^ siècle rejoignait dans la région mystérieuse des esprits les plus belles figures littéraires de l'Histoire. Et aujourd'hui on me demande de fixer avec exactitude certains traits de caractère du Maître écrivain. Ceux qui me sollicitent ont pensé qu'un des plus vieux amis d'Anatole France, qu'un témoin dont l'existence fut mêlée à la sienne pendant un demi-siècle, pouvait, mieux que tout autre, apporter sur ses faits et gestes des témoignages sincères.

Anatole France ne répondait nullement aux descriptions fantaisistes imprimées jusqu'ici. Pour le décrire à mon tour, j'ai pris la plume avec émotion et respect, je l'ai tournée longuement entre mes doigts avant d'écrire, car je ne voulais lui permettre aucune des licences littéraires qui ne seraient dignes ni de l'illustre écrivain, ni de son historiographe. La

gloire d'Anatole France n'a rien à perdre à des récits véridiques et je veux le montrer tel qu'il fut, tel que je l'ai connu, depuis les plus jeunes années de mon enfance jusqu'à la vieillesse approchée. ,

Jusqu'ici, les études publiées sur Anatole France, les plus raisonnables d'entre elles comme les autres, furent écrites en vue d'assurer une fructueuse réclame à leurs auteurs. Ceux-ci se sont médiocrement souciés de sauvegarder la mémoire de celui qu'ils peignaient et certains d'entre eux se sont même complus, méchamment, à la salire par d'incroyables mensonges.

Ceux qui ont trahi sa mémoire n'ont qu'une excuse à leur inconséquence. Si depuis quatre années ils ont fait paraître autant de livres sur Anatole France, sans parvenir à retracer avec exactitude sa véritable figure, c'est que bien peu d'entre eux ont pu le connaître dans toute l'intimité de son cœur et de son esprit. Le grand écrivain savait dissimuler avec art le véritable sens de ses pensées. Les visiteurs qui se pressaient à ses côtés, aux jours de réception consacrés par l'usage, constataient son penchant pour les longues controverses littéraires; établissaient d'étroits rapprochements entre les périodes imagées de sa conversation et les écrits des meilleurs auteurs, ils pouvaient déclarer, en descendant l'escalier de la Villa Saïd, que le Maître en

parlant semblait réciter des chapitres de ses livres; mais il ne leur était jamais possible de discerner, en écoutant ses descriptions pittoresques, ses déclamations littéraires, ou ses protestations d'affection spontanée, quels étaient les véritables parmi les sentiments exprimés. Anatole France lui-même le disait volontiers: — la dissimulation est la première vertu de l'homme civilisé. Il nous est aussi nécessaire de cacher notre pensée que de porter des vêtements. Un homme qui dit tout ce qu'il pense et comme il le pense, est aussi inconcevable dans une ville qu'un homme allant tout nu. Et n'a-t-il pas terminé ainsi sa *Vie en Fleur:* « *J'aime la vérité. Je crois que l'humanité en a besoin; mais certes, elle a bien plus grand besoin encore du mensonge qui la flatte, la console, lui donne des espérances infinies. Sans le mensonge, elle périrait de désespoir et d'ennui.* »

Celui qui voulait se mêler à sa vie intime, s'y mêler assez pour en apprendre les secrètes exigences, ne devait pas seulement écouter, retenir et répéter, comme se sont contentés de le faire ses compilateurs, les successions de phrases harmonieuses imaginées hebdomadairement pour conquérir, par un feu d'artifice de mots ingénieux et subtils, les auditeurs de ses réceptions publiques. Les secrets d'Anatole France, il fallait, pour les pénétrer, vivre avec l'homme, non avec l'écrivain.

Ce que je vais dire va paraître paradoxal, mais Anatole France, par sa naissance, par son éducation, par ses goûts, n'était, au fond même de son cœur et de sa pensée, ni un écrivain, ni un homme du monde ni un personnage politique. Il était collectionneur et il n'aimait vraiment que deux choses: ses livres et ses bibelots.

Les seules joies réellement pures de sa vie, il les a connues au milieu de ses objets d'art, de ses tableaux, de ses éditions rares. Devant ses vitrines, il se laissait aller aux élans de sa nature affable, gaie, généreuse. Je l'ai bien connu, justement, parce que je me suis toujours imposé, comme une règle de conduite dictée par mon affection même, de ne jamais me mêler aux indifférents qui voulaient violer l'intimité de sa vie et de ses pensées, en occupant, par des causeries littéraires ou politiques, des heures qu'il eût consacrés plus volontiers à manier des bibelots.

Pour s'initier à la vie secrète d'Anatole France, il fallait, en sa compagnie, passer en revue ses collections ou aller fureter chez les antiquaires. Avant tout autre plaisir, il avait celui de remuer les vestiges des vieilles civilisations, d'évoquer les œuvres des anciens artisans, de parcourir les villes européennes dont les ruines sont encore favorables aux recherches soigneuses des brocanteurs. Il aimait col-

Le Maître écrivain au milieu de ses collections (1895).

A mon cher Pierre Calmettes

qui a peint avec tant d'art
et d'exactitude la maison de son vieil ami

Anatole France

L'auteur de la *Révolte des anges*, aux pieds de la vierge,
dans la chapelle de la Villa Saïd.

lectionner, il n'aimait que cela, et ceux qui crurent le flatter en lui imposant l'éclat des soirées mondaines et des réceptions glorieuses, ou en le hissant sur le pavois cramoisi d'un parti politique, ne se doutaient pas que ces honneurs et ces plaisirs, contraires aux élans naturels de sa nature, lui étaient également à charge et l'horripilaient.

Les affinités secrètes qui éclosent dans notre cerveau au moment même où nous venons au monde, et qui nous accompagnent pendant toutes les années de notre existence, nous guident invisiblement vers des occupations qui semblent familières à notre esprit depuis toujours, parce qu'elles furent familières jadis à l'esprit de nos pères. Elles inspirèrent à Anatole France, fils de libraire, l'amour des vieux livres, à l'ancien habitant du quai Malaquais, asile consacré des antiquaires, le goût du bibelotage.

Dès que ses yeux s'ouvrirent aux spectacles de la vie, ils se portèrent sur les vieux bouquins poussiéreux, sur les reliures fanées, sur les objets anciens d'origines variées et de formes pittoresques. Jusqu'aux derniers moments de son existence ses souvenirs d'enfances restèrent gravés dans son esprit, aussi nets, aussi exacts après tant d'années, qu'ils pouvaient l'être en leur nouveauté.

Et on comprend mieux encore la continuité de

ses goûts et de ses pensées lorsqu'on lit dans ses livres ces lignes évocatrices de ses premières années: « *Il ne paraît pas possible qu'on puisse avoir l'esprit tout à fait commun, si l'on fut élevé sur les quais de Paris, en face du Louvre et des Tuileries, près du Palais Mazarin, devant la glorieuse rivière de Seine, qui coule entre les tours, les tourelles et les flèches du vieux Paris. Là, de la rue Guénégaud à la rue du Bac, les boutiques des libraires, des antiquaires et des marchands d'estampes étalent à profusion les plus belles formes de l'art et les plus curieux témoignages du passé. Chaque vitrine est, dans sa grâce bizarre et son pêle-mêle amusant, une séduction pour les yeux et pour l'esprit. Le passant qui sait voir en emporte toujours quelque idée, comme l'oiseau s'envole avec une paille pour son nid.* »

« *Puisqu'il y a là des arbres avec des livres et que des femmes y passent, c'est le plus beau lieu du monde.* »

« *Au temps de mon enfance, bien plus encore qu'à présent, ce marché de la curiosité était abondamment fourni de meubles anciens, d'estampes anciennes, de vieux tableaux et de vieux livres, de crédences sculptées, de potiches à fleurs, d'émaux, de faïences décorées, d'orfrois, d'étoffes brochées,*

de tapisseries à personnage, de livres à figures et d'éditions princeps reliées en maroquin. » (1)

« *Elevé sur le quai Voltaire, dans la poussière des livres et des bibelots, au milieu des bouquineurs et des fureteurs de toute sorte, j'ai connu tout enfant des amateurs de faïences, d'armes, d'estampes, de médailles. J'en ai connu qui ne cherchaient que des ouvrages en bois; j'ai connu des bibliophiles et des bibliomanes et je n'ai point vu qu'ils méritassent les railleries du vulgaire. Je puis vous assurer que tous ces gens singuliers ont le goût délicat, l'esprit orné, les mœurs douces ; et mon amitié pour les bonnes gens qui mettent toutes sortes de choses dans leurs armoires date des premiers jours de ma vie.* » (2)

« *Si j'ai jamais goûté l'éclatante douceur d'être né dans la ville des pensées généreuses, c'est en me promenant sur ces quais, où, du Palais-Bourbon à Notre-Dame, on entend les pierres conter une des plus belles aventures humaines, l'histoire de la France ancienne et de la France moderne.* » (3)

« *Tout compte fait, je ne sais pas de plaisir plus paisible que celui de bouquiner sur les quais.* » **(4)**

(1) *Le livre de mon ami.*

(2) *Pierre Nozière.*

(3) *Pierre Nozière.*

(4) *Pierre Nozière.*

Bouquiner sur les quais, pénétrer dans les locaux pittoresques où gîtent les brocanteurs et y caresser des bibelots de l'œil et de la main, chasser l'objet rare comme les Nemrod à fusils poursuivent la caille ou le lapin, telles étaient ses joies habituelles.

Ceux qui l'ont approché et connu dans l'intimité, se rappelleront toujours l'éclat de son regard, le plissement spirituel de ses lèvres, lorsqu'il s'arrêtait devant une statuette, une faïence, un tableau, un dessin, qu'il découvrait pour la première fois, ne possédait pas encore et voulait acquérir. Il laissait alors paraître son caractère tel qu'il était vraiment. Finesse de l'esprit, joie du cœur, enthousiasme juvénil du chasseur devant un gibier exceptionnel, ces sentiments animaient le visage qui perdait alors ses traits habituels, cette apparence de scepticisme goguenard, qui accompagnait généralement les actes de sa vie extérieure.

En quelques circonstances, l'écrivain était bien obligé d'oublier ses préférences pour remplir officiellement des rôles mondains ou politiques, mais, s'il acceptait de se soumettre aux exigences des manifestations publiques et des flagorneries officielles, il les considérait comme la rançon inéluctable d'une gloire universelle qu'il ne pouvait nier mais dont il s'évadait volontiers.

Au milieu des curiosités de tous les styles et de

toutes les époques conservées dans sa demeure, il oubliait vite les corvées mondaines, les sujétions plus insupportables encore des exhibitions démagogiques.

La politique était loin de lui plaire et le socialisme ne l'enthousiasmait guère. Socialiste il l'était sans doute, autant que les doctrines prêchées par Jésus au pays de Marthe et de Marie peuvent trouver à s'appliquer pratiquement dans une société corrompue par dix-neuf siècles de civilisation, mais communiste, lui! J'ai bien reçu un jour une lettre de lui, une lettre ayant pour sujet principal la politique, lettre qu'il termine par ces mots désabusés: « *...J'ai toujours admiré Lénine. Mais c'est aujourd'hui que je suis vraiment bolcheviste de cœur et d'âme...* » (1) Mais j'avoue qu'en lisant cette profession de foi, je n'ai pu l'accepter que comme le témoignage d'une crise momentanée de découragement et de neurasthénie commençante.

Comment Anatole France aurait-il pu être communiste ? Comment aurait-il pu l'être dans le fond de son cœur ? Comment eût-il jamais accepté les doctrines d'une religion sociale dont les préceptes commandent de détruire d'abord tout ce qui existe, sans donner aux destructeurs les possibilités de

(1) Lettres écrites en 1920, le 23 janvier.

reconstruire ce qu'ils ont détruit. Lorsqu'on possède, dans des immeubles luxueux, des bibelots rares, des meubles anciens, des tapisseries précieuses, des livres, des tableaux, des statues, des dessins, des gravures, dont la valeur peut s'élever à plusieurs millions de francs, on n'est pas communiste.

Le communisme interdit en effet aux purs observateurs de ses doctrines, de pactiser avec les possesseurs de ces inutilités coûteuses, aimables sans doute, mais d'apparence essentiellement bourgeoise. Et Anatole France, en acceptant d'être classé dans la hiérarchie sociale par une épithète qui lui paraissait pittoresquement subversive, pensait assurer ainsi, en cas de troubles révolutionnaires, la quiétude de ses dernières années. Il obéissait, en même temps, au mobile secret qui lui fit accomplir au cours des ans un certain nombre d'actions inexplicables. Il ne savait pas répondre par un refus immédiat à la demande d'un solliciteur. S'il tint à s'enrôler parmi les socialistes, ce fut pour ne pas refuser son concours à Jaurès et il devint communiste pour faire plaisir à Rappoport. Mais jamais il n'eût souhaité le triomphe du parti bolcheviste, cette victoire n'eût-elle pas provoqué inévitablement l'anéantissement des seules choses qu'il aima vraiment: ses bibelots, ses livres et ses gravures.

Seules choses qu'il aima vraiment, je ne crains pas de le répéter, car, si je le vis souvent s'évader de la cité des livres pour accueillir d'aimables visiteuses, si sa plume écrivit un jour: « *Les femmes! Tout leur est permis, tout ce qui vient d'elles est grâce et faveur...* » ; il perdait vite le souvenir des charmes discrètement entrevus et revenait toujours vers les bibelots anciens, qui possédaient uniquement le pouvoir de le ramener à eux et de le retenir.

Combien de fois l'ai-je entendu répéter cette phrase écrite dans un de ses livres: « *Il ne suffit pas de posséder une femme pour imprimer dans son âme une marque profonde et durable. Les âmes sont presque impénétrables les unes aux autres et c'est ce qui nous montre le néant cruel de l'amour. Le sage doit se dire:* « *Je ne suis rien dans ce rien qui est la créature* ». *Espérer qu'on laissera un souvenir au cœur d'une femme, c'est vouloir fixer l'empreinte d'un anneau sur la face d'une eau courante. Aussi gardons-nous de vouloir nous établir dans ce qui passe, et attachons-nous à ce qui ne meurt pas.* »

Et la comparaison entre les femmes fragiles et les bibelots immortels se terminait toujours en faveur des bibelots. Les premières réclament des soins attentifs et se montrent constamment exigeantes, les seconds ne donnent à leur possesseurs ni regrets, ni lassitude. Et pour occuper les longues heures oisives

il préférait les Tanagra ou les éditions rares. — Les bibelots ne me trompent jamais, disait-il, et les femmes ne sont franches que lorsqu'elles ne font pas de mensonges inutiles.

L'élément féminin ne tint jamais dans sa vie une place aussi essentielle qu'on a bien voulu le dire et même l'écrire.

Je ne parlerai pas longtemps ici de l'association littéraire avec M^me^ Arman de Caillavet, elle dura vingt ans et fut presque entièrement consacrée à leurs travaux mutuels, Anatole France écrivant, sa collaboratrice intellectuelle le forçant à écrire. M^me^ de Caillavet fut pour Anatole France le guide fidèle et sûr qui, énergique et persévérante, assura la gloire littéraire d'un homme de génie, dont l'esprit était desservi par une timidité naturelle qui s'aggravait par le perpétuel contact d'une paresse persévérante.

M^me^ de Caillavet doit être mise à part, lorsqu'on établit le recensement des figures féminines qui entourèrent Anatole France et qui l'encensèrent pendant les années glorieuses. Elle le connaissait peut-être mieux qu'il ne se connaissait lui-même et, sachant exciter en lui les ressorts cérébraux qui créèrent les pages immortelles de ses livres, elle fut, ainsi que l'a excellemment écrit M^me^ Jeanne Pou-

Anatole France au moment de ses débuts littéraires (1877).

L'Écrivain au moment de son élection
à l'Académie Française (1896).

quet, « la merveilleuse stimulatrice de son génie. » (1)

Certains contemporains d'esprit chagrin, jaloux de sa gloire et envieux de ses succès féminins, lui ont fait grief de s'être laissé conquérir par trop de conquérantes. Aurait-il donc fallu, pour ne pas leur déplaire, que le grand écrivain n'eût aucun défaut et fut immuablement sage ? L'homme célèbre doit-il vivre suivant des règles monacales pour obtenir l'approbation sans réserve de ses historiographes ? Est-ce parce qu'il portait au logis une robe de chambre en forme de froc et une calotte rouge de cardinal, qu'il eût dû se laisser influencer par l'aspect religieux de ces singularités vestimentaires et renoncer volontairement aux aimables approches, qui adoucissaient pour lui les amertumes d'autres moments ? Je ne le crois pas, et je partage encore, comme je les partageai alors, les sentiments de mon vieil ami. Je l'ai toujours approuvé lorsqu'il me répétait en parlant du jugement présent de ses contemporains: — S'il fallait, pour mériter l'universel hommage des lettrés des deux mondes, supprimer les plaisirs physiques de son *Livre de raison*, j'aimerais mieux envoyer au diable vauvert les admira-

(1) *Le salon de Madame Arman de Caillavet*, par Jeanne Maurice Pouquet.

teurs et leurs hommages. Et il ajoutait: — Vois-tu, mon petit Pierre, pour nous faire supporter la vie, en dehors de ces sacrés bibelots, il n'est encore rien de mieux qu'une belle poitrine ou que les cuisses d'une jolie femme.

Malgré ces propos, Anatole France ne pouvait pas être compté parmi les hommes à femmes, tout au moins dans la pleine acception physiologique de cette expression populaire. Ses camarades de jeunesse le classaient parmi les cérébraux et savaient que ses passions pouvaient se satisfaire suffisamment par des échanges de tirades poétiques. Il ne craignait nullement les relations féminines, mais il préférait les associations d'idées aux échanges de caresses, et je puis dire de lui qu'il fut plus sollicité qu'il ne fut jamais solliciteur.

Il savait donner l'illusion d'un homme profondément épris à toutes celles qui s'empressaient autour de lui en se disputant jalousement les rayonnements de sa gloire. Un mot de lui, un geste affectueux venant de celui qu'elles adoraient comme un homme et comme un Dieu, les rendaient hystériques. Mais, malgré tout, les femmes n'apparurent et ne demeurèrent dans sa vie que comme des ombres, charmantes mais fugitives.

Sachant aller de l'une à l'autre, en complimentant avec la même ferveur toutes celles qui se parta-

geaient ses flatteuses attentions, il se fixait pendant de courts moments à ses admiratrices et oubliait volontiers les anciennes amours pour songer à de nouvelles conquêtes. Il avait éprouvé la vanité et l'inutilité des serments éternels et citait souvent cette déclaration philosophique: — Il ne faut pas s'attacher trop obstinément aux biens périssables de ce monde et nous devons quitter ce qui nous quitte. Il faut abandonner ses maîtresses, oublier ses amis, quitter ses collections, il faut laisser ce que l'on aime, arracher de son cœur tout ce que l'on aimait, et il faut disparaître à son tour. Pensée profonde dont il dut méditer la logique implacable en 1924, aux derniers instants de sa longue existence, lorsque, devant ses yeux à demi fermés, n'apparut plus que le *pulvis, cinis et nihil* des antiques philosophes.

II

SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

Je suis né un jour d'hiver, au fond d'une cour pavée de blocs de grès moussus, aux environs de la gare Montparnasse, dans une très vieille maison de la rue de Vaugirard, le 15 février 1873. Le jour où mes yeux se posèrent pour la première fois sur les êtres et sur les choses, ils s'arrêtèrent sur ceux que j'allais aimer d'instinct pendant les années candides de mon enfance et pour lesquels je garderai un grand amour, un respect infini, pendant ma jeunesse et mon âge mûr : ma grand-mère, ma mère, mon père, et, à leur côté, l'ami d'enfance de mes parents, l'ami cher entre tous, l'ami des jours heureux et des moments difficiles, Anatole, le fils du libraire

France. Il avait voulu être là, lors de l'événement impatiemment attendu, la naissance du premier né de ses amis de jeunesse Julie et Fernand Calmettes.

Je n'ai gardé aucun souvenir de ma première entrevue avec Anatole France, mais je me rappelle fort bien son visage, tel qu'il m'apparaissait alors, c'est-à-dire aussi sévère que celui de mon père.

Ils étaient encore bien jeunes tous les deux, leurs naissances s'étaient suivies à de courts intervalles, mais mes yeux d'enfant les regardaient avec crainte, émotion et respect, lorsque, pendant leurs réunions amicales, dans notre petit logis, ils se livraient devant moi à des exercices déclamatoires bruyants et animés. L'arrivée de ce grand ami de mes parents m'annonçait toujours un spectacle passionnant, des allées et venues, des cris, des gestes, qui me semblaient formidables mais m'amusaient infiniment. D'instinct, sans doute, j'admirais déjà les poèmes et les poètes. Et l'irrésistible et mystérieuse puissance qui pousse les créatures vivantes les unes vers les autres et les lie étroitement par les vertus d'imponderables effluves, me poussait sans heurts dans les bras de mon ami Anatole. Le bébé que j'étais alors et l'homme de trente ans qu'il était déjà, se rejoignaient idéalement dès cette époque pour ne plus se séparer par la suite et devenir deux grands amis,

lorsque les âges inégaux se furent rapprochés d'année en année, par une étroite communion de nos cœurs et de nos pensées.

Disciples de Leconte de Lisle, familiers du Parnasse, Anatole France et mon père récitaient, pendant leurs réunions amicales au domicile de mes parents, les vers du Maître ou ceux des poètes consacrés par les suffrages de leurs égaux. Je les entendais, étendu dans mon petit lit d'acajou aux galeries ajourées, à la flèche tendue d'une mousseline brodée, ce lit qui pouvait prendre place dans l'histoire littéraire du XIX^e^ siècle, puisque le grand écrivain en parle, et non sans émotion, dans plusieurs de ses livres: « *Je sais donc*, écrit-il dans « le Livre de mon ami », *qu'il n'y a pas très longtemps que j'avais mon lit à galerie dans une grande chambre d'un vieil hôtel fort déchu... Il m'arriva dans cette chambre des aventures extraordinaires. J'y avais, comme j'ai dit, un petit lit à galerie qui restait tout le jour dans un coin et que ma mère plaçait, chaque nuit, au milieu de la chambre...* » Ce lit, dans lequel Anatole France a dormi enfant, fut donné par M^me^ France, la femme du libraire, à mes parents, pour y coucher leur premier né.

Je le revois, ce petit lit; il était placé dans un coin de la chambre qui, chez mes parents, servait de chambre à coucher, de salle à manger et de cui-

sine. Au travers des barreaux tournés de son cadre d'acajou, je guettais l'arrivée presque quotidienne du vieil ami de mon père. Il venait s'installer auprès de son compagnon d'étude et de labeur, tous deux connaissaient alors les moments les plus difficiles de leur existence, le poète n'était pas beaucoup plus riche que son ami le peintre, et ils passaient de longues heures au travail, s'aidant mutuellement de leurs conseils et de leurs affectueuses critiques.

Il me suffit de fermer les yeux pour les revoir tous les trois: mon père, son ami et ma mère, patiente auditrice, et je revois aussi la table de bois blanc, et la lampe à huile à abat jour de carton vert, une lampe bien modeste, dont la pauvre clarté suffisait cependant aux poètes pour aligner leurs rimes sur le papier. Ils se les récitaient ensuite sans jamais se lasser, les mêlant aux œuvres préférées de leurs contemporains. Il me suffit de tendre les oreilles vers la musique prestigieuse des vieux souvenirs, pour entendre résonner dans ma mémoire les airs lointains mais jamais oubliés, qui m'amusaient et me berçaient quotidiennement il y a cinquante-cinq ans.

O fraîcheur des forêts, sérénité première
O vents qui caressez les feuillages chanteurs

L'ancienne villa Saïd : La cheminée italienne
de la chambre à coucher.

Jérôme Coignard au coin de son feu,
dans la chambre à coucher Renaissance de l'ancienne villa Saïd.

Fontaine aux flots heureux où jouait la lumière
Eden épanoui sur les vertes hauteurs. (1)

déclamait Anatole France, admirateur fervent des *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle. Et avec une fougueuse ardeur mon père lui donnait la réplique en lançant aux murs nus de notre logis les *Conquérants* de Hérédia:

Comme un vol de gerfaut, hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Cipango? Le monde Occidental. Troublantes chimères, troublantes et incompréhensibles, et mes rêves d'enfant s'en trouvaient bouleversés. Plus mystérieuses encore les aventures fabuleuses des héros évoqués par Anatole France:

Ils sont partis les rois des nefs éperonnées,
Entraînant sur la mer tumultueuse, hélas!

(1) Leconte de Lisle. *La Fontaine aux lianes.*

Les hommes chevelus de l'héroïque Hellas.
Qui, tels qu'un vol d'oiseaux carnassiers dans [l'aurore,
De cent mille avirons battaient le flot sonore. (1)

Puis d'autres figures venaient se mêler aux conquérants des anciens âges. Le *Michel-Ange* d'Auguste Barbier, dont les strophes sévères s'échappaient des lèvres de mon père, lors des moments d'inquiétude et de découragement:

Que ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel Ange, o vieux tailleur de pierre.
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière.
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Ces vers m'attristaient, je plaignais de tout mon cœur le pauvre être, ses yeux sans sourires m'effrayaient, mais qu'était-il donc ? un homme ? un animal ?

Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement, plein de gloire et d'ennui.

Le vieux lion, la blanche crinière, la gloire, l'ennui, vocabulaire précieux aux poètes, mais singulièrement obscur pour une cervelle d'enfant. Je préférais des œuvres moins brutales. La *Marie Stuart*

(2) Leconte de Lisle. *Les Erynnies.*

d'Anatole France me transportait chez les magiciennes des prestigieuses légendes, et j'aimais entendre le poète en dérouler les tirades harmonieuses:

La reine blonde, avec sa fragile énergie,
Signa Marie, au bas de ce vieux parchemin,
Et le feuillet heureux a tiédi sous la main
Que bleuissait un sang fier et prompt à l'orgie.

Là de merveilleux doigts de femme sont passés
Tout empreints du parfum des cheveux caressés.

. . . . . .

Mais à toutes les autres poésies je préférais les *Cerfs* d'Anatole France.

Aux vapeurs du matin sous les fauves ramures
Que le vent automnal emplit de longs murmures
Les rivaux, les deux cerfs luttent dans les halliers
Depuis l'heure du soir où leur fureur errante
Les entraîna tous deux vers la biche odorante.
Ils se frappent l'un l'autre à grands coups
[d'andouillers.

. . . . . .

Combien de fois l'entendis-je travailler ce poème avec mon père, en essayant tour à tour les différentes versions, jusqu'à la définitive, version dont il lui envoya, un jour de séparation momentanée, la copie sur la première page d'une lettre qu'il termi-

nait ainsi: « ...*Voici, mon cher Fernand, quelques vers sur lesquels je voudrais avoir ton avis...* »

Présenté au maître du Parnasse, les *Cerfs* avaient été accueillis avec sympathie et l'Auteur s'était empressé d'annoncer à son ami la promesse d'une rare faveur, une lecture publique chez Leconte de Lisle: « ...*Mon cher Fernand, Leconte de Lisle a trouvé (je puis le croire) mon poème beau... Il m'a dit de le lire chez lui. Je n'en sais pas plus. Je trouverai samedi, chez lui, le manuscrit qu'il ne m'a pas rendu. Je le lirai s'il vient des auditeurs: Dierx, Marras, Bourget, Pigeon. Ces deux-ci sont avertis. Il peut toutefois arriver que des importuns ou l'humeur de la maison retarde la lecture. Rien n'est convenu. Vois et juge...* »

Vois et juge, une phrase qui revient souvent dans la correspondance de l'ami de mon père. Anatole France avait une confiance justifiée dans le goût et dans l'érudition très sûre de Fernand Calmettes. Il lui soumettait ses idées d'abord et ses travaux ensuite. (1) Cette affectueuse collaboration, j'en rencontre les preuves manuscrites lorsque je parcours les lettres échangées entre eux pendant tant d'an-

(1) Le recueil de ses poèmes : *Les poèmes dorés,* est dédié à Leconte de Lisle, mais la seconde partie du livre est dédicacée; à mon père sous le titre de : *Idylles et légendes* ; elle renferme dix-huit pièces de vers.

nées, même au moment de la célébrité pour Anatole France, lorsque, prosateur illustre, il fut acclamé par les lettrés du monde entier. Il se rappela toujours les services rendus par l'ami fidèle des mauvais jours, ami dont il appréciait encore l'esprit critique et la sincérité, lorsqu'il lui écrivait: « *Mon cher Fernand, ne manque pas de venir dîner jeudi, je te sers à Lemaître comme le meilleur plat du dîner* ».

Anatole France et mon père étaient liés depuis longtemps déjà par une affection presque fraternelle. La famille France était en relation de voisinage avec la famille Charavay, une famille lyonnaise établie à Paris, dont le chef, Jacques Charavay, fut le fondateur de la célèbre maison d'autographes, dirigée successivement après sa mort, par mes oncles Etienne Charavay et Noël Charavay.

Les liens amicaux qui rapprochaient les deux familles étaient assez anciens, au moment de la naissance d'Anatole France, pour permettre à ses parents d'offrir le parrainage de leur fils à Jacques Charavay, parrainage qui fut accepté et partagé par M^me^ Charavay, qui appelait toujours Anatole France: mon cher filleul, celui-ci donnant à la femme de son parrain le titre de: chère marraine. Et, de leur côté, les Charavay avaient choisi, comme marraine pour leur deuxième fille, la mère d'Anatole France.

Le parrain d'Anatole France, mon grand père maternel, est mort avant ma naissance et je n'ai pu le connaître qu'en regardant les portraits faits d'après lui sous le second Empire. Il est blanc, frisé, engoncé dans les trois tours serrés d'une haute cravate noire. N'est-ce pas ainsi qu'on peut le reconnaître dans le *Petit Pierre,* sur la page où son filleul l'a décrit avec une respectueuse piété: « *...Mon parrain, M. Pierre Danquin, m'a laissé des souvenirs moins rares. Je le vois encore, gros, court, ses cheveux gris tout bouclés, les joues rondes et lourdes, le regard doux et fin derrière ses lunettes d'or. Son ventre, à la Grimod de la Reynière, était couvert d'un beau gilet de satin à fleurs, brodé par les mains de M*^{me} *Danquin. Il portait une grande cravate de soie noire qui faisait sept fois le tour de son cou et son col de chemise enveloppait comme un bouquet son visage fleuri...* »

Mon père travaillait à l'Ecole des Chartes, il y retrouvait comme condisciple Etienne Charavay, le fils aîné de Jacques Charavay, ils se lièrent d'une affection basée sur des goûts scientifiques semblables et sur des sentiments affectueux entièrement partagés. Mon père vint chez les Charavay pour y travailler avec son ami Etienne. Dans la vieille maison de la rue des Grands-Augustins, il rencontra tout naturellement Anatole France, le compagnon

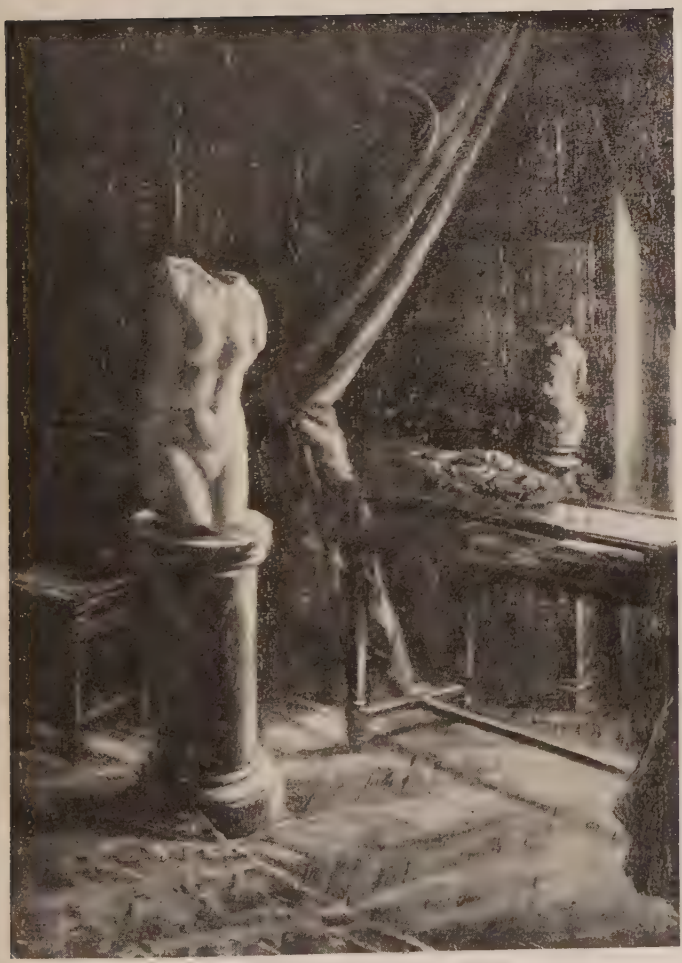
habituel des enfants Charavay. En même temps mon père se lia avec l'ami de la maison et avec les enfants de Jacques Charavay. Ces liens de simple camaraderie s'étaient singulièrement resserrés lorsque mon père avait demandé en mariage, puis épousé, en 1872, la sœur aînée d'Etienne Charavay.

J'eus comme marraine ma grand mère maternelle, celle qu'Anatole France nommait tendrement marraine et, pendant toute mon enfance, je pus croire que j'avais la même marraine que mon grand ami Anatole. Je pouvais me l'imaginer d'autant mieux que mon père témoignait un attachement fervent pour Anatole France et que je voyais ma mère aimer comme un frère cet ami de toute sa jeunesse. Ils s'étaient toujours connus, jouant ensemble dès qu'ils avaient pu se tenir sur leurs jambes et courir l'un vers l'autre, et je ne puis manquer de transcrire ici un témoignage précieux de leur enfantine camaraderie. C'est une dédicace tracée par l'auteur sur un tirage à part de son étude sur *Jean Racine:* « *A M^me^ Calmettes, en souvenir du temps où la petite Julie donnait des coups de pied à mon cheval de bois, j'offre ces quelques feuillets pour que Pierre les lise dans vingt-cinq ans. Anatole France.* »

J'ai eu vingt-cinq ans et je les ai lues, ces lignes affectueuses; elles marquent pour moi l'aurore de mon culte pour Anatole France. L'écrivain était

encore au début de sa vie glorieuse et bien des années devaient s'écouler sur nos deux têtes sans diminuer la faveur de notre attachement mutuel. Je possède un témoignage récent de la constance de cette amitié, c'est une dédicace tracée par le maître écrivain dans les derniers mois de son crépuscule: « *Mon très cher Pierre Calmettes, tu m'as demandé d'écrire une pensée sous le portrait de ton vieil ami. Cette pensée, je te l'emprunterai, c'est celle que tu exprimes le plus volontiers. Je n'en connais pas de plus sage. La voici:* « *Le travail nous évite les pires misères qui menacent l'existence. Bien plus, s'il ne nous donne pas le bonheur, l'impossible bonheur, il nous donne l'oubli de tous les maux avec l'oubli de la vie. O sage maxime. Anatole France* ». Photographie rare entre toutes, dernière dédicace signée par Anatole France pour le petit Pierre du temps jadis.

J'ai dit de quelles affinités secrètes était scellée l'amitié de mon père et d'Anatole France. A leur amour mutuel pour la poésie et pour les poètes s'était joint un goût semblable pour les objets d'art et les bibelots de tous les genres et de toutes les époques. Ils passaient ensemble de longues heures à fureter chez les marchands de gravures, de tableaux et de médailles; aucune boutique, aucune échoppe, si elle se tapissait d'antiquités, ne manquait à leur



L'ancienne villa Saïd — Le torse de Thaïs, dans la *cité des livres.*

Anatole France dans la *cité des livres*,
à l'époque où il écrivit *Le lys rouge*.

liste de visites hebdomadaires ou journalières. Les deux amis se signalaient l'un à l'autre les curiosités qui pouvaient prendre place dans leurs collections naissantes; les curiosités les moins coûteuses, car leurs finances étaient à cette époque singulièrement modestes. Les bibelots achetés par Anatole France n'étaient payés que quelques francs, les gravures ou les médailles choisies par mon père se soldaient avec quelques sous. Mais ils en achetaient toujours, et, dans la collection de l'un comme dans celle de l'autre, j'ai retrouvé, au cours des ans, un certain nombre de pièces qui furent payées au vendeur par l'économie d'un déjeuner ou par la privation d'un dîner.

Ils aimaient tous les deux cette chasse au bibelot rare et bon marché qui, de leur temps, pouvait être tentée avec l'espoir d'une réussite possible. Mais, ce qui donne du prix à l'objet qu'on achète, ce n'est pas toujours la valeur intrinsèque de cet objet, c'est le plus souvent la valeur morale qu'on lui reconnaît, du fait même qu'il est plus difficile à trouver, plus difficile encore à régler au vendeur. Et faut-il compter pour rien la joie d'avoir fait cette découverte en la compagnie d'un bon ami, compagnon de lutte et de misère, dont la collaboration morale donne à la vie joie et profit.

Pendant toute leur jeunesse, les deux amis s'écri-

vaient régulièrement et je retrouve les traces de cette affection dans ce mot écrit en 1870: « *Mon cher Fernand, voici un billet de garde que je reçois pour toi. Fais en l'usage que tu jugeras convenable. Je suis fort surpris de n'en avoir pas reçu un semblable. A demain. Anatole France* ». Et dans toutes les lettres échangées alors par les deux amis, puis dans les lettres que mon père adressait aux amis Charavay et celles que le filleul adressait à sa chère marraine, on constate la sincérité de leur affection.

En voici une, entre bien d'autres, adressée à M^me^ Charavay, réfugiée à Lyon, par mon père, par son fils Etienne et par Anatole France: « *On a commencé le bombardement* », écrit d'abord mon père, « *qui n'a pas encore fait de nombreuses victimes ni de dégâts trop considérables relativement au nombre immense de projectiles. M. France, sa femme et Anatole ont été obligée de déménager à 10 h. 1/2 du soir et de se réfugier chez vous, un obus ayant fort endommagé leur maison voisine et le tir attaquant spécialement le faubourg Saint-Germain...* (1) *M. France ne s'est pas cru suffisamment en sûreté chez vous, dont la maison n'est pas cependant, je crois, susceptible d'être atteinte, et il a loué une chambre rue Richelieu... Stéphano se porte bien,*

(1) Les France habitaient 15 rue de Tournon, les Charavay rue des Grands-Augustins 26.

les fatigues et le froid ne l'ont pas du tout affaibli, et il est impatient de reprendre son service aux tranchées... Pour nous deux Anatole, nous avons obtenu, à la suite de longues démarches, notre exemption des compagnies de guerre de la garde nationale, on nous a versés dans les bataillons qui feront le service des remparts mais qui, non mobilisés, ne sortiront pas de l'enceinte et ne feront pas en tout cas la guerre ailleurs qu'à Paris. (1) Etienne Charavay avait joint un mot à cette longue missive: « *...Nous sommes bombardés ! M^me^ France et M^me^ Esquive ont fui ce quartier visité par trop d'obus Krupp... Je cède la place à Anatole et je t'embrasse... Nous dînons ce soir tous les trois ensemble...* » Et le mot d'Anatole France terminait la page: « *Tout est bien qui finit bien, chère marraine. Nous sommes tous les trois, Fernand, Etienne et moi, devant une lueur de feu, narguant les obus Krupp et fournissant encore à nous trois un total de six bras et d'autant de jambes. On nous dit que vous avez de bonnes nouvelles en province. Envoyez-nous des pigeons qui nous disent que vous allez bien. Je vous embrasse et Marie et Julie de tout mon cœur et suis votre filleul qui vivement désire la paix qui nous rasemblera. Anatole* ».

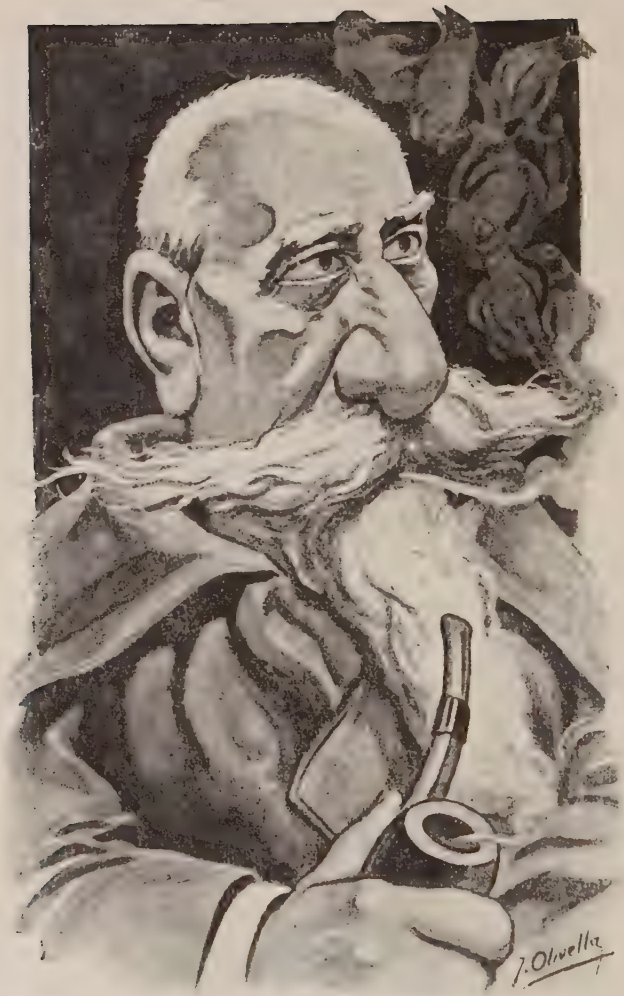
(1) Ils avaient été reconnus impropres au service des Compagnies de guerre. Le certificat d'Anatole France date du 4 janvier 1871.

Et dans une autre lettre, envoyée à Lyon par mon père au mois de janvier 1871, il écrit: « ...*Nous nous portons tous bien, le calme nous permet de reprendre nos travaux et aussi de nous réunir avec Etienne... Ecrivez-nous, nous sommes dans une inquiétude bien profonde, je vous embrasse toutes trois. Anatole aussi...* » Ce dernier ajoute un post-scriptum: « *A vous de tout mon cœur. De grâce ! Ecrivez-nous. Anatole* ». Et lui-même écrira quelques semaines plus tard (1) : « *Chère marraine, dites à Marie que maman a reçu sa gentille lettre, et qu'elle embrasse sa filleule. Fernand est avec moi en ce moment. Il était impossible que l'absence et le printemps n'irritassent un peu ses nerfs délicats, mais il dessine avec l'intelligente obstination qui fait les maîtres, et il est soutenu par son génie longtemps comprimé qui se développe rapidement. Rappelez-moi bien, chère marraine, à l'amitié de Marie et de Julie et au souvenir de M. et de M^me^ Lavergne. Embrassez Nenel. A vous de tout mon cœur, votre filleul. Anatole. Claudius est un petit épicurien qui ne songe pas à m'écrire* ».

Et dans toutes leurs tettres il est question des Calmettes et des Charavay: « *Nous sommes tous, mon bon Fernand, tels que tu nous as quittés. Berge-*

(1) Le 18 mars 1871.

Anatole France conférencier - Buenos-Ayres (Juin 1909).



L'auteur des *Pingouins*, caricature de Olivella, faite à Buenos-Ayres.

rat a quitté sa cave des Ternes bombardée et je l'ai établi dans le poudreux appartement de Stephano. On y joue des polkas, on y boit de la bière le soir dans ces pauvrec chambres tristes de trois désertions superposées. Comment allez-vous ? Réponds-moi de suite, tout de suite... Je commence à t'en vouloir de ton départ. J'essaye quelques vers en me demandant si tu en seras content... Je t'embrasse de tout mon cœur. Anatole ». (1)

Et quelques jours après il écrit de nouveau à mon père: « *Mon bon Fernand... ne t'avise pas de revenir à Paris. Ce serait une lourde sottise. Les immeubles sont menacés par la Commune qui « universalise » la propriété, mais les meubles des absents s'ensevelissent paisiblement sous leur poussière. Bergerat, après avoir pissé dans le pot à l'eau de Stéphano, s'est pris de mélancolie et a fui par Bercy au fond d'une tonne. Coppée, révoqué pour avoir trempé dans les saturnales, médite une subtile évasion. Leconte de Lisle, qui me prend en affection, me raconte tous les jours une fraîche histoire de quelques « pauvres jeunes gens » réfractaires menés au fort d'Issy entre huit hommes ou recevant un grand nombre de coups de bayonnettes dans les fesses... Je fais deux ou trois vers par jour au son*

(1) Lettre du 21 avril 1871.

du canon... Les communeux chargent leurs canons avec un zèle si démocratique que les pièces leur éclatent au nez... Il y en a pour six semaines. Dans six semaines, ils feront sauter la moitié de Paris... Tu ne me parles pas de tes parents, de Gabriel, d'Edouard... Je t'embrasse de tout mon cœur. Ne sois pas triste et sache moi ton tien... Maman t'embrasse tout bonnement. Mon père te dit des choses affectueuses mais mesurées ». (1)

Mon père, soucieux d'échapper aux enrôlements de la commune, avait fui Paris avec un faux passeport et s'était réfugié chez ses parents, à Ville d'Avray. Etienne Charavay était parti pour Lyon afin d'échapper au même péril et Anatole France ne devait pas tarder à suivre leur exemple. Il vint rejoindre mon père dans la petite maison où résidaient les Calmettes, 17, chemin de la Grille, à Ville d'Avray. Il s'était échappé de Paris à l'aide d'un passeport au nom d'Henri Gillis (2) et arriva un soir chez les Calmettes où l'hospitalité était large mais la maison petite et les meubles sans confort.

Au son du canon, il travaillait avec mon père, autant du moins que les inquiétudes causées par la santé de ses parents, restés tous les deux à Paris,

(1) Lettre du 3 mai 1871.

(2) *La jeunesse d'Anatole France*, par Georges Girard.

pouvaient lui laisser la liberté de penser et d'écrire. Ce séjour ne devait durer qu'un mois, en juin il allait pouvoir rentrer à Paris, revoir ses parents, retrouver sa table, ses feuillets de papier, son écritoire, revoir le Louvre, la Bibliothèque, le Muséum, échappés aux flammes révolutionnaires.

Il allait être réuni à ses amis, les Charavay, revenus de Lyon, les Calmettes rentrés dans leur logis parisien. Si la place ne m'était pas mesurée dans cette courte étude, je laisserai mes souvenirs continuer leur exploration dans le labyrinthe d'un passé pittoresque, et je pourrais reproduire quelques écrits dont les textes familiers et tendrement affectueux précisent la ferveur et la continuité des relations qui existèrent pendant tant d'années entre Anatole France et mon père, mon père désormais marié et père de famille. Son ami lui adressait des billets tels que celui-ci: « *Avertis moi d'un mot, Fernand, dès ton arrivée. Je veux vous embrasser tous les trois dès que vous serez à Paris...* » Le bien petit personnage que j'étais alors tenait déjà sa place dans les préoccupations amicales du poète, et, à l'époque même où il envoyait cette courte missive à mon père, il avait composé en mon honneur, sur nature, une pièce de vers encore *inédite* aujourd'hui, qu'il m'a dédiée, et dont je veux reproduire toutes les strophes.

LE BAIN

A Pierre Calmettes.

La baignoire s'emplit sous deux filets limpides
Dans la salle où l'odeur des bois vient par moments,
L'enfant, qu'apprête encor la mère aux doigts rapides,
Rit de voir tour à tour tomber ses vêtements.

Voici la molle éponge et les brosses acerbes,
Le savon onctueux, les sels en blancs cristaux,
Le peigne aux longues dents, la toile aux parfums d'herbes,
Les poissons aimantés, le cygne et les bateaux.

Lui, médite un retard et croit qu'il faut attendre.
Déjà sur la baignoire on suspend ses flancs nus:
Autour du col, qu'il aime, il attache un bras tendre;
Il craint le froid soudain et les maux inconnus.

Et ses pieds délicats dont il crispe la plante
Pressent son corps; il prie et pleure et se défend;
Mais de son beau bras nu la mère vigilante
Eprouve l'eau qui doit recevoir son enfant.

Elle vante le bain et sa douceur humide,
Et d'un peu d'eau puisé dans le creux de sa main
Arrose promptement la poitrine timide
Et les reins et les flancs qui se cambrent en vain.

Car, sage, il tentera la cuve préparée,
Pour en sortir tout pur, tout candide et tout clair.
Sa marraine, longtemps absente et désirée,
Doit en ce matin même arriver d'outremer.

Il la verra bientôt, en manteau de voyage,
Belle et sereine, ouvrir ses deux bras caressants.
Et peut-être elle apporte au filleul qu'on dit sage,
Dans un coffre secret, quelques rares présents.

Ainsi la mère invite et persuade et presse,
Et plonge enfin dans l'eau le corps frêle et nerveux,
Et lui, que réjouit la fluide caresse,
S'agite et rit de voir dégoutter ses cheveux.

Et voici que s'élève une clameur joyeuse,
Et la mère sourit, et se plaint à mi-voix,
Car le savon, trompant sa main industrieuse,
Dans le vaisseau profond s'est échappé trois fois.

Et c'est à tout moment quelque grande aventure:
Les bateaux tourmentés sombrent; un flot soudain
Inonde et le peignoir à la molle ceinture
Et le front maternel qui veille sur le bain.

Puis vient l'illusion facile à l'âme neuve,
L'enfant crie et s'exalte et se croit en ses jeux
Héroïque nageur aux courants d'un grand fleuve
Ou dur marin tombé dans l'abîme orageux.

Puis il s'apaise et songe à cette bienvenue
Qui doit rompre aujourd'hui les travaux coutumiers.
Il médite en son cœur la marraine inconnue
Qu'il vit, dit-on, aux jours solennels et premiers,

Quand, dans l'église, ouvrant les langes de dentelle,
Elle l'offrit au prêtre et le promit aux Cieux,
Ou lorsque, l'élevant du berceau devant elle,
Pensive, elle épiait la couleur de ses yeux.

Il rêve et se fait d'elle une sublime image.
On lui dit qu'elle est grande et blanche et jeune
[*encor:*
Il juge qu'elle est fée ainsi que veut l'usage,
Et qu'elle arme sa main de la baguette d'or.

Il la voit: elle vient, belle et tant souhaitée,
Elle a quitté ses nains, ses trésors et sa tour,
Et chevauche à travers la forêt enchantée
Dans sa robe aux couleurs de la lune et du jour.

Elle vient: quand bientôt à ses pieds se déploie
L'Océan, froid manoir des monstres fabuleux;
Sur un char de corail, avec des fils de soie,
Elle guide dans l'air des milliers d'oiseaux bleus.

Elle a franchi les rocs et les plaines amères;
La voici! de tels dons chargent ses belles mains
Que le plus fortuné des fils des jeunes mères
N'en pourrait concevoir les charmes surhumains.

Cette pièce, qui fut composée rue de Vaugirard, dans la chambre où ma petite baignoire voisinait avec mon petit lit, évoque à mes yeux une époque bien lointaine, l'époque où j'ai connu mon ami France, où il pouvait prendre comme modèles pour un de ses poèmes son amie Julie et le petit Pierre Calmettes.

Et si je crois revivre ma vie de bébé en relisant les vers de mon grand ami, ce souvenir en appelle d'autres, aussi présents à ma pensée, mais plus impérieusement gravés dans ma mémoire, car ils furent évoqués par Anatole France lui-même, bien peu de mois avant sa mort, au cours d'une longue conversation, pendant la dernière entrevue vraiment intime que les circonstances me permirent d'avoir avec lui: — Tu te rappelles, quand je t'ai foutu par terre à Kairon ? Ce que j'ai eu peur de t'avoir tué. Et peur de ta mère. Je n'osais plus rentrer. Tu peux prouver que j'étais joliment adroit, je ne t'ai rien cassé et je n'ai pas renversé le lait. Souvenir du temps où mes parents allaient passer l'été avec Anatole France dans un petit bourg

des environs de Granville, à Kairon, chez la mère Chapedeleine.

La maison habitée par les trois amis était éloignée des lieux propices aux provisions ménagères et chacun se partageait la besogne. L'ami Anatole allait à la ferme voisine chercher le lait aux heures des traites quotidiennes. Il m'emmenait toujours sur ses bras, car j'avais un an et ne marchais pas encore, et un matin, en revenant de chez les fermiers, il buta contre une pierre, lâcha le paquet que j'étais alors et me laissa rouler comme une boule sur le chemin en pente, mais sans lâcher la boîte au lait. Au premier moment, il fut persuadé qu'il m'avait tué, car je n'avais jeté aucuns cris en tombant, et il conserva toute sa vie le souvenir de ce moment désagréable, alors qu'il se crut coupable du meurtre involontaire de l'enfant de ses vieux camarades : — Tu ne criais pas, petit malheureux, c'était pour me faire peur, et je crois que j'ai eu raison de te laisser tomber. Tu étais déjà insupportable, me rappelait-il, lorsqu'il évoquait ce souvenir au moment de ses quatre-vingts ans.

Le fait est qu'il avait gardé de cette anecdote, cependant bien ancienne, une impression fâcheuse, et je n'ai pas le souvenir de l'avoir vu prendre dans ses bras un petit enfant, il appréhendait sans doute de le laisser choir, et j'ai pu comparer souvent cette

crainte instinctive des bébés en bas âge avec l'aversion qu'il témoignait constamment pour tous les animaux.

On a dit, on a écrit, qu'il affectionnait les chiens et les chats, en pensant aux animaux domestiques dont il a fait de pittoresques portraits dans plusieurs de ses livres. M^me^ Jeanne Maurice Pouquet, dans son *Salon de Madame de Caillavet*, l'affirme elle aussi: « *France*, dit-elle, *a toujours aimé les chiens.* » Les chiens appartenant à M^me^ de Caillavet, bien entendu, *Riquet*, *Mitzi* et *Kiki*. Comment eut-il pu avoir un avis contraire et brutaliser l'animal familier de l'avenue Hoche, de Quiberon et de Capian. Et l'habileté d'un romancier ne consiste-t-elle pas justement à décrire les joies des « *promenades à deux avec le petit chien jaune* Mitzi» ou à vanter « *la douceur exemplaire d'un petit chien blanc couché chez lui sur un coussin* ». Ou de parler avec émotion de *Caire*, d'*Hamilcar*, de *Riquet*, d'*Hannibal*, sans posséder dans sa demeure ni chat, ni chien, ni chien d'agrément, ni chien de garde.

Moi qui l'ai toujours connu, et connu dans des circonstances où son amitié pour les bêtes pouvait se donner libre cours, je l'ai toujours vu craintif et distant lorsqu'il se trouvait devant un chien ou sous les pattes d'un chat. Il préférait les chiens enchaînés et les chats tenus à distance et, lors de nos prome-

nades à la campagne, je l'ai vu souvent s'effacer hativement devant les démonstrations hostiles d'un gardien de ferme brutal et rageur.

Et cet éloignement physique pour les animaux, pour tous les animaux, il le reportait naturellement sur les animaux morts et empaillés, et pour ceux-là il éprouvait une véritable répugnance. Au temps où il devait partir en Argentine, pour sa tournée de conférences, et quelques mois avant ce départ, un admirateur de Buenos-Ayres lui avait fait parvenir un colis volumineux contenant un pingouin et une pingouine tués dans les mers du Sud. Admirablement reconstitués par un artiste taxidermiste, ces pingouins étaient accompagnés d'une lettre d'hommage à l'auteur des *Pingouins* : « *Au Maître qui nous a rendu immortels, nous apportons le salut respectueux de toute la race pingouine* ». J'étais là lorsque la caisse arriva, je fus chargé de son ouverture. Lorsque mon grand ami eut défait le papier de l'emballage, il recula avec un geste d'horreur: — Quelle saleté, ils sont fous dans ce pays, enlève-moi ça, des bêtes empaillées, quelle abominable mascarade. Et sans vouloir jeter un coup d'œil sur les deux bêtes, il me les colla dans les bras et je dus les emporter. Ils sont encore dans mon atelier, leur plumage est aussi brillant aujourd'hui qu'il pouvait l'être au cours de leurs promenades chancelantes

sur les glaces de leur banquise natale. Mais, lorsqu'il venait me voir, Anatole France se détournait toujours du coin occupé chez moi par ces animaux déguisés.

Cette phobie des bêtes, vivantes ou empaillées, qui ne semble paraître dans aucun de ses livres, était cependant sensible à tous moments, et je veux raconter ici à ce sujet une anecdote moderne bien amusante. Elle eut lieu en 1917, le 10 mars, dans le décor somptueux d'un appartement de garçon habité pendant la guerre par le roi du charbon anglais. Il avait invité Anatole France à déjeuner avec d'autres célébrités littéraires. Berthelot, des Affaires étrangères, était là, ainsi que M^me^ de Jouvenel, l'incomparable fée qui présidait à la fête et l'éclairait d'un inoubliable sourire.

Anatole France, au milieu du déjeuner, eut la surprise d'une présentation peu banale. On amena, dans la salle à manger, le lion mascotte ramené des tranchées par notre hôte, capitaine dans l'armée anglaise. Cet animal était de la taille d'un dogue, il se promenait avec une gravité toute royale autour de la table, posant ses pattes et son mufle sur nos jambes et se frottant l'échine à nos chaises. A chaque passage de l'animal, Anatole France lui jetait des regards craintifs et furieux. Au dessert, une dame ayant réussi à jucher le lion sur ses genoux, le cares-

sait avec douceur, lorsque la bête commença à grogner. L'hôte fit appeler le valet de chambre attaché au service du félin et donna l'ordre de l'éloigner des convives. La dame protesta: — Pourquoi l'emmener, il est très gentil, et si doux à caresser, je n'ai pas peur! Mais Anatole France, dont le lion venait de lécher les mains d'une langue fort rude sortant d'une gueule imposante, s'écria, exaspéré : — Mais j'ai peur, moi, Madame, vous voulez le garder, vous êtes donc folle ! Le lion fut emmené. Tout lionceau qu'il était, il entama fortement, quelques jours après notre déjeuner, le bras d'une secrétaire de son maître et on dut le faire enfermer dans une cage de ménagerie. Le lion avait gâté le déjeuner d'Anatole France, malgré les aimables compliments du capitaine anglais qui déclarait: — Qu'on devait trouver naturel d'assister à l'hommage rendu par le roi des animaux au roi des prosateurs.

III

LE MAITRE ECRIVAIN ET LES FEMMES

Mais, pour rappeler l'anecdote du lion trop familier, j'ai laissé errer ma pensée en des lieux et vers une époque qui m'éloigne singulièrement de ma jeunesse et des relations amicales d'Anatole France et de mon père. Non pas que je veuille reproduire ici tous les documents et tous les souvenirs qui assiègent ma mémoire lorsque je pense à mon vieil ami. La place m'est mesurée, et je dois passer en revue, très succinctement, les événements qui se succédèrent dans la vie d'Anatole France pendant les années de ma première jeunesse. Son mariage en 1877, le 28 avril, avec Marie Valérie Guérin de Sauville, jeune fille brune et sans grande beauté, plus jeune de huit ans que son fiancé; la naissance de sa fille

Suzanne en 1881 ; la mort de son père en 1890, puis son divorce en 1892. Mon père fut mêlé intimement à tous ces épisodes de l'existence mouvementée de son vieux camarade.

A la naissance de sa fille, Anatole France écrivit à mes parents : « *Valérie a eu cette nuit une fille. Elle s'est délivrée elle-même, dix minutes avant l'arrivée du médecin ; elle va bien, je vous embrasse. Anatole* ». En 1890, le 11 mai, il leur annonce la mort de son père : « *Cher ami, mon père est mort cette nuit. L'enterrement est à dix heures, en l'église de Neuilly, demain lundi. Je t'embrasse, Julie et les enfants. Anatole France* ».

Le père du grand écrivain mourait à 85 ans d'une angine mal soignée. Sa seule occupation était alors de jouer partie sur partie au cercle des joueurs de boules de Neuilly. Il vivait petitement dans un modeste appartement, 80, avenue du Roule, et, lorsqu'il mourut, il laissait cent mille francs dans son secrétaire. Mon père et son ami ouvrirent ce secrétaire en présence d'un voisin libraire. Ils recueillirent les cent mille francs et les apportèrent 5, rue Chalgrin, où le ménage France habitait à cette époque, dans un hôtel acheté avec la dot de Mlle de Sauville, une très belle dot en 1877, plus de trente-trois mille écus.

Valérie France accusa son mari d'avoir trouvé

dans le secrétaire de son père une somme bien supérieur aux cent mille francs, et elle lui reprocha d'en avoir dissimulé une partie pour s'acheter des bibelots. Elle lui reprochait du reste bien d'autres choses, se plaignant continuellement de n'avoir rencontré aucune satisfaction dans son ménage et d'être mariée à un homme peu pratique. Elle répétait, à qui voulait l'entendre — que son mari n'avait pas de talent, qu'il ne saurait jamais gagner d'argent et qu'elle avait été avertie par de bons amis qu'il n'arriverait jamais à rien.

Cet antagonisme continuel entre les deux époux avait certainement contribué à rapprocher Anatole France de M^me^ de Caillavet. A cette époque, une rivalité féminine, dont le tout Paris littéraire ou mondain suivait les péripéties avec une curiosité maligne, avait dressé l'une contre l'autre M^me^ de Caillavet et M^me^ de Loynes. Elles voulaient toutes deux assurer la suprématie intellectuelle de leur salon en y recevant Anatole France, non pas en le recevant à titre de visiteur ou de convive, mais en lui donnant la fonction de grand homme attitré, en le consacrant, aux yeux de tous, comme le Maître spirituel du salon qu'il aurait choisi.

Mon père eut souvent l'occasion de prendre part aux démêlés orageux et souvent peu courtois qui s'élevèrent entre les deux concurrentes. Leurs invi-

tations simultanées dressaient quotidiennement de délicats problèmes devant l'esprit indécis d'Anatole France. Pendant longtemps, il se rendit alternativement aux dîners de M^me^ de Loynes, puis à ceux de M^me^ de Caillavet, ne pouvant parvenir à choisir, sans hésitations et sans craintes, une tutelle qu'il supposait déjà devoir être accaparante sinon définitive. Les lettres pressantes, écrites par M^me^ de Loynes à mon père envoyait celui-ci à la recherche d'Anatole France, et il l'emmenait dîner chez la comtesse. Mais, finalement, la victoire devait rester à l'avenue Hoche, l'écrivain, dont la renommée naissante n'allait pas tarder à devenir mondiale, assura désormais au salon de M^me^ de Caillavet la notoriété qu'elle ambitionnait. De cette amère déconvenue, M^me^ de Loynes allait pouvoir se consoler bientôt, en ouvrant son salon aux admirateurs d'un écrivain de haute valeur, Jules Lemaître.

Abandonnée, sans s'avouer qu'elle était la première et la principale cause de cet abandon, M^me^ France s'était décidée à répondre à la défection morale de son mari en recherchant d'aimables consolations auprès de ses amies. Elle abandonnait volontiers la maison de la rue Chalgrin et la situation devint bientôt telle entre les deux époux, que le jour arriva enfin où le mari envoya à sa femme la lettre de rupture définitive.

Le Conférencier qui va parler aux Argentins
de Rabelais et de ses œuvres.
(Caricature du dessinateur Argentin Cao).

L'ancienne villa Saïd — Le vestibule d'entrée et l'escalier.

Cette lettre, datée du 6 juin 1892, préparait le divorce qui allait bientôt suivre. Mon père avait été choisi d'un commun accord, pour s'entremettre entre les deux partis. Il allait de l'un à l'autre, portant des offres d'arrangements amiables. Anatole France offrait deux cents francs de pension par mois, Valérie France réclamait beaucoup plus, mon père la fit transiger à trois cents francs. M^me^ France gardait l'hôtel de la rue Chalgrin, acheté avec sa dot, elle gardait également sa fille Suzanne qui devait épouser, le 10 décembre 1901, le capitaine Molin, officier d'ordonnance du général André.

Le divorce d'Anatole France, ses relations littéraires avec M^me^ de Caillavet, allaient lui permettre de conquérir le monde des lettrés par des œuvres éblouissantes de style, inimitables par la perfection de leur langue. Désormais il serait plus difficile de se réunir au grand écrivain. Mon père ne pourrait plus, comme il le faisait jadis, continuer cette intimité de tous les instants qui remplissait de joie toute la maisonnée de la rue de Vaugirard.

Pendant bien des années, Anatole France était venu partager notre dîner familial. Ma mère avait hérité de ses ascendants lyonnais une science très sûre de la cuisine, la cuisine telle qu'elle se pratique dans cette ville gourmande. Ma mère excellait à préparer une des spécialités culinaires lyonnaises,

les pommes de terre frites à l'huile ; son ami Anatole les aimait beaucoup, et je n'ai pas le souvenir d'un seul repas pris avec lui chez mes parents, sans que les frites sautées par ma mère ne viennent apporter sur la table l'éclat de leur croûte dorée et l'appétissant parfum de la graisse habilement dosée dans une poêle bien chauffée. — Julie, tes pommes de terre, je les adore, déclarait Anatole France, et ma mère se serait cru fautive envers son ami d'enfance, si le plat de frites à la lyonnaise n'avait pas accompagné sur notre table notre modeste repas.

Ces dîners, autrefois hebdomadaires, s'espacèrent de plus en plus. Il advint même parfois que Suzanne France, amicalement liée avec mes sœurs Esther et Mariette, vînt dîner seule avec nous pour excuser son père, retenu en des repas plus somptueux ; et les frites croustillantes attendaient en vain le convive, maintenant trop illustre pour pouvoir passer de longs moments avec ses vieux amis.

Mais, en attendant les jours glorieux de la célébrité mondiale, Anatole France dut se livrer à des besognes fastidieuses : lecteur chez Lemerre, bibliothécaire au Sénat, lecteur à la librairie Charavay, puis directeur littéraire dans la même maison, au moment où mon père en devenait le directeur artistique. Et, de cette époque de sa vie, j'ai conservé des lettres, des *rapports*, qui révèlent déjà l'inaptitude

du maître écrivain à accomplir les besognes régulières, livrables à jour fixe. Il était incapable d'obéir aux règles de travail édictées par les règlements administratifs. Pendant toutes les années où il fut fonctionnaire; il avait été nommé *Commis surveillant à la bibliothèque du Sénat*, aux appointements de deux mille deux cents francs par an, le 3 août 1876; il eut continuellement l'horreur de son métier, et remplissait fort mal les charges de sa fonction. Il faut, pour être bibliothécaire, des vertus très spéciales : l'exactitude dans les heures de présence, l'ordre, la méthode; des qualités qui se rencontrent naturellement chez les archivistes de métier, mais qui ne peuvent exister chez un homme inexact et désordonné par nature et par goût.

Anatole France avait une antipathie maladive pour la régularité. Il ne portait jamais de montre. Lorsqu'il en glissait une dans son gilet, elle était arrêtée; jamais je ne l'ai vu arriver à l'heure à un dîner ou à un déjeuner.

Pendant les années de sa jeunesse, lorsqu'il venait se joindre à ses amis Calmettes, rue de Vaugirard, et au moment de ses années glorieuses, lorsqu'il devait présider un dîner officiel chez M^me^ de Caillavet, avenue Hoche, il arrivait toujours en retard d'un quart d'heure, d'une demi-heure, ou d'une heure. Et combien de fois lui arriva-t-il d'ou-

blier l'heure définitivement, et d'oublier aussi les convives d'un repas prié, autour de la table qui ne les avait attirés que par l'espoir qu'ils pouvaient avoir d'y retrouver le convive très illustre.

Ces oublis, volontaires ou involontaires, il savait s'en excuser avec une telle bonne grâce que ses hôtes, désillusionnés par son absence et affreusement contrariés par le désappointement de leurs convives, oubliaient cependant leurs griefs et le remerciaient avec ferveur de la bonne fortune qu'il leur annonçait prochaine : la promesse d'un nouveau dîner, qu'il présiderait certainement, sans faute, et qu'il oublierait, comme le premier et comme bien d'autres.

Sur son *Livre de raison* il avait inscrit, parmi d'autres règles de conduite personnelles pratiquées toute sa vie, la nécessité d'être invariablement aimable avec tous ceux qui le sollicitaient d'assister à des repas somptuaires ou à des agapes familiales. Ces préceptes, il me les avait confiés, m'engageant à les suivre : — Avant tout, me disait-il, on doit faire plaisir à ceux qui vous invitent. On te convie à un dîner, à un déjeûner, tu dois toujours promettre de t'y rendre, avec joie, avec bonheur, avec enthousiasme. Arrive-t-il que trois personnes te prient à dîner pour le même soir, tu dois promettre de te rendre aux trois fêtes. Le jour du dîner arrive, ces jours-

L'ancienne villa Saïd — La chapelle.

L'ancienne villa Saïd : Un des dressoirs gothiques de la salle à manger.

là arrivent toujours, tu vas chez l'une de tes hôtesses, ou chez aucune; cela importe fort peu; ce qu'il faut, avant tout, c'est se bien garder de désespérer, par un refus tout sec, les amis, connus ou inconnus, qui seront heureux, au contraire, pendant sept ou huit jours, à l'idée de dîner avec toi le neuvième. Et sans compter, mon vieux Petrus, qu'un refus sollicite toujours d'autres invitations: — Mais, alors, Maître, donnez-moi votre jour? la semaine que vous voudrez, et votre heure? Sont-ce mes convives qui vous déplaisent? je les changerai à votre volonté, etc, etc. C'est une corvée de recevoir l'invitation, une corvée de s'y rendre, une préoccupation de s'excuser. Accepte toujours, accepte tout, tu leur fais plaisir et tu es débarrassé. Promets et oublie, on ne t'en voudra pas; refuse sèchement, définitivement, on ne te pardonnera jamais.

Ces principes, ceux qui en souffraient les trouvaient assez désinvoltes. Ils s'étaient dissimulés, pendant les années de sa jeunesse, sous des dehors plus discrets. Mon père, habitué aux manies et aux habitudes de son ami France, lui pardonnait ses mensonges diplomatiques, et d'autant plus facilement qu'il n'avait jamais à en supporter lui-même les conséquences. Il les considérait, et il n'avait pas tort, comme les suites inéluctables de l'éducation cléricale reçue à Stanislas.

La régularité avec laquelle Anatole France était inexact aurait été singulièrement gênante pour l'accomplissement de ses tâches quotidiennes, si l'indulgente faiblesse de ses amis n'était pas intervenue bénévolement pour préparer, et quelquefois finir, les travaux dont la mise en œuvre lui incombait lorsqu'il était le directeur littéraire de la librairie Charavay.

Cette librairie, aux environs de 1875, était installée 51, rue de Seine, au fond d'une cour, devant un jardin. Mais les fleurs et les arbustes ne sollicitaient pas uniquement l'attention du poète et ne retardaient pas seuls la livraison de ses *rapports* au chef de la maison. Le 51 de la rue de Seine était si rapproché des boutiques d'antiquaires et des échoppes de marchands de gravures, installées dans ce vieux quartier de la rive gauche, il était si facile, à cette époque, de s'attarder dans les magasins à bibelots, sans s'y ruiner comme on peut le faire aujourd'hui avec facilité, comment le lecteur de la librairie Charavay n'eût-il pas oublié l'heure des séances directoriales, en feuilletant les cartons d'estampes à cinquante centimes, à un franc et à deux francs, en tournant et retournant entre ses doigts les vieux bibelots exposés aux vitrines, de la rue de Seine, de la rue des Saints-Pères, de la rue Bonaparte ou de la rue de Rennes.

Les tâches régulières furent toujours pour Anatole France des tâches pénibles. Il ne se rendait au Sénat et à ses besognes quotidiennes que par contrainte, obligé, par les difficultés de l'existence, d'y chercher des mensualités indispensables. Au Sénat, il recevait cent quatre-vingt-trois francs trente-cinq centimes par mois, chez les Charavay on lui garantissait des appointements de deux cent cinquante francs, ils furent portés ensuite à trois cents francs. Ces gains, suffisants à l'époque pour un employé ordinaire, disparaissaient rapidement chez les antiquaires. Dès qu'il lui fut possible de quitter les besognes bureaucratiques et fastidieuses, Anatole France donna sa démission aux Charavay, pour reprendre, avec sa liberté, le cours désormais ininterrompu, de sa destinée triomphale.

Il accepta bien, pendant quelques mois, de diriger, chez Boussod et Valadon, une revue de haut luxe : *Les Lettres et les Arts*, revue trop luxueuse pour connaître les gros tirages et vivre de longues années. Anatole France dirigeait *Les Lettres et les Arts* avec l'aimable fantaisie d'un poète et d'un philosophe, avec la fantaisie mise en d'autres moments à ses travaux de lecteurs chez les Charavay. Les *rapports*, livrés aux directeurs de cette firme, sont des chefs-d'œuvre de nonchalance rédactionnelle, ils sont, pour l'écrivain, les témoins d'un gagne-pain

qui lui rappelle désagréablement les devoirs et les pensums du collège, les besognes ingrates infligées par des professeurs consciencieux à un élève qui ne l'était guère. La place m'est ici trop mesurée pour que je puisse reproduire ces *rapports* sans les réduire à de simples extraits. Ceux-ci suffiront pour donner l'idée de la désinvolture de leur auteur.

« *Ce volume peut-être mis dans la collection in-8° à 3.50, où il aurait chance d'être vendu à une édition. Un peu d'élégance dans l'impression serait utile...* »

« *...Il y aura de toute façon intérêt à supprimer la préface, qui est très banale, d'une généralité ennuyeuse et d'une moralité commune... Il serait fâcheux qu'un livre assez curieux s'ouvre par un morceau aussi insupportable...* »

« *... Imprimer, mais sans espoir de vente. Il s'agit seulement de mettre cet ouvrage en vue dans le cercle étroit des gens instruits...* »

Ces *rapports*, si harmonieusement synthétiques de la pensée même du grand écrivain, étaient conservés dans les papiers de mon père, enfermés dans une chemise et joints à des travaux inachevés, relatifs à des sujets divers, à Jeanne d'Arc entre autres. Dans ce dossier, j'ai retrouvé également le manus-

crit d'une pièce de théâtre, pièce inédite et probablement inconnue. Elle est signalée par Lucien Descaves, dans un article publié dans le *Journal* du 5 janvier 1924. Dans cet article, intitulé : *Il n'est pas possible de publier le théâtre complet d'Anatole France*, l'auteur déclare en effet : « *... Il serait, sans doute, plus difficile de retrouver une autre œuvre de jeunesse d'Anatole France, un acte en vers qu'il écrivît, en collaboration cette fois, avec Nina de Caillias, vers le temps où celle-ci posait pour Manet la* Dame aux éventails, *peut-être plus tôt... Anatole France, dans la suite des Souvenirs du Petit Pierre, nous donnera, espérons-le, une précision à cet égard. Tout ce que nous pourrions dire, pour lui rafraîchir la mémoire, c'est que l'action se passait en Italie, dans le duché de Ferrare, où régnait Eléonore d'Este, et que la pièce, présentée à la Comédie Française, n'y fut point reçue.* »

Cette pièce, retrouvée dans le dossier de mon père, avait été copiée par lui, comme le furent beaucoup d'autres manuscrits, pour éviter un travail fastidieux à l'ami, dont il flattait la paresse avec une affectueuse indulgence. Elle fut écrite, en effet, en collaboration avec Mme Nina de Caillias, la muse voluptueuse et harmonieusement belle, dont les jeunes intellectuels d'alors se disputaient les faveurs. Nina, ce nom était prononcé avec ferveur par de

nombreux soupirants, et, parmi ceux-là, Anatole France avait une préférence indiscutable; il était par conséquent jalousé par tous les autres.

Combien de fois ai-je entendu mon père racontant la scène tragi-comique dont furent les héros, dans le décor banal d'un petit café de la rive gauche, Anatole France et Charles Cros, le futur inventeur du phonographe, le subtil créateur des monologues. (1) Cros, dont la physionomie pittoresque de créole espiègle et ingénieux avait inspiré un sentiment très tendre à la belle et séduisante Nina, s'était promis de supprimer France, rival trop immédiat.

Ce soir-là, il attaqua vigoureusement le poète, se jeta sur lui, voulant l'étrangler. Les deux adversaires, lancés brutalement l'un sur l'autre, se poursuivirent dans la salle, renversant les verres, les tasses, les soucoupes et les tables. Anatole France eut vite le dessous et la menace de Charles Cros allait devenir une regrettable réalité, lorsque les amis présents s'interposèrent. Ils arrachèrent France aux mains

(1) Ce génial précurseur avait su découvrir également les principes scientifiques de la photographie en couleurs. Et je m'en voudrais d'oublier son titre à la reconnaissance de tous les lettrés ; n'est-il pas le père de Guy Charles Cros, un poète puissant et original, dont les œuvres, délicates et harmonieuses, empreintes souvent d'une pittoresque âpreté, honorent les lettres françaises. Est-il nécessaire de rappeler les titres de ses principaux livres : *Les fêtes quotidiennes, Retour de flammes, Avec des mots.*

nerveuses de son adversaire, et le firent échapper par une porte dérobée, évitant ainsi une suite catastrophique à l'histoire. Mais Cros était enragé, et il fallut le coucher sur un canapé, le retenir vigoureusement et longtemps, pour arrêter le débordement de sa colère jalouse.

Parmi les griefs invoqués par Charles Cros contre son heureux rival, figurait la pièce de théâtre dont je parle en ce moment. Ecrite en collaboration avec Nina de Caillias, elle prouvait en effet une intimité littéraire fort grande entre les deux écrivains. Ne lit-on pas sur la couverture du manuscrit:

La Dompteuse
par
Mme Nina de Caillias
rue Chaptal, 17
et Anatole France
rue de Tournon, 15

Cette pièce, en un acte en vers, devait être jouée dans un décor renaissance, un atelier de sculpteur florentin, installé à Paris, au bord de la Seine, près de la tour de Nesle, et non pas en Italie comme l'indique dans son article M. Lucien Descaves.

Trois personnages paraissent dans la pièce: une femme, nommée Nina par la courtoise ingéniosité

de l'auteur, deux hommes: le sculpteur Pier' angelo et son élève Liénard.

La pièce se passe en 1577. En voici le scénario: La femme, maîtresse du sculpteur, est restée seule au logis depuis de longues semaines. Son maître et son amant est parti à Ferrare pour sculpter des portraits à la cour du duc d'Este. L'élève, gardien du logis, surveille d'un même regard l'atelier et la jeune Nina. Celle-ci, sans oublier l'absent, a dû cependant entendre les compliments lancés vers ses fenêtres par de hardis et galants cavaliers; Elle ne consent à écouter aucun de ses admirateurs, mais un certain baron de Châteauneuf, plus entreprenants que ses rivaux, lui a écrit des lettres passionnées, il les a confiées au jeune Liénard, entremetteur bénévole, et celui-ci les a apportées étourdiment à la destinataire.

Pour se distraire, pour oublier les tristes moments d'une longue solitude, la belle Nina s'est amusée d'abord, intéressée ensuite, aux travaux du sculpteur. Sa vocation s'est révélée de jour en jour, si bien développée, qu'elle s'est transformée en un talent si complet, si personnel, si exceptionnel même, qu'elle a pu composer et exécuter une œuvre incomparable, une statue de *dompteuse de lion*, d'une perfection telle, que le sculpteur Pier' Angelo, dès son retour au logis parisien, en deviendra aveuglément jaloux.

Les assiduités du baron de Châteauneuf, révélées

L'ancienne villa Saïd : L'escalier et la porte d'entrée de la *cité des livres.*

L'ancienne villa Saïd — La chambre à coucher renaissance. (1895-1908).

par Liénard, l'inquiètent sans doute, mais la supériorité technique de sa maîtresse, découverte inopinément, l'exaspère jusqu'à la folie. Il aurait peut-être admis une trahison, mais il ne peut pas accepter la concurrence d'une femme qu'il n'a pu considérer, jusqu'ici, que sous les dehors aimables d'une petite fille amoureuse, d'une maîtresse obéissante, mais sans autre importance. Pour échapper à la hantise d'une jalousie maladive qui l'affole, il finira par tuer sa maîtresse et se poignardera sur son corps.

Pour donner l'idée de ce que pouvait être la première pièce d'Anatole France, une pièce qu'il faut classer dans son œuvre avant les *Noces Corinthiennes*, il me suffira de copier ici quelques-uns de ses vers. Elle a sa place logique dans une histoire littéraire du XIX^e^ siècle, j'en publie donc les premières scènes et les dernières, réservant à d'autres moments sa publication in-extenso.

Il faut noter, au milieu du décor renaissance de l'atelier, une statue de *dompteuse*, l'œuvre de Nina. Ce sujet inanimé, cause involontaire de tout le drame, avait été sculpté pour une représentation éventuelle par le frère de Charles Cros, le sculpteur de talent Henri Cros, un familier, lui aussi, du salon de la belle Nina de Caillias.

. . . . . .

Scène II

Liénard, Nina

Liénard (saluant)
Madame Nina, je vous baise les mains.

Nina

Et tu cours buissonner aux buissons du chemin.

Liénard

J'oubliais. Cette lettre pour vous. (Il sort).

Scène III

Nina

Bonheur rare
O mon Pier' Angelo, tu m'écris de Ferrare.
Non. Comme les espoirs qu'on se fait sont menteurs.
Cette lettre est encore humide de senteurs
« Baron de Châteauneuf ». Il m'écrit maintenant
Ce qu'il ne m'a pas plu d'entendre... Impertinent.
Mais pourquoi me fâcher?... Son offense frivole,
A des ailes sur qui ma colère s'envole.
C'est un beau cavalier. Et s'il aime en riant,
Son rire est d'un métal précieux et brillant
Et c'est mille joyaux dont les lueurs vermeilles,

Comme des pendants d'or, accrochent les oreilles.
O mon Pier' Angelo, chère âme, cher absent,
Oh! que tu me versas un philtre plus puissant.
Toi qui fais sous mon front le sourire et les larmes.
O mon beau Florentin, aux cheveux noirs, tes char-
[mes
C'est l'éclair qui jaillit de ton œil de métal,
C'est la férocité de ton orgueil natal,
C'est ton génie et c'est ta main terrible et belle
A dompter la nature à la forme rebelle,
Et c'est ton front sinistre et d'où jaillit l'effroi,
O sculpteur de Florence, o mon maître, o mon roi.

. . . . . .

Scène IV

Pier' Angelo (entrant) *Liénard*

Pier' Angelo

O logis, o chaleur tendre qui me pénètre.
Dans le foyer si doux au pauvre cœur humain
Secouer la poussière âcre du grand chemin
C'est la joie... Et pourtant je suis fiévreux et sombre.
J'ai les yeux pleins de flamme et j'ai le front plein
[d'ombre.

. . . . . .

. . . . . un mot ce cavalier
Qui rôde en chantonnant au bas de l'escalier
Liénard, quel homme est-il?

Liénard

Je ne le connais guère
Il est fort glorieux, étant homme de guerre.
C'est Monsieur le baron de Châteauneuf. Il a
Tout à fait bonne mine.

. . . . . .

Pier' Angelo

Sang de Dieu! Quel motif mystérieux l'entraîne
Vers cette tour perdue aux roseaux de la Seine
Isolée et déserte et d'où sort, pour tout bruit,
La chanson que Nina jette au vent de la nuit?

. . . . . .
. . . . . Sang du Christ!
Sais-tu Liénard, sais-tu s'il parle, s'il écrit
à Nina?... Je voudrais n'avoir pas vu cet homme
Mon Dieu. Tu dis que c'est Châteauneuf qu'il se
[*nomme*
Seigneur! Seigneur! Et j'ai tant besoin à présent,
D'un amour guérisseur sous un ciel apaisant.

. . . . . .

Je n'avais jamais vu cette tapisserie....

. . . . . .

(Il soulève la tapisserie. La dompteuse apparaît).
O prodige. Je ne sais si je dors, si je veille,
Mais je ne vis jamais une telle merveille.
Je ne sais si l'auteur en est mort ou vivant,
Mais je ne pense pas que ce soit un savant.
Sur ce groupe qui forme une étrange harmonie
Circule librement la fièvre du génie.

. . . . . .

Scène VI

Nina, Pier' Angelo

Pier' Angelo

Nina.

Nina

Pier' Angelo.

Pier' Angelo

Nina que je t'embrasse.

Nina

Attends. Mon cœur se brise et pas de cuirasse
Contre la joie.

Pier' Angelo

Amour!

Nina

Oh! c'est bien lui, c'est bien lui!

. . . . . .

Pier' Angelo

De toi. Tu n'as rien dit encore et je ne sais
Ni ce que tu faisais, ni ce que tu pensais
Seule et si loin de moi, dans ce logis modeste,
Pendant que je vivais au palais du duc d'Este.

Nina

Voici les quatre murs que je n'ai pas quittés.

. . . . . .

Pier' Angelo

Et qu'as-tu fait, Nina? ne le puis-je savoir?

Nina

Oui. J'ai fait une chose étrange. Tu vas voir.

. . . . . .

Pier' Angelo

Il me tarde
Nina, de pénétrer cette énigme

Nina (soulevant la tapisserie)

Regarde.

Pier' Angelo

La dompteuse!

Nina

Angelo, mais tu ne me dis rien
Tu n'es pas satisfait.

Pier' Angelo

Je ne comprends pas bien.
Nina ce n'est pas toi qui fis cette dompteuse.

Nina

Tu parles de façon à me rendre honteuse
C'est donc mal fait?

Pier' Angelo

C'est toi qui fis cette œuvre là
(lui prenant les mains) *Cette petite main, si frêle,*
[*modela*
Tous ces contours? Mais non, mais non.

. . . . . .

Simplement elle a fait un ouvrage sublime.
Oh! Je ne puis plus regarder sans effroi,
Car vraiment cette femme est plus grande que moi.

. . . . . .

Mon Dieu. Vous m'avez donc réservé ce supplice
Que sur ma tête sombre, une femme, une enfant,
Jetât comme un linceul son génie étouffant.

. . . . . .

Grâce, mon Dieu. C'est plus que je ne puis souffrir.
Je l'aime et je la hais, et je voudrais mourir.

. . . . . .
. . . . . *O torture, ô rage!*

. . . . . .

Et le drame se déroule, le sculpteur lutte contre le sentiment dont il comprend l'ignominie sans pouvoir s'en défendre. Il est brutal, injuste, cruel, et devient criminel par jalousie corporative. Par orgueil, pour ne pas avouer la vilenie de ses sentiments, il accuse sa maîtresse d'une trahison charnelle dont elle n'est pas coupable. Il la chasse avant de la sacrifier à son aveugle folie.

Pier' Angelo

Nina. Je méritais un moins triste rival.
Châteauneuf....

Nina

Châteauneuf?

Pier' Angelo

Tu l'aimes.

Nina

Moi? Tu railles.

Tu railles.

. . . . . .

Pier' Angelo

Tu te tais te voyant confondue.
L'insolente ne s'est pas même défendue.

Nina

Je ne suis pas tombée à ce point, par bonheur,
Qu'il me faille avec vous discuter mon honneur.

. . . . . .

Pier' Angelo

Je prends ma perfidie et mon cœur en dégoût
Il faut pourtant, mon Dieu, que j'aille jusqu'au bout

. . . . . .

Je te chasse... va-t-en.

Nina

Quoi?

Pier' Angelo

Sors de ma maison.

. . . . . .

Nina

Tu veux que je parte, Pier' Angelo?

Pier' Angelo

Il le faut.

. . . . . .

Cet atelier n'a pas assez d'air pour nous deux

. . . . . .

Nina

Pourquoi me chasse-t-il, et qu'ai-je fait, seigneur?

Pier' Angelo

Va t-en... rien... par pitié, va t'en.

. . . . . .

Nina (Sortant)

Adieu.

Pier' Angelo

Je ne veux pas que cette femme sorte
(Il lève son poignard)

Nina

Angelo, que fais-tu? Dieu!

Pier' Angelo

Je fais une morte fidèle

Fidèle.

. . . . . .

Nina (mourant)

Pier' Angelo, je t'aime.

Pier' Angelo

. . . . . .

Et nous célèbrerons nos noces dans l'enfer,
J'y serai plus grand qu'elle et plus noble et plus fier.
Nous sculpterons tous deux, infernaux statuaires
Des squelettes riant dans les plis des suaires.

(Il se frappe de son poignard et tombe sur le corps de Nina).

Ils sont morts tous les deux. Le rideau est baissé. La pièce est terminée. Il ne m'appartient pas de rechercher ses qualités et ses défauts. Je dois laisser à d'autres les louanges et les blâmes. Je ne me reconnais pas le droit d'apprécier, littérairement, les œuvres d'un des maîtres indiscuté de la poésie et des belles lettres françaises, même lorsque ces œuvres sont datées des années de jeunesse de leur auteur.

Chronologiquement on peut classer *la Dompteuse*

en premier, lorsqu'on recherche, comme l'avait fait Lucien Descave dans son article, l'ordre successif des pièces de théâtres écrites par Anatole France. La seconde en date: *Les noces Corinthiennes,* fut écrite plusieurs années plus tard.

Mon père fut mêlé, comme il le fut pendant tant d'années, aux travaux de son ami, à la préparation de la pièce, à sa composition, puis aux difficultés rencontrées par l'auteur, lorsqu'il voulut faire jouer les *Noces Corinthiennes,* en faire accepter, par le public mondain, la fabulation et l'esprit littéraire.

Je parle en ce moment de la première représentation, ou plutôt des deux premières représentations, données à quelques jours d'intervalles, dans une salle privée et sur invitation. L'auteur avait été prévenu, avant la première des deux représentations, qu'il devrait subir les interruptions d'un certain nombre d'auditeurs bien pensants, choqués par les théories religieuses évoquées dans la pièce; il s'était donc préoccupé de préparer sa salle, en y plaçant, aux bons endroits, des amis sûrs, claqueurs bénévoles et défenseurs dévoués de ses idées et de son talent.

Mon père avait été fort utile à Anatole France pour les préparatifs du spectacle, les répétitions, les raccords, les invitations, etc... Le billet suivant affirme l'affectueuse sincérité de leurs sentiments:

« Je voudrais bien te voir Fernand, demain vendredi chez Charavay, pour aviser aux moyens de régler certains applaudissements. J'ai envoyé deux places à Glaize. »

Les mesures défensives préparées par l'auteur se révélèrent indispensables dès la première représentation. Plusieurs spectateurs, dames et messieurs, se levèrent avec ostentation au milieu de l'acte, en protestant à haute voix contre les tirades qu'ils jugeaient plus déistes que chrétiennes. Il fallut l'intervention énergique des amis présents pour assurer à l'œuvre d'Anatole France un succès légitime.

Les applaudissements des spectateurs, en assurant aux *Noces Corinthiennes* une notoriété presque mondiale, allaient affirmer, en même temps, la réputation de leur auteur. Les livres qu'il écrirait désormais connaîtraient le succès, les gros tirages. La gloire d'Anatole France commençait, le plaçant déjà parmi les auteurs célèbres du XIX^e^ siècle. Sa collaboration au *Temps*, dont il rédigeait le *feuilleton littéraire*, assurait sa réputation de critique et lui donnait une situation prépondérante auprès des poètes et des écrivains de sa génération.

Désormais les lettres écrites à mon père ne furent plus que de courts billets, courts mais toujours affectueux : *« Mes félicitations, amitiés à Julie et aux*

enfants. A F. Va remercier Halévy et Doucet » (1)
« *Ménage toi bien, mon cher Fernand. J'espère bien que ton point sera bientôt effacé. J'irai te voir demain. Ta lettre est parfaite. Tout à toi.....* »
« *...Envoie-moi ton livre poste restante à Florence. Je ferai tout de suite une bibliographie. Mes amitiés toutes vives à toi, à ta femme et à tes chers enfants.....* » (2)

A la fin de l'année 1899, au mois d'octobre, l'ami d'enfance d'Anatole France et de mon père, Etienne Charavay, s'éteignait doucement dans sa petite propriété de campagne, à Brolles, près de Fontainebleau. Mon oncle était un homme d'une honnêteté scrupuleuse et d'une grande droiture, c'était un travailleur consciencieux, et il mourait de chagrin à la suite de l'affaire Dreyfus. Expert en écriture au procès, il avait été trompé par de faux documents. Il avait avoué hautement son erreur, mais sa probité professionnelle avait attiré sur sa tête les injures et les calomnies les plus abominables des anti-Dreyfusards. Sa nature, tendre et délicate, n'avait pu supporter l'injustice de ce traitement immérité, il était mort. Le jour de l'enterrement, au cimetière Mont-

(1) 29 mai 1889.

(2) 6 mai 1893.

parnasse (1), son ami de toujours rendit un pieux témoignage de ses vertus civiques, en venant faire ses adieux à son vieux camarade: « *...Il m'est plus présent que jamais, depuis qu'il n'est plus, ce compagnon de tant d'années. Je le retrouve à tous les moments de ma vie et de la sienne, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse approchée. Et voici que je confonds dans mon imagination endolorie tous les aspects d'un demi-siècle, depuis son visage rond et rose d'enfant, jusqu'à cette barbe blanche que l'âge lui fit et qui allait bien à sa bonhomie respectable. Et je retrouve sur tout ce visage les mêmes yeux gais et spirituels, le même sourire bienveillant, le même air de finesse et de bonté, la même jeunesse d'âme...* »

Par testament, Etienne Charavay avait demandé à son vieil ami de veiller à l'exécution de ses dernières volontés. Comme il l'avait déjà fait en d'autres circonstances, mon père dut s'occuper, aux lieu et place de l'exécuteur testamentaire, de la mise au point des diverses tâches qui, logiquement, devait lui incomber. C'est lui également qui lui remit le legs qui lui était réservé, un tableau rébus de l'époque Louis XIV, peint sur parchemin, tableau qui faisait partie de la décoration du salon chez mon oncle,

(1) Le 6 octobre 1899. Ce discours a été reproduit dans : *Vers les temps meilleurs*, publié chez Edouard Pelletan.

que son ami avait regardé souvent avec attention, s'amusant à rechercher la solution de cette énigme pittoresque. Etienne Charavay n'avait pas oublié l'intérêt porté à ce tableau par son ami France.

Pendant plusieurs années le rébus fut accroché dans le cabinet de travail de l'écrivain, puis dans sa chambre. A chaque déménagement il fut toujours exposé en bonne place, comme un témoin précieux d'une époque disparue, le souvenir toujours présent d'une amitié de jeunesse et d'une affection de toute la vie, à jamais rompue. Le premier, Etienne Charavay s'en allait; l'affection qui réunissait encore mon père et Anatole France allait s'amoindrir d'année en année, ils ne connaîtraient plus les intimités d'autrefois, les échanges continuels de services et de conseils, ces conseils qui ne s'acceptent plus volontiers, lorsqu'on est devenu une célébrité mondiale.

Et cependant, de même qu'ils avaient été réunis autrefois par les hasards de l'existence, de même ils sont morts après avoir parcouru le même cycle d'années, Anatole France précédant mon père de vingt-sept mois dans cette disparition totale de tout l'être, mourait à quatre-vingts ans en 1924, mon père à quatre-vingts ans en 1927.

Et aujourd'hui, pour se rappeler les faits et les gestes de tant de disparus, pour revivre les années écoulées, passer en revue les événements qui agitè-

rent l'existence des trois amis dont je viens d'évoquer le souvenir, nous ne sommes plus que deux. Lorsque j'évoque les temps écoulés, les années pendant lesquelles Anatole France fut le camarade de travail et de recherches bibelottières de mon père, le collaborateur de mon oncle Etienne Charavay, je ne puis plus être compris que du dernier de mes oncles, Noël Charavay, un grand ami, lui aussi, de mon ami Anatole France. Nous sommes seuls, parvenus également au déclin de la vie, à pouvoir, aujourd'hui, nous rappeler l'Anatole France du temps jadis. Personne, en dehors de nous deux, ne peut l'avoir connu, en une telle communion de cœur et de pensée, qu'il fut pour mon oncle Noël Charavay un ami aussi dévoué qu'un frère, que j'eus toujours pour lui, depuis le jour de ma naissance jusqu'au jour de sa mort, depuis le 15 février 1873, jusqu'au 12 octobre 1924, une profonde, sincère, respectueuse et filiale affection.

IV

SES GOUTS, SES PREFERENCES, SES ANTIPATHIES

J'ai essayé de résumer, en quelques lignes, la physionomie de mon grand ami, tel que je l'ai connu pendant les premières années de ma jeunesse, tel qu'il fut avec mes parents, l'ami très fidèle et très sûr de tous les jours et de tous les instants; je veux maintenant faire connaître, d'après mes propres souvenirs, un Anatole France que les plus enthousiastes de ses admirateurs ont peu ou mal connu.

Je l'ai déjà écrit, mon ami France avait, de naissance, des goûts assez modestes pour que, livré à lui-même, le continuel souci de sa vie eût été de couler des jours tranquilles dans une atmosphère paisible. Sa vie mondaine, la journalière apothéose dont il fut entouré pendant la seconde moitié de son existence,

ce n'était qu'une façade, qu'un décor artificiel, ce qu'il appelait: *les rigueurs insupportables de la célébrité.* Je ne crains pas de le répéter, mes affirmations présentes puissent-elles sembler étrangement paradoxales, mais les seules joies d'Anatole France, l'unique bonheur sans mélange qu'il connut jamais, ce fut de vivre sans ostentation, au milieu de ses collections, devant ses vitrines, penché sur ses bibelots rares ou accoudé aux rayons de ses bibliothèques.

Combien de fois me fut-il permis de constater la paisible bonhomie de mon grand ami, lorsqu'il présentait ses collections à un visiteur curieux. Il lui montrait, avec des gestes d'une souple élégance, les statuettes grecques dont il voulait faire admirer les silhouettes délicates, les vieux missels avec leurs miniatures d'une conservation qu'il jugeait miraculeuse, et tant d'autres objets dont, mieux que tout autre collectionneur, il savait apprécier savamment la beauté visuelle et la rareté.

Il n'était pas collectionneur au sens strict du mot, qui exige qu'un collectionneur réunisse, dans ses vitrines, ou sur ses murs, tous les spécimens d'une seule variété d'objets. Tel le prince Trepof dans *Sylvestre Bonnard,* avec sa manie des boites d'allumettes, tels bien d'autres chercheurs, spécialisés dans la recherche des plats, des monnaies, des livres ou des miniatures et indifférents à tous les autres

bibelots. Anatole France avait amassé toute sa vie les pièces rares, sans hésiter à réunir dans sa demeure les objets les plus disparates. Il plaçait volontiers un évantail à côté d'une soupière et un gilet brodé derrière une Tanagra, si l'harmonie générale de l'ensemble sollicitait un semblable mélange.

Mon grand ami traitait même avec une certaine indifférence les collectionneurs de timbres qu'il jugeait sans aucune bienveillance. Il ne dissimulait pas ses sentiments désapprobateurs pour les fureteurs, dont les objets collectionnés semblent ne représenter que des occasions d'échanges ou de trocs commerciaux.

Lui-même ne put jamais accepter de revendre les meubles qui l'embarrassaient. Il souffrait parfois de cette impossibilité physique qui l'empêchait de se séparer d'un objet ancien lorsqu'il l'avait fait pénétrer, ne fût-ce qu'une heure, dans une des pièces de sa demeure. Il accusait alors de ce défaut gênant, son incapacité absolue aux solutions commerciales, aux échanges profitables de quelque sorte fussent-ils.

Commerçant, il ne l'était guère. Lorsqu'il déménagea la villa Saïd, il voulut supprimer de son mobilier certains souvenirs embarrassants, mais il ne voulait pas les vendre, il les distribua à ses amis sans réciprocité. Il l'a avoué avec sincérité dans *La vie en fleur:* « *Je pressentais que je n'étais pas plus capa-*

ble de vendre des armes, des bijoux ou de la bière, que du charbon, des chaudrons, du ciment, des souliers ou des lunettes... » Il était incapable de rien vendre, et son inaptitude au marchandage était si grande, qu'il acceptait toujours, sans y rien changer, les prix fixés pour leurs nouvelles découvertes par ses fournisseurs habituels de meubles ou de bibelots. Il l'avoue encore dans son *Petit Pierre*: « *...Je ne devais jamais connaître le prix de l'argent... Je n'ai jamais connu le prix de l'argent. Je ne le connais pas encore, ou plutôt, je le connais trop bien...* ». Cette incompréhension totale de toutes les affaires commerciales, il l'avait héritée du libraire France; son fils lui-même n'a-t-il pas écrit que son père « *était dénué de tout esprit commercial et qu'il était plus propre à lire ses livres qu'à les vendre.* »

Les meubles et les bibelots anciens, reliques des siècles écoulés, vestiges des générations qui précédèrent la nôtre, formaient autour de lui un cadre rare et somptueux, si complètement adapté à ses goûts et à ses pensées qu'il s'en éloignait avec peine. Il se sentait dépaysé lorsqu'il devait quitter, même pour de courts moments, l'atmosphère caractéristique dont la demeure d'un collectionneur s'imprègne au perpétuel contact du parfum vétuste conservé à travers les siècles par les antiquités. C'est une exhalaison subtile et pénétrante, composée de mille odeurs in-

décises, présentes, mais inexplicables, qui forme l'ambiance où vit le chasseur de bibelots, où il aime résider, où il espère couler des jours sans heurts jusqu'au dernier de tous, celui du départ définitif. Le poète lui-même a évoqué ce charme aromatique des vestiges lointains des anciens âges dans ses *Poèmes dorés*, lorsqu'il décrit une lettre de Marie Stuart, retrouvant sur le papier, jauni par une durée de deux cent quatre vingt seize années:

« *.....l'odeur et les reflets rosés*
De ces doigts aujourd'hui muets, décomposés ».

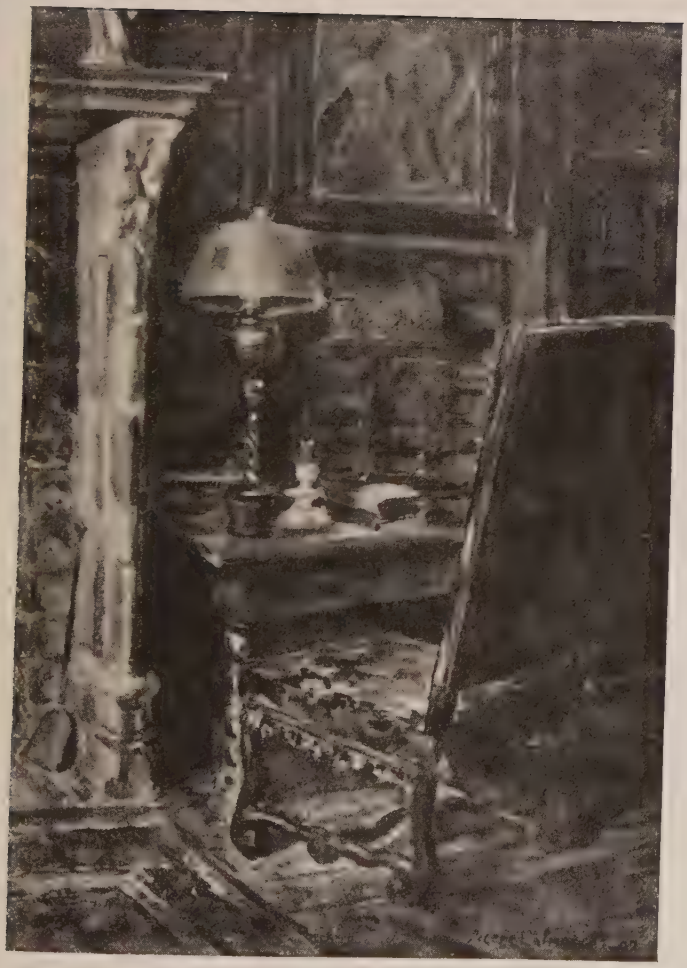
On savait qu'il éprouvait une réelle répugnance à fréquenter assidûment chez ceux dont la demeure était dépourvue de meubles anciens, et, lorsqu'on connaissait ses manies de collectionneur, on pouvait le retenir, lors d'une visite ou d'un repas prié, en l'amenant devant un meuble à expertiser, un objet d'art à évaluer, en sollicitant le verdict de son goût qu'il avait très sûr, de sa science bibelotière qui était sans limites.

L'étui à lunettes tiré de sa poche, les lunettes sorties de l'étui et posées sur le nez, penché sur le meuble ou le bibelot en mains, le maître était gagné par l'ambiance qui lui plaisait, par la besogne dont il allait trouver matière à dissertation savante et,

d'anecdotes en anecdotes, d'historiettes en historiettes, l'œil brillant, la physionomie éclairée par un sourire qui n'apparaissait sur ses lèvres qu'en de tels moments, il commençait un cours d'archéologie pittoresque qui durait plusieurs heures.

Les conversations mondaines, les discussions politiques auraient pu le retenir quelques dizaines de minutes; une exhibition musicale l'aurait forcé à fuir après quelques secondes, avec un petit bibelot, on le retenait indéfiniment. Nombreux furent les amis qui connaissaient ses goûts et s'efforçaient de les satisfaire. Les antiquités, chez eux, précédaient toujours une visite attendue d'Anatole France, et ils en réservaient d'inédites, cachées dans un fond d'armoire, pour les arrivées imprévues.

Ses amis devaient savoir aussi avec quelle continuité il fuyait devant les harmonies musicales, qui attirent au contraire, par goût ou par snobisme, tant de mélomanes fervents. J'ai pu constater son éloignement pour la musique, quelle qu'elle fût, au cours de tant d'années passées à ses côtés. J'ai dit qu'il avait pour les animaux un éloignement instinctif mais il ne les fuyait pas, se contentant de ne pas rechercher leur contact; mais le piano! Combien de fois ai-je dû, en Touraine, aller le représenter à des déjeûners, ou à des matinées, dans des maisons où, en d'autres occasions, on l'avait fêté par des



L'ancienne villa Saïd : Le salon de réception
du deuxième étage.

L'ancienne villa Saïd – La chambre Directoire - Les Prud'hon (1908-1914).

séances de chant et de piano. On ne l'y reprenait pas deux fois.

Chez moi, le piano était hermétiquement fermé lorsqu'il nous faisait l'amitié de venir passer quelques heures avec nous. A une de ses dernières visites dans mon logis provincial, j'avais dû, pour faciliter les préparatifs du déjeûner, poser sur le piano un admirable buste de lui exécuté pendant la guerre par un sculpteur de grand talent Maurice Favre. Dès l'entrée mon grand ami recula avec un geste de stupeur en me saluant de ce reproche indigné: « Toi, toi, tu m'as juché là-dessus! Regarde Emma, il m'a fourré sur le piano! » Pour le calmer, le buste fut mis sur une commode, le piano recouvert d'un tapis, et, lors de ses autres visites, on dissimulait avant son arrivée le piano, le violon de mon fils aîné, et notre chat Riquet. Il ne restait plus que les bibelots et les vieux meubles pour donner à son esprit fureteur la distraction de découvrir, sur leur surface vétuste, les qualités et les défauts qui pouvaient les rendre à ses yeux indifférents ou précieux.

Et cependant il avait acheté, dans les derniers temps de sa vie, une harpe et un clavecin. Il est vrai que la harpe n'avait pas de cordes et que le clavecin ne fut jamais ouvert. Mais, dans un intérieur Louis XVI, ces accessoires mobiliers étaient indispensables. Ces instruments de musique n'apparais-

saient là que comme des antiquités, ils formaient un ensemble que leur absence eût rompu inévitablement. Anatole France s'était donc résigné à l'achat des deux instruments. Achat dont il avait laissé la responsabilité à Mlle Laprévotte lorsque le clavecin fut amené à la Béchellerie, et à Mme France au moment où, le clavecin ramené à Paris, en 1920, il fallut terminer le coin du grand salon en mêlant la silhouette verticale d'une harpe à la ligne horizontale de l'outil musical familier à Mozart: — Emma veut une harpe, trouve-moi une harpe, où pourrai-je me procurer une harpe pour Emma ? Et Mme France eut la mission délicate, qu'elle accepta avec quiétude, de l'achat du deuxième instrument. Mais, comme le premier, il devait être muet, irrévocablement muet.

Son horreur des instruments musicaux, Anatole France l'étendait à toutes les inventions modernes mécaniques et bruyantes. Il fuyait avec obstination les phonographes et les appareils de T. S. F. et pour lui tous les bruits étaient insupportables. Pendant la guerre, en Touraine, lorsqu'il dut subir les évolutions journalières d'une école d'aviation, proche de sa demeure, il répétait sans cesse à ses visiteurs ou à ses correspondants: — Ce bruit est horrible, ces gens-là m'étourdissent, je ne peux plus travailler, ils me tuent.

Si je ne comprenais pas toujours son horreur opiniâtre de la musique et des musiciens, je partageais du moins ses goûts pour la recherche et pour la présentation des bibelots anciens. Sa demeure, ou, pour être plus précis, ses différentes demeures, me donnèrent de précieux exemples en me montrant, réunies, les trouvailles précieuses faites, pendant des années de recherches attentives, par un collectionneur averti.

Tout enfant, j'avais déjà compris à ses côtés l'irrésistible attirance des œuvres peintes, dessinées, sculptées, taillées, forgées ou ciselées, par les mains d'artisans de génie à jamais disparus. Il m'avait appris à connaître le charme des vieilles estampes, l'incomparable richesse visuelle des pièces d'or ou d'argent grecques et romaines fondues ou frappées aux belles époques de l'art antique. Grâce à ses leçons, j'ai pu, moi aussi, trouver l'oubli des ennuis et des tristesses créés par notre existence même, au contact des objets d'autrefois, reliques laissées par des êtres qui, comme nous, durent souffrir, aimer, peiner, avant de disparaître dans l'irrémédiable creuset où nous guérissons tous de notre mal ancestral.

Le véritable rapprochement intellectuel entre mon ami France et le petit jeune homme que je devais être lorsque s'arrêtèrent mes souvenirs d'en-

fant, ne devint définitif qu'au moment où, la vingtième année écoulée, je fus lancé dans la vie à mon tour.

Lorsque j'étais parti au service, au mois de novembre 1894, j'étais allé dire adieu à cet ami de toute ma vie. Il habitait alors rue de Sontay, au numéro 13, un appartement loué au moment de son divorce. Le jour où je me présentai chez lui, il était absent. Le lendemain même de ma visite, il me fit parvenir ce petit mot amical : « *Je regrette bien mon cher Pierre, de ne m'être pas trouvé chez moi, ce matin, quand tu es venu me faire de petits adieux. J'espère voir ton père avant son départ. Si je puis le trouver lundi dans son atelier, je serai heureux de lui serrer la main et de le remercier de m'avoir envoyé son livre... Dis à ta maman et à tes sœurs les meilleures choses de ma part et crois à mon amitié. Anatole France* ».

J'étais encore à Amiens, au 72e, lorsque mon grand ami fut nommé à l'Académie Française, le 23 janvier 1896. Par lettre, je lui avais exprimé ma joie d'apprendre son élection et mon orgueil d'être son ami, il me fit répondre par mon père : « *Mon cher Fernand, je reçois de Pierre un petit mot charmant, et qui me fait le plus grand plaisir. Mais, pour lui répondre, je ne sais pas le numéro de son régiment. Tu voudras bien lui écrire que je le remercie*

de tout mon cœur. Ton vieil ami. Anatole France ».

Au retour du régiment, je m'étais lancé dans la vie. A l'exemple de mon père, je m'occupais simultanément de peinture et de littérature et, désormais, je serai pour Anatole France ce que je resterai jusqu'à la fin de sa vie, le petit Pierre de 1873, grandi, transformé, rapproché de lui moralement par des goûts semblables.

Mes livres étaient consacrés à la vulgarisation des métiers d'art et des métiers d'industrie, et mon grand ami m'ayant encouragé à présenter le premier d'entre eux aux suffrages de l'Académie, avait tenu à le recommander à l'attention de son excellent confrère et ami Ludovic Halévy : « *Mon cher et grand ami, vous avez reçu autrefois avec bonté mon vieil ami Calmettes* », lui écrivait-il à cette occasion, « *vous recevrez avec la même bonté son fils qui, sur la trace de son père, écrit des livres dont il dessine lui-même les figures. Il vous demande ce qu'il peut espérer de l'Académie et vous le lui direz paternellement...* »

Je faisais aussi de la peinture. Pendant deux années, j'avais reproduit, sur des toiles et des panneaux, l'intérieur de l'hôtel habité, 5 Villa Saïd, par le grand écrivain. J'eus la joie de vivre pendant ces vingt-quatre mois dans l'intimité de chaque jour avec mon vieil ami, de remuer avec lui ses livres et

ses bibelots, de dresser le catalogue des richesses incomparables réunies par lui au cours des ans.

C'est en m'appuyant sur cette entente morale quotidienne, que j'étais parvenu à obtenir la collaboration du maître écrivain pour la fondation d'une œuvre artistique qui me tenait à cœur. Avec lui, je réunis, sous le titre de l'*Eclectique*, un groupe d'artistes, peintres, sculpteurs et décorateurs, dont les œuvres diverses seraient exposées chaque année à la Galerie Chaine et Simonson, 19, rue Caumartin, à Paris. J'avais sollicité de mon grand ami, nommé Président d'honneur de la Société, *la préface* du *catalogue* de la première Exposition. Il était alors dans le Morbihan et m'avait répondu courrier par courrier : « *J'écrirai bien volontiers la lettre, mais j'ai besoin de mieux connaître les diverses spécialités d'art qu'on trouvera dans ce moderne « Emporium » de la beauté ?...* » Rapidement documenté, il m'avait fait parvenir de Quiberon le texte de la *préface : « Un groupe de jeunes artistes en plein essor et, pour la plupart, déjà célèbres, associent fraternellement leurs talents et réunissent leurs œuvres dans un salon intime où l'on verra peintures, sculptures, médailles, vases, bijoux, émaux, tapisseries, ouvrages de ferronnerie, reliures, assemblés en une harmonieuse variété. C'est* l'Eclectique, *il se propose de joindre étroitement ensemble les beaux arts et*

Un groupe de jeunes artistes en plein essor et, pour la plupart déjà célèbres, associent fraternellement leurs talents et réunissent leurs œuvres dans un salon intime où l'on verra peintures, sculptures, médailles, vases, bijoux, émaux, tapisseries, ouvrages de ferronerie, reliures, assemblés en une harmonieuse variété.

C'est l'Éclectique ; il se propose de joindre étroitement ensemble les beaux-arts et les arts décoratifs pour le plaisir des yeux et la joie des esprits, et d'offrir de la beauté, sous des formes tour à tour les plus hautes et les plus familières, à tous ceux qui en ont le généreux amour. J'en suis, pour ma part, profondément reconnaissant à l'Éclectique.

Anatole France

Présentation aux Argentins
de la première exposition à Buenos-Ayres
de l'*Éclectique franco-argentin* (mai-juin 1911).

les arts décoratifs, pour le plaisir des yeux et la joie des esprits, et d'offrir de la beauté, sous des formes tout à la fois les plus hautes et les plus familières, à tous ceux qui en ont le généreux amour. J'en suis, pour ma part, profondément reconnaissant à l'Eclectique. *Anatole France* ».

La seule société artistique dont il voulut jamais accepter la présidence, cet *Eclectique*, l'intéressait. Il était présent au premier vernissage comme à tous ceux qui suivirent et, le 12 décembre 1908, il assistait à notre première inauguration, puis, à 8 heures du soir, chez Ledoyen, à notre dîner de bienvenue. J'avais convié à cette cérémonie les critiques d'art, les directeurs de musée et un certain nombre de collectionneurs ; avec les artistes de la société, nous étions cent cinquante. Devant cette assemblée sympathique, le Président d'honneur de *l'Eclectique* se laissa aller à une improvisation étincelante d'esprit et de bonne humeur, laissant son auditoire sous le charme d'une conversation impromptue, d'une causerie amicale, procédé d'élocution qu'il préférait toujours aux longs discours apprêtés, aux finesses académiques d'une éloquence officielle, qui ne convenaient ni à ses goûts, ni à ses facultés oratoires.

J'ai noté les paroles avec lesquelles il nous tint sous le charme pendant de longs moments, ma mémoire est assez fidèle pour me permettre de garantir

L'ancienne villa Saïd — Cheminée de la chambre aux Prud'hon.

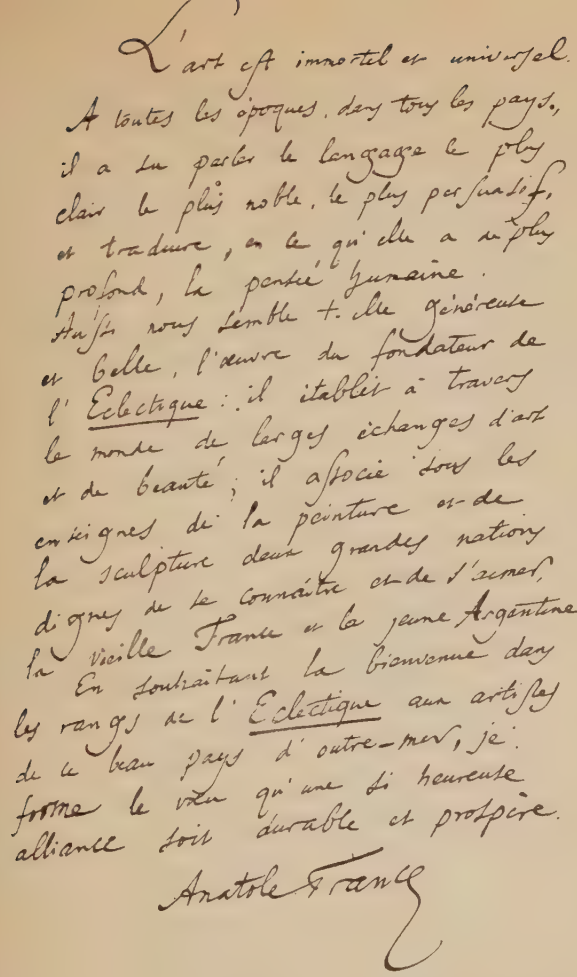
La Béchellerie en 1915. — Un coin du grand salon.
(A comparer avec le même panneau
photographié dix ans plus tard).

l'esprit, sinon la forme exacte de ce passage consacré aux collectionneurs ; c'est de l'excellent Anatole France, le maître se laisse aller, dans des phrases harmonieuses, à la proclamation familière des théories esthétiques, qui furent toujours les siennes : — *On reconnaît la bonté d'une association à ce que ceux qui y participent y trouvent agrément et profit. C'est d'ailleurs la condition de sa fécondité. Vous autres peintres, et vous les sculpteurs, vous comprenez tous les avantages que vous pouvez tirer du contact des artistes décorateurs. Vous concevez très bien que l'art ne doit pas exprimer seulement la fantaisie individuelle des artistes, mais qu'il doit servir à l'ornement de toute une société. Et le style que cultivent vos collègues des arts somptuaires vous inspire l'heureuse harmonie que vous savez réaliser entre vos œuvres et le milieu qu'elles ennoblissent. Vous mettez de la joie et de la lumière dans la vie. C'est vous qui lui donnez sa signification; ceux qui ne pensent à rien n'ont pas besoin d'art. Nos riches contemporains, dont le cerveau est incommensurablement vide, achètent des autos, mais ils ne savent acquérir ni tableaux, ni statues. Et quand ils s'entourent d'objets rares, pour faire parade de leur fortune, ces objets d'art, ils les choisissent sans goût et sans amour. Leurs demeures sont laides, je dirai même qu'elles sont ce qu'il y a de plus laid dans la*

nature. Après la tanière des fauves et les demeures lacustres que les castors s'édifient avec leur queue, ce qu'il y a de plus odieux dans l'univers, c'est la maison opulente d'un riche sans âme.

A cette profession de foi sage et sincère, tous les artistes pourraient applaudir aujourd'hui, comme ils l'applaudirent en cette soirée inaugurale. Soirée qui fut suivie par bien d'autres, car, chaque année, le premier jour de l'exposition, le dîner de *l'Eclectique*, nous réunissait autour de notre Président. Il s'intéressait à la société, s'inquiétait de sa réussite et, lorsque je lui annonçai la consitution d'un *Eclectique franco-argentin*, de lui-même il me prépara la préface pour le catalogue de nos expositions annuelles à Buenos-Ayres.

Voici cette lettre-préface écrite en 1911 : « *L'art est immortel et universel. A toutes les époques, dans tous les pays, il a su parler le langage le plus clair, le plus noble, le plus persuasif, et traduire, en ce qu'elle a de plus profond, la pensée humaine. Aussi nous semble-t-elle généreuse et belle, l'œuvre du fondateur de* l'Eclectique : *il établit à travers le monde de larges échanges d'art et de beauté ; il associe, sous les enseignes de la peinture et de la sculpture, deux grandes nations dignes de se connaître et de s'aimer, la vieille France et la jeune Argentine. En souhaitant la bienvenue dans les rangs de*



Présentation aux Argentins de la première exposition à Buenos-Ayres de l'*Eclectique Franco-Argentin, Mai-juin* 1911.

l'Eclectique *aux artistes de ce pays d'outre-mer, je forme le vœu qu'une si heureuse alliance soit durable et prospère* ».

A *l'Eclectique*, les artistes plus que les œuvres intéressaient le Président d'honneur de la société. Il souhaitait pour eux succès d'estime et succès financier, mais ces œuvres modernes, pour lesquelles il sollicitait les visiteurs et les acheteurs, lui-même n'en acquérait jamais. S'il a écrit : « *J'oserai dire qu'il n'y a de vrai au monde que le beau* », il entendait réserver son admiration pour les œuvres anciennes.

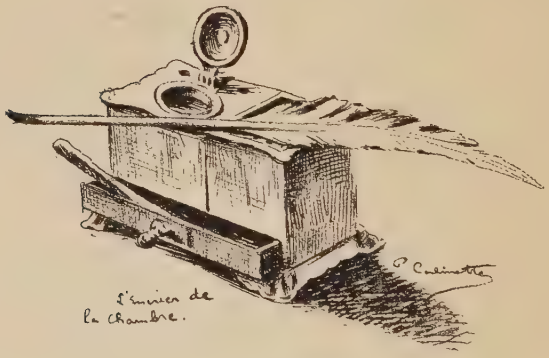
Sauf de bien rares exceptions, il ne possédait chez lui qu'un nombre fort restreint d'objets d'art conçus et exécutés par des artistes vivants. Le musée qui lui servait de demeure était entièrement garni de gravures, de meubles et de bibelots anciens. Un moment, il avait accroché dans son cabinet de toilette, le portrait peint d'après lui par Carrière. Mais sa condescendance pour le talent reconnu du peintre n'alla jamais plus loin, et même, un jour, lassé de regarder ce masque blafard aux yeux en pruneaux — c'est son opinion personnelle que je transcris ici, — il fit don du portrait à son ami Pelletan. Celui-ci l'emporta, ravi, et le légua au musée du Louvre. Mais les galeries du Louvre renferment des œuvres modernes qui n'auraient jamais été acceuillies dans les salles de la villa Saïd.

L'opinion de mon grand ami ne devait guère changer, lorsqu'il dut laisser faire son portrait par Van Dongen. Ce peintre s'est appliqué à représenter Anatole France sous les apparences burlesques d'un spectre décoloré, vert de grisé par le choléra et déformé par l'épilepsie. Comme je disais un jour au modèle : — Tu as une bonne figure de momie mal empaillée, il t'a mis à sa sauce, à la sauce hollandaise. Il me répondit sur un ton d'ironie inimitable : — Oui! c'est bien, c'est très bien, c'est vraiment très bien! mais je suis trop laid! Cette peinture est bien laide aussi! Mais j'ai l'air d'une limande, pas du tout d'une morue. C'est une bonne farce, une bien bonne farce!

Il ne fut pas moins étonné de son buste par Bourdelle : — Ce bougre-là, il a manqué me faire crever! Pas même un gilet de flanelle pour poser. C'est la seule opinion exprimée sincèrement par le modèle, sur un portrait qui nous montre Anatole France nu jusqu'au ventre, avec un illogisme qui saute aux yeux lorsqu'on connaissait l'homme ainsi représenté, le plus frileux, le plus craintif physiquement, de tous les hommes craintifs.

Anatole France possédait d'autres œuvres de scupteurs modernes, entre autres de M^me^ Serruys, dont quelques bronzes délicats avaient toujours leur

place sur sa table de travail. Mais ces statuettes, nées d'hier, se trouvaient singulièrement dépaysées, au milieu de ce logis encombré de bibelots et de meubles dont les plus récents dataient du XVII[e] siècle.



VI

LE VOYAGE EN ARGENTINE

L'indifférence manifestée pendant toute sa vie par Anatole France, pour les œuvres conçues et exécutées par des artistes modernes, les sentiments éprouvés par lui au contact d'œuvres laides ou incompréhensibles, l'horreur des conceptions ultra-modernes de nos architectes, ces sentiments instinctifs qu'il devait conserver toute sa vie, le gênèrent singulièrement au cours de son voyage en Argentine et au Brésil, au milieu de l'année 1909.

Ce voyage, dont je publierai un jour le récit détaillé, devint, par suite de circonstances inattendues, un des événements capitaux de la vie du grand écrivain. A la fin du voyage, presque dès son retour à Paris, il fut obligé de transformer les rites habituels

Univ. of Arizona Library

de son existence, et sa maison elle-même fut changée entièrement.

Sans écrire l'histoire de ces bouleversements intimes, ce voyage me fournit l'occasion de procéder à un nettoyage nécesaire, parmi les livres plus ou moins sophistiqués qui ont vu le jour par dizaines dès après la mort de mon grand ami. La tâche m'est particulièrement facile lorsqu'il s'agit de réfuter les erreurs commises par les auteurs, dont les ouvrages relatent les faits et gestes d'Anatole France, à des moments justement où je vivais avec lui. Le voyage en Argentine est un de ces moments-là. Et il m'est facile, en considérant cette tâche comme une œuvre nécessaire, de prouver la fausseté des accusations portées contre lui par un des anciens familiers de la villa Saïd, Jean-Jacques Brousson, le spirituel rédacteur de l'*Itinéraire de Paris à Buenos-Ayres*, spirituel mais non véridique.

Je me demande, après avoir lu son livre, comment cet auteur a pu se complaire à ramasser, contre son ancien maître, des racontars inventés de toutes pièces, racontars d'autant plus nuisibles à la mémoire de l'illustre écrivain, qu'ils sont fort amusants.

Mais pourquoi présenter sous les dehors trompeurs de réalités certaines, une véritable caricature d'Anatole France ? Pourquoi donner à ce grand écrivain cette réputation d'auteur sans scrupule,

Le Maître, tous les matins, allait feuilleter ses cartons de Ingres et de Prud'hon.

Sur le pont de l'*Amazon* en mai 1909. — Anatole France. — Mme Silvain. — Mme Brindeau. — Mlle Taillade. — Silvain. — Albert Lambert. — J. Bailly. — M. Barbier. — J.-J. Brousson. — Le sculpteur J.-V. Badin. — L'architecte Jamin. — Le peintre P. Calmettes.

d'ami sans cœur, d'homme sans délicatesse; l'accusant d'un perpétuel scepticisme, d'une légèreté continuelle, d'infidélité et d'indifférence chronique. Pourquoi le montrer, dans ce livre, sous ces apparences antipathiques d'être dépourvu de conscience professionnelle et même de conscience tout court. Et n'est-il pas dénoncé, par surcroît comme un être méchant par dilettantisme et avare par principe.

Comment pourrais-je laisser passer, sans les relever et les démentir, ces insinuations calomnieuses ? Le maître incontesté de notre littérature n'était-il pas, au contraire, digne de l'admiration respectueuse de ses contemporains, de l'affection sans limites de tous ses amis ?

Anatole France a écrit un jour : « *La gloire d'un homme ordinaire n'offense personne. Elle est plutôt une secrète flatterie au vulgaire. Mais il y a dans le talent une insolence qui s'expie par les haines sourdes et les calomnies profondes* ». Ces lignes s'appliquent à merveille aux écrits de l'auteur de l'*Itinéraire ?* Pourquoi cet écrivain s'est-il complu à saupoudrer ses écrits d'un nuage nauséabond ? Ne pouvait-il pas faire un beau livre en restant véridique?

L'auteur de l'*Itinéraire transatlantique* possédait toutes les qualités d'imagination et de science pittoresque, qui permettaient aux amuseurs des anciens rois de devenir les commensaux indispensables de

leurs maîtres, et Anatole France se plaisait beaucoup dans la compagnie de ce jeune homme intelligent, spirituel, incisif, subtil, et qui savait être méchant avec une habile candeur.

Le maître écrivain, lors de ses réceptions du mercredi et du dimanche matin, s'amusait à lancer Brousson contre les visiteurs particulièrement ennuyeux, ceux qui le lassaient hebdomadairement. Secoués, mordus, lassés à leur tour, les antagonistes de Jean-Jacques Brousson prenaient la fuite. Ces joutes oratoires se renouvelaient chaque semaine, elles donnaient aux matinées de la villa Saïd un rythme particulier, une vivacité, une animation, qui transformaient ces réceptions en réunions littéraires recherchées.

Comme tous les familiers de la villa Saïd, je trouvais plaisir et profit à assister à ces tournois attiques, tenus en beau langage par Anatole France, par Brousson et par des contradicteurs illustres ou inconnus. Et c'est justement parce que j'ai pu apprécier les qualités pittoresques de cet esprit habile aux controverses, que je regrette, pour Jean-Jacques Brousson, qu'il se soit complu à rééditer, sur son ancien maître, les propos malicieux tenus autrefois contre des adversaires moins respectables.

Anatole France eut peut-être accueilli avec une philosophique indifférence les récits fantaisistes pu-

bliés par Jean-Jacques Brousson ? Ne lui avait-il pas déclaré : « *Quel plaisir éprouvez-vous à ramasser les propos nonchalants qui ruissellent le long de ma vieille barbe ? Il y a là dessous bien de la perversité. Au fait, si cela vous amuse. Et puis, qui pourrait vous en empêcher ?* » (1).

Les réflexions de mon grand ami en lisant l'*Itinéraire* se seraient sans doute manifestées par quelques haussements d'épaule; mais ma philosophie est moins résignée que ne l'était la sienne; et je veux donner ici les preuves de la fausseté des histoires contées par Brousson; et je le puis d'autant mieux que je fis partie du voyage.

Ayant fait à Paris, en 1908, une exposition de tableaux peints chez Anatole France ; il m'avait semblé possible de porter en Argentine les toiles représentant tous les coins de la maison habitée par le grand écrivain, au moment même où il allait faire, au théâtre *Odéon*, de Buenos-Ayres, des conférences organisées par un conservatoire particulier de cette ville, le *Conservatoire Labarden.*

M^me^ Moreno, la grande tragédienne, résidait alors en Argentine. Elle était venue en ambassadrice solliciter le concours d'Anatole France. Elle était accompagnée par un des plus aimables Argentins

(1) *Anatole France en pantoufles*, par J.-J. Brousson.

que j'ai connu alors, le poëte Juan Pablo Echagüe. Son titre officiel était : secrétaire du Conservatoire Labarden, et il venait, au nom de ce conservatoire, débattre avec l'écrivain les clauses du contrat avant de le signer. Il s'agissait d'une affaire et ses promoteurs comptaient en retirer d'importants bénéfices. On assurait au conférencier cent mille francs pour une série de causeries à donner à Buenos-Ayres pendant le mois de juin. Anatole France avait choisi, pour en faire le sujet principal de ces causeries : *Rabelais, sa vie, son temps* et *ses œuvres.*

M^me^ Moreno, tentatrice aimable et convainquante, avait réussi dans son ambassade, elle avait arraché le consentement du maître et c'est elle qui fut l'organisatrice du voyage.

Un commissionnaire parisien, M. A. Cahen, spécialiste des expéditions en Argentine, se chargeait d'assurer les conditions techniques et financières de l'entreprise. Le conservatoire prenait l'écrivain à Paris et l'y ramenait, lui et son secrétaire, car Jean-Jacques Brousson avait déclaré successivement : à Anatole France que le conservatoire Labarden lui avait commandé officiellement une série de conférences sur Jean-Jacques Rousseau, et aux organisateurs du voyage que l'écrivain ne consentirait pas à quitter Paris sans être accompagné par le collaborateur habituel de ses travaux littéraires. Que la rai-

son fut bonne ou mauvaise, il fit partie de l'expédition d'outre atlantique.

De mon côté, je partais avec eux, à mes risques et périls, emportant à 11.800 kilomètres du bois de Boulogne, la maison de la villa Saïd. Je partais sans y être encouragé, sauf par mon grand ami. Les organisateurs de la tournée littéraire, déjà désillusionnés par l'austérité du sujet choisi, m'avaient déclaré, sans plus de façon, que mes tableaux n'auraient aucun succès. Je partais donc sans espoir de réussite, mais la joie d'accompagner Anatole France pendant ce long voyage, m'empêchait de redouter, par avance, les suites d'un échec possible.

Et je ne devais rien regretter. Au contraire. Je garde encore de cette expédition, depuis dix-neuf années, un souvenir radieux. Non seulement du voyage en Argentine, mais encore, et surtout, de la tournée triomphale au Brésil, tournée que je devais accomplir entièrement avec Anatole France, l'accompagnant du 18 juillet au 23 août 1909, de Montevideo à Paris, reçus partout en Amérique comme les ambassadeurs des lettres françaises, passant sous les arcs tendus de drapeaux tricolores, accueillis au son de *la Marseillaise,* acclamés par toutes les populations visitées par le grand écrivain.

Les impresarios d'Anatole France avaient retenu ses places sur un paquebot anglais : *l'Amazon,* de la

Royal-Mail. La nationalité de ce navire fut un sujet d'étonnement et même d'indignation pour les familiers de l'avenue Hoche. Je me rappelle, à la dernière réunion officielle du dimanche, celle qui précéda le départ, les réflexions et les critiques faites au grand écrivain et à M^me^ de Caillavet : — Mais pourquoi M. France n'arrive-t-il pas en Argentine sur un bateau français ? On insistait auprès d'eux pour qu'ils exigent le changement d'itinéraire et de compagnie. Mais il répondait à tous les interpellateurs la même phrase désabusée : — On m'emmène comme un colis. Un colis s'occupe-t-il du bateau qu'il doit prendre ?

L'explication de l'anomalie était fort simple. Anatole France partait sur un bateau anglais parce qu'il n'existait pas, à cette époque, de paquebots français confortables sur les lignes de l'Amérique du Sud. Débarquer d'un vieux paquebot sur les rives américaines, c'était attirer sur l'affaire une défaveur, celle-ci serait nuisible aux excellents résultats escomptés par les organisateurs du voyage, et la *Royal Mail* avait été choisie.

Les hasards des grandes traversées devait nous faire entreprendre celle-ci sur le paquebot où se trouvait déjà la troupe de la Comédie-Française. Cette rencontre, dont aucun de nous ne pouvait alors prévoir les suites et les conséquences, nous permit

de faire ce long voyage en compagnie d'acteurs et d'actrices de grand talent, emmenée sur le Rio de la Plata par un entrepreneur de tournées théâtrales nommé Chimène. Deux de nos plus célèbres artistes: Albert Lambert et Silvain, dirigeaient les travaux de leurs collègues. Albert Lambert, véritable directeur et régisseur général, s'était occupé du choix des pièces et de la préparation des décors, des décors en papier, confectionnés suivant une méthode italienne, économique et peu encombrante.

Sur notre bateau s'embarquèrent successivement, à Southampton, Cherbourg et Lisbonne, six cent trente passagers, dont soixante-dix en première classe. Parmi ces derniers se trouvaient vingt-et-un Français allant à Buenos-Ayres.

On retrouvait sur l'*Amazon* : la tournée France, c'est-à-dire : le Maître, Jean-Jacques Brousson et Pierre Calmettes; la tournée Chimène, composée de: Albert Lambert et Silvain, des excellents artistes : J. Bailly, M. Barbier, J. Durozat, M. Marquet, de M^me^ Albert Lambert, de M^me^ Silvain, belle comme Junon, imposante comme Minerve ; de M^me^ Jeanne Brindeau, aimable et réfléchie; de l'ingénue de la troupe, M^lle^ Taillade, jeune, charmante, et d'une beauté timide et sereine, qui devait affoler les Argentins et, en attendant les Argentins, captiver tous les Français du bord.

M^lle^ Taillade était accompagnée par sa mère. Celle-ci, n'en déplaise à Jean-Jacques Brousson, était installée en première classe et occupait la même cabine que sa fille. Du reste, sur la liste officielle des passagers transportés par le : (*R. M. S. P.* Amazon *on leaving Southampton* 30*th April* 1909.), on pouvait lire : *...First class: Mr. and Mrs. A. Lambert, Mr. and Mrs. E. Silvain, Mrs. E. Taillade, Miss M. Taillade, etc...*

Or, voici ce que l'on a pu lire dans le livre de Brousson : « *...La maman T... est une très bonne personne..., elle a suivi sa fille en qualité d'habilleuse. Les vedettes, en effet, peuvent amener une soubrette qui voyage en seconde classe, avec les figurantes. La bonne mère change de caste aux heures des repas... Elle subit la dégringolade avec bonhomie. Au dessert, nous la revoyons... En fraude, on lui passe une tasse de café, qu'elle savoure avec émoi...* »

Sur la liste des passagers, on pouvait relever encore ces noms français : M. Jamin, un architecte parisien, et sa famille; un entrepreneur de décoration en stuc, M. Rousselet; un sculpteur de talent, J. V. Badin, et un peintre, Guirand de Scévola.

Le vendredi 30 avril 1909, à sept heures du soir, nous partions de Cherbourg. Sur l'*Amazon*, Anatole France occupait la cabine 348 et Jean-Jacques Brousson le numéro 350. J'habitais, à l'étage au

A Madère. — La descente en *toboggan*. — Anatole France et J.-J. Brousson dans le traîneau.

L'escale de Madère. — 5 mai 1909. — Anatole France et J.-J. Brousson sur la jetée de Funchal, attendant la vedette qui doit les mener à l'*Amazon*, ancré au large dans la rade.

dessous, la cabine 126. Les numéros 348 et 350 n'étaient pas des cabines de luxe, mais elles étaient placées à côté des meilleures cabines du paquebot, au centre, sur le pont promenade, à l'abri, par conséquent, des secousses fatigantes. Anatole France ignorait les douloureux inconvénients des voyages maritimes, mais Brousson, les deux premiers jours, sur les côtes de France, dans le golfe de Gascogne, fut aussi malade qu'on peut l'être.

L'encombrement des deux cabines, celle du maître et celle de son secrétaire, était fort pittoresque. Dès les malles défaites, un amoncellement de livres roula en cascades multicolores, des tables sur les lits et des lits sur les lavabos. Dans la cabine d'Anatole France s'étalaient les livres sur Rabelais, dans celle de Brousson les volumes consacrés à Jean-Jacques Rousseau.

Mais je raconterai un jour toutes les péripéties de ce voyage au long cours. Ce que je veux aujourd'hui, c'est rétablir la vérité en réfutant les erreurs répandues comme à plaisir par l'auteur dans son *Itinéraire*. Et je commencerai mon œuvre de vérité par le chapitre consacré à l'escale de Madère et intitulé: *En toboggan*. Ce chapitre a été fabriqué entièrement. L'imagination de l'écrivain s'est livrée là au travail ingénieux que se réservent habituellement les créateurs de romans cinématographiques.

Un des moments les plus pittoresques de l'escale de Madère, île que nous ne connaissions ni les uns ni les autres, et qui nous apparut voilée par la brume matinale le 5 mai, à six heures, c'est l'excursion sur les hauteurs boisées qui encadrent la ville capitale de Funchal.

L'excursion est organisée, à chaque escale, par la Compagnie du bateau qui vous transporte. Cette excursion vous permet de visiter un coin pittoresque de l'île, et elle vous permet, en même temps, de faire connaissance avec des moyens de transport inconnus en d'autres pays. Pour monter sur les hauteurs qui dominent Funchal, il faut prendre un funiculaire, et, pour rejoindre ce funiculaire, en partant de la jetée du port, on se fait traîner en *carros*, traîneaux d'osier à patins de bois, fermés de cloisons ajourées et de rideaux de toile. Ces *carros* sont attelés de deux bœufs, ils glissent sur les galets plats dont les rues de la ville sont entièrement pavées.

L'unique wagon du funiculaire, poussé par une machine fumante, crachante et trépidante, roule au milieu d'une haie d'orangers, de cactus, de palmiers, de rosiers, de lilas, de capucines, d'œillets, de glycines et de camélias. Des gamins, postés aux abords de la voie, jettent des fleurs aux voyageurs en leur criant un bonjour amical. Fleurs sur leurs tiges et

fleurs coupées mêlent à l'air pur du large leurs effluves qui l'embaument.

Il faut quelques minutes pour arriver au but de la promenade, à *Terreiro da Lucta* et à l'*Hôtel de la Montagne*. C'est là, devant le panorama féérique de l'île et de l'océan, sous un ciel incandescent, au milieu d'arbres dont les frondaisons cachent le sommet de la montagne qui vous domine de ses dix-huit cents mètres, que les excursionnistes sont invités à déjeuner.

Mon carnet de voyage porte, à la date du 5 mai: « *...nous déjeunons à Terreiro da Lucta, nous y buvons du vrai Madère. France écrit des cartes postales...* » Ces cartes, Brousson les a raillées, critiquant plaisamment leur style et leur banalité. Pour donner l'idée de ce que pouvait être l'affectueuse affabilité de mon grand ami, lorsqu'il se rappelait au souvenir des parisiens, abandonnés déjà depuis près d'une semaine, je reproduis ici ce passage de l'une d'elle, envoyée de Madère le 5 mai: « *Bien chère madame, avec les hommages affectueux d'un ami, recevez des nouvelles de votre mari qui nous charme tous par sa bonne grâce et sa bonne humeur. Je suis plein d'espoir pour lui...* »

Après le déjeuner, pour rentrer à la ville et retourner au port, on peut reprendre le funiculaire, mais les touristes soucieux de couleur locale choisis-

sent les *toboggans*. Ce sont des traîneaux construits à l'aide de deux solides traverses, reliées par un plancher. L'ensemble du *toboggan*, appelé aussi *carrinhos* rappelle vaguement un sabot, un énorme sabot, dont les flancs seraient en osier tressé, et qui porterait, à son arrière, une banquette de cuir, un dossier et des accoudoirs. Sur la banquette peuvent prendre place deux ou trois touristes.

Dès les premières lignes du chapitre de son livre, Jean-Jacques Brousson a volontairement oublié que la vérité doit être la principale des vertus pratiquées par les historiographes. Voici, en effet, la description qu'il a faite des *carrinhos:* « *...Ce sont de vulgaires caisses sans ressorts.. On pousse la boîte qui dévale le raidillon pavé... le conducteur, lui, se tient devant la caisse. Il guide, il retient le sommaire véhicule gémissant, en s'arc-boutant, à l'aide des pieds, à des repos, marqués dans le cailloutis...* »

Le malheureux conducteur. Mais la mort le guetterait à tous les angles du parcours, s'il lui fallait soutenir, à la force des reins, le traîneau et ses voyageurs. L'auteur de l'*Itinéraire*, a été desservi par sa mémoire, beaucoup moins obéissante décidément que son imagination. Il a confondu, tout simplement, le *toboggan* de Madère, possession Portugaise, située dans l'océan Atlantique par 32 degrés de latitude et 17 degrés de longitude, et la *Schlitte* en usage

Phot. Malorey

La Béchellerie. — La grille de la cour d'honneur.

Phot. Malorey

La Béchellerie. — La cour d'entrée

dans les Vosges, montagnes françaises. La *Schlitte*, en effet, se conduit par devant, le *Schlitteur* retient sa charge avec les reins et dirige son fardeau en s'arc-boutant de l'un ou l'autre pied sur les traverses du *Chemin de Schlitte*. Mais le *toboggan* Madérois se conduit autrement.

A l'avant du véhicule, au ras du sol, deux étraves de bois servent d'appui à deux grosses cordes. Ces cordes passent derrière le traîneau et sont retenues par deux *tobogganistes*, forts gaillards, élégamment vêtus de toile blanche, coiffés de canotiers de paille. Ils dirigent avec les cordes l'avant du *Carrinhos* pendant qu'il glisse, se retenant aux aspérités du pavage en s'appuyant sur le sol, de toute la force de leur jambe droite tendue.

Les *carrinhos* suivent, pour descendre au port, une rue en pente rapide, pavée de galets usés par les glissades journalières des traîneaux et polis comme des rails de chemins de fer. La rue est bordée, des deux côtés, par les maisons des paysans portugais, des maisons blanches, crépies ou peintes, surélevées par des *pergolas* tendues de ceps de vigne ou de glycines. Ici, comme pendant l'ascension en funiculaire, les fleurs vous précèdent et vous suivent. Les jeunes madérois, demi nus, courent auprès de vous en les jetant dans votre *toboggan*, et elles couronnent les murs, tapissent les fenêtres, se dressent autour de

vous comme un rideau multicolore, renouvelé à chaque tournant de rue.

Tel est le décor où se passe la scène inventée par Jean-Jacques Brousson. En la comparant à la réalité, on pourra conclure que l'imagination de cet auteur est d'une opulence rare.

Je lui donne la parole: « *...Anatole France offre la place d'honneur à la duègne. Je m'assieds face au couple, sur la planchette du fond. Le toboggan commence. La chute est effrénée et, surtout, cahotée.... La duègne, toutefois, pousse des cris d'orfraie. Son turban vert flotte, tragique...Elle emplit l'air cérulé, de son effroi puéril. Ses mains enlacent le torse de l'écrivain... Soudain, à un tournant, le conducteur cale le véhicule d'un coup de rein si brusque, que nous manquons sauter hors de la caisse. L'animal a bien choisi le relai. La saillie est illusoire et vertigineuse. Imaginez un balcon sans garde-fou, à pic sur la mer, écumante sur les récifs, à plusieurs centaines de mètres. Que le ruffian, pour s'épucer, déplace son échine, et nous voilà dans l'éternité... Le conducteur tend à Anatole France, sa droite suante et crispée. Il semble dire: « Le pourboire ou la chute? »... La duègne ne crie plus. Elle a usé tous ses ressorts vocaux. Nous en sommes maintenant à l'évanouissement d'Esther. Sa tête vacille sur l'épaule du Maître, comme la fleur des champs que la serpe a blessée.*

Les volutes trop blondes de la perruque se mêlent à la barbe d'argent... — Que cet homme est noir! Que ce précipice est sourcilleux! murmure M. Bergeret en cherchant son portefeuille. Que faut-il donner à ce drôle? c'est un guet-apens! Sortira-t-il une fois encore, cet inusable billet de mille francs, déployé avec emphase sur la colonne des sous-tasses, et rengainé avec prestesse? Des langues, malignes et intimes, assurent que M. Bergeret a fait flotter le mirage de ce billet dans les cafés de France, d'Italie, de Grèce, de Turquie... En rangeant son portefeuille et sa monnaie, le Maître évoque les sirènes. Si nous eussions fait le saut, ma toute belle, vous vous seriez retrouvée chez vous avec ces enchanteresses. Mais moi? Je ne vous eusse pas quittée d'une semelle. Je me fusse cramponné à vos jupes aux belles couleurs... La duègne est encore tout émue. Elle ne prise guère la mythologie. Elle déclare très rondement qu'on ne l'y prendra plus... Que cette excursion est une filouterie, etc., etc... »

Tel est le récit inventé par Jean-Jacques Brousson. On ne peut nier le talent de celui qui a su composer cette scène pittoresque. Tout y est, même l'élément féminin qui la rend bouffonne à souhait. Malheureusement cet élément justement était absent. Le turban vert flottant au souffle de la brise n'est que rêverie; les enlacements de la barbe d'argent et

de la perruque blonde sont des inventions; les conversations échangées, les pleurs, les cris provoqués par le péril entrevu, le péril lui-même, l'anecdote du pourboire, autant de contes.

Le *toboggan* retenu par Anatole France était bien occupé par trois personnes, le compte donné par Brousson est exact. Il y avait dans la caisse d'osier : le Maître écrivain, Jean-Jacques Brousson et le peintre Pierre Calmettes. Nous étions assis tous les trois sur l'unique banquette, et, au moment d'une halte, je suis descendu du traîneau pour prendre une photographie du *toboggan* et de nos deux guides.

Cette photographie est placée devant moi pendant que j'écris, et je ne puis y voir que deux voyageurs : Anatole France et Jean-Jacques Brousson, assis côte à côte, la voyageuse au voile vert n'est pas là. Et pour être présente à la descente en *toboggan*, il eut fallu, d'abord, qu'elle fit l'excursion de la montagne. Or, elle était restée dans la ville. Peut-être même n'avait-elle pas quitté le paquebot ? Les relations entre les voyageurs étaient à peine ébauchées à cette époque et, pour me fixer sur ce point spécial, je dois me reporter à quelques semaines plus tard, au 23 août, au moment du retour et d'une nouvelle escale à Madère. Anatole France dût promettre à M^me^ Brindeau de monter en sa compagnie à *Terreiro da Lucta*, de lui faire faire l'excursion

qu'elle n'avait pas pu faire à l'escale de l'aller et qu'elle regrettait de ne pas connaître.

Un caprice du maître écrivain, un arrêt prolongé à l'intérieur de la cathédrale, nous fit manquer le funiculaire et nous empêcha de gravir la montagne. L'anecdote brousonnienne eût donc été aussi fausse au retour qu'à l'aller.

La halte, dont le récit semble si pathétique dans l'*Itinéraire*, est une minute de repos accordée aux *tobogganistes* à chaque voyage. Elle est imposée aux voyageurs par l'essoufflement des guides et par la température de serre chaude qui assoifferait les plus sobres des hommes. Brousson, dans son livre, a transformé une scène bucolique en un petit drame, un drame avec lequel il a pu faire frémir ses lecteurs, lorsque ceux-ci ne savaient pas encore la vérité, c'est-à-dire la situation exacte de l'auberge, à mi-côte, au milieu d'autres maisons, dans une rue bordée de murs.

Les récifs, la mer écumante, le précipice, autant d'inventions. Il y a bien, au bas de la côte, une plage de sable et une rade, mais nous en étions séparés par le village que nous traversions, par des centaines de mètres de jardins, de vignes et de potagers, par la ville de Funchal tout entière, la ville, ses rues, ses maisons, ses torrents, ses places, ses forts, ses phares, son château et ses vingt-trois mille habitants.

Si j'insiste sur cet arrêt à l'auberge, c'est qu'il me permet de faire justice d'une légende particulièrement malveillante, créée par Brousson en même temps que bien d'autres. Il présente, dans ce chapitre de son *Itinéraire*, un Anatole France économe, liardant sur les pourboires, une appréciation qui est d'une fausseté inimaginable, appliquée à un homme dont la plume écrivit un jour : « *Le vrai bonheur de ce monde consiste non à recevoir mais à donner.* »

Mon grand ami, au contraire, distribuait les pourboires avec trop de largesse. J'eus souvent l'occasion de discuter avec lui à ce sujet, de l'arrêter lors de répartitions exagérées de billets bleus ou de pièces d'argent. Je me rappelle son geste familier pour tirer de son portefeuille les grosses coupures et de sa poche les francs. Il n'y avait là, de sa part, ni gestes ostentatoires, ni parade mondaine. La générosité du maître écrivain savait être silencieuse et on le calomnie, lorsqu'on le montre hésitant dans ses charités ou économe dans ses libéralités.

Pour terminer la remise au point de l'histoire du *toboggan*, je reproduis quelques passages d'une lettre envoyée à Paris après l'excursion à Madère. Les faits y sont racontés tels qu'ils se sont passés : « *A bord de l'*Amazon, 6 *mai* 1909... *Nous sommes repartis de Madère hier à midi... Nous étions arrivés*

dans l'île à six heures du matin. Emmenés en voiture du port à la gare, nous sommes montés en funiculaire jusqu'à l'hôtel où nous avons déjeuné à neuf heures... Pour redescendre de la montagne au port, on prend les toboggans. *Figure-toi un traîneau à trois places de front dans lequel nous nous sommes assis: France, Brousson et moi. Ce traîneau est placé sur une route en pente rapide, toute pavée de petits cailloux luisants, posés les uns à côté des autres comme une mosaïque. Le traîneau glisse sur cette route, retenu par deux hommes qui courent derrière et montent même dessus lorsque la pente devient vertigineuse. Ils le guident alors simplement avec leurs pieds. On arrive brusquement sur des murs, dans des virages à angles droits, et nous n'avons pas été fâchés de connaître ce moyen de transport, tout en étant fort contents d'en descendre, sans nous être rien cassé. J'ai photographié France dans le* toboggan *et j'espère que la photo sera réussie ?...* »

D'autres inventions, aussi pittoresques, que le récit de cette excursion en *toboggan*, pourraient être relevées dans *l'Itinéraire*, mais je me contenterais d'en citer quelques-unes, mes négations s'appuyant toujours sur des témoignages officiels ou sur des documents sincères.

La soirée de bienfaisance, citée par Brousson, fut donnée en réalité le 12 mai, sept jours après Ma-

dère, le lendemain du passage de la ligne, la veille de l'arrivée à Pernambouc, la première escale sur les côtes brésiliennes.

Le programme officiel de la soirée porte bien : *La chanson des épées*, dite par Albert Lambert ; *La revanche des bêtes et la revanche des fleurs*, récitée par Silvain; *Ginévra*, de Jean Aicard, déclamée par M^me^ Silvain, puis des morceaux de piano, de chant, de violoncelle, mais le nom de M^me^ Brindeau n'y figure pas. S'il est réel que le maître écrivain se leva avec enthousiasme pour donner l'accolade à une des talentueuses actrices qui nous accompagnaient, il faut dire, pour être véridique, qu'il embrassa Louise Silvain et non pas Jeanne Brindeau. Celle-ci, à ce moment de la traversée, n'était encore, à ses yeux, qu'une aimable relation de voyage, relation mondaine, dont l'intimité se resserrerait bientôt, à la suite de complicités bien inattendues, celle de l'équateur et celle des courants d'air.

Après l'escale de Madère, le thermomètre était monté à 28 degrés, 30 degrés et même à 40 degrés. Les passagers de l'*Amazon* commençaient à souffrir de la chaleur, au moment où la nostalgie du large allait justement les envelopper de mélancolie. De Madère à Pernambouc, on ne voit plus la terre et, pour distraire ses passagers, le capitaine H. D. Doughty avait organisé les jeux habituels. Anatole

France avait été nommé vice-président du comité des jeux, honneur qu'il partageait avec deux Anglais et quatre Espagnols.

Les fêtes commencèrent le 6 mai, le même jour commençait également le régime de la ventilation forcée du navire. Dans les cabines, dans la salle à manger, dans les salons, on entendait désormais, jour et nuit, le tournoiement ininterrompu d'insupportables moulins électriques, bruyants créateurs de courants d'air glacés. Enfermé dans sa cabine, on pouvait les éviter en arrêtant les moulins, mais dans la salle à manger ils vous enveloppaient le corps de caresses brutales. Anatole France fuyait leur contact réfrigérant; il changeait de place, chassé de toutes les tables successivement, les rafales d'air froid s'amplifiant chaque jour inéluctablement, la chaleur extérieure augmentant elle aussi.

Pendant les premiers jours de la traversée, nous avions été placés à la table centrale, en vis-à-vis avec la troupe de la Comédie-Française. France présidait, puis Albert Lambert à ses côtés, Silvain en face, leur compagnie aux alentours. Puis, bientôt chassés par le tourbillon, Anatole France, Brousson et moi, étions venus nous installer à une table moins exposée, placée à l'extrémité de la salle à manger. Mais le froid nous y poursuivit, un nouveau changement devint indispensable, nous pûmes trouver tous les

trois un asile moins éventé dans un coin éloigné, autour d'une petite table d'encoignure, libre justement parce qu'elle échappait aux courants d'air et aux ventilateurs. M^me^ Brindeau, aussi peu soucieuse que nous d'attraper un gros rhume, vint nous rejoindre bientôt. Désormais, nous fûmes quatre, réunis aux heures des repas par des goûts et des besoins semblables. *Le coin des frileux*, c'est ainsi que fut baptisé notre table sur les registres de commérages. Il devint bientôt: *le coin France-Brindeau*, et la traversée se termina sans autres déménagements.

J'avais noté l'incident dans une lettre adressée à Paris, j'en détache ces quelques fragments, témoignages autographes de mes affirmations : « ... *Les plafonds des cabines, comme ceux des salons et de la salle à manger, sont ornés de moulins à vent électriques qui tournent, tournent et retournent, en remuant l'air, en provoquant des tourbillons d'air froid qui font notre désespoir, à France et à moi; et nous sommes devenus un sujet d'amusement pour le bateau, car nous les fuyons sans cesse. Nous avons déjà révolutionné plusieurs fois la salle à manger en changeant de place pour éviter la fluxion de poitrine... Nous étions d'abord à la même table que les artistes et c'était, ma foi, fort amusant. Maintenant, nous sommes à une petite table avec Brousson et une actrice, qui craint le froid et est très heureuse d'être*

avec France... » Cette lettre est datée du 7 mai, deux jours après Madère.

Je ne m'arrêterai pas, dans le livre de Jean-Jacques Brousson, aux descriptions humoristiques les réceptions en Argentine, du débarquement, de l'arrivée chez l'hôte aimable et fastueux, dont le logis devait abriter, pendant plusieurs semaines, le maître et son secrétaire.

Si Brousson, dans l'*Itinéraire*, s'est plu à lancer d'inutiles sarcasmes sur son amphitryon, Anatole France se rappela avec sympathie les égards dont il fut entouré à l'hôtel de la calle Andes. Lorsque je repartis pour l'Argentine, l'année suivante, il me chargea d'une agréable ambassade auprès du juge Llavallol. Je devais lui porter une collection de dessins anciens et précieux, accompagnés d'une lettre de remerciements chaleureux. L'envoi de la lettre et des dessins firent sensation à Buenos-Ayres et, dans ma collection de coupures de journaux, je retrouve des articles qui signalent le fait et le commentent favorablement. Deux de ses articles suffiront pour réfuter les assertions malencontreuses publiées dans l'*Itinéraire*. « *Por intermedio del conocido pintor senor Calmettes que ha llegado de Paris hace unos dias, el ilustre escritor M. Anatole France ha enviado de regalo al doctor Jaime Llavallol una valiosa colection de dibujos de gran merito*

artistico. Al mismo tiempo el gran literato frances escribe al doctor Llavallol una afectuosa y extensa carta que fuera de lo que es personal, contiene frases muy halagadoras de recuerdo para Buenos-Aires y los Argentinos ». (1)

« *Le distingué peintre M. Calmettes, arrivé il y a quelques jours de Paris, a remis à M. le docteur Llavallol une collection très originale de dessins artistiques d'une très grande valeur, cadeau de M. Anatole France. Cet envoi est accompagné d'une longue lettre dans laquelle l'écrivain français remercie le docteur Llavallol de toutes les attentions dont il a été l'objet pendant son séjour à Buenos-Ayres.* » (2)

Et plusieurs années après cet envoi, en 1917, pendant la grande guerre, lorsqu'il fut chargé par le ministère de l'Instruction publique, de préparer un *Salut aux Argentins*, œuvre destinée à une lecture publique, lors d'une tournée de propagande française, au théâtre Odéon de Buenos-Ayres, le maître écrivain devait le composer avec d'autant plus d'enthousiasme qu'il l'envoyait à un pays dont il gardait un excellent souvenir : « ....*Argentins*, leur disait-il, *j'ai goûté, il y a quelques années, la douceur de*

(1) Paru dans *El Diaro*, du 28 avril 1910.

(2) *Le courrier de la Plata* du 29 avril 1910.

votre hospitalité et le charme de votre commerce. J'ai éprouvé que vous étiez bienveillants et affables envers les étrangers, tolérants, amis des arts. Je vous ai vus et je vous ai aimés. Il m'a semblé que vous ne reconnaissiez qu'une seule aristocratie : celle de l'esprit. Il m'est apparu que, sous des dehors faciles et riants, vous portiez dans la profondeur de vos âmes les vertus qui font les grands peuples. Je vous salue... »

Ce *Salut aux Argentins*, dont je ne reproduis que quelques fragments, l'auteur le regardait à l'époque comme un des morceaux oratoires les mieux venus sous sa plume, généralement rebelle à ces besognes officielles. Il en était assez satisfait pour accepter de la copier, d'une écriture particulièrement soignée, pour la célèbre collection de raretés bibliographiques réunie par Louis Barthou et il lui offrit son travail, en témoignage d'affectueuse sympathie pour l'homme, d'estime sincère pour l'écrivain.

Mais je ne dois pas anticiper, les événements viendront prendre leurs places dans cet ouvrage suivant leur ordre chronologique; dans ces pages de simple critique, je dois continuer, sans m'y arrêter longuement, la revue des erreurs commises sciemment par l'auteur de l'*Itinéraire*.

En relisant mes notes quotidiennes, je transcris sommairement celles qui rappellent : « ...*Les soirées*

musicales chez le juge Llavallol; les galas au Colon, ce colossal opéra de Buenos-Ayres; *les représentations de la Comédie-Française à l'Odéon; les conférences d'Anatole France au même théâtre,* conférences anathémisées par le clergé argentin, boudées, par ordre de leurs confesseurs, par les Argentines, et applaudies par une élite masculine trop peu nombreuse pour assurer le succès financier de l'entreprise. *Première conférence le* 1er *juin, dernière le* 29. »

Et j'avais encore noté : « ...*Au* 21 *juin, le premier jour de l'hiver en Argentine. Au* 24 *juin, une température record pour ces contrées australes :* 3 *degrés au-dessous de zéro* » ; *nous atteignions presque le maximum connu, les* 5 *degrés du* 17 *juin* 1907.

Est-ce la température, le *Pampéro*, le climat, le régime, l'air du pays, faut-il accuser leur influence malencontreuse, lorsqu'on recherche les raisons définitives de la rupture entre France et Brousson. Cette rupture, je ne la prévoyais nullement, elle vint me surprendre un jour désagréablement.

Depuis mon arrivée en Argentine, je travaillais à des portraits d'intérieurs, commandés par des collectionneurs. J'étais satisfait, au delà de mes désirs, par les premiers résultats de ma campagne d'outremer, et je n'avais alors ni le loisir, ni le désir, de me mêler aux affaires littéraires des uns et aux démêlés

artistiques des autres. Je peignais chaque jour et ne pensais qu'à peindre, lorsque, un matin de la fin de juin, je reçus à mon hôtel un mot pressant de mon grand ami : « *Pierre, je ne te vois plus, je t'attends* 1222 *Andes, viens dîner avec moi ce soir.* »

Je ne me rappelle pas, à aucun moment de ma vie, m'être attardé en chemin lorsque j'étais appelé par mon ami France; je ne me souviens pas de lui avoir refusé un service. Je me rendis donc chez le juge Llavallol, j'y trouvais cet hôte toujours accueillant et aimable, je dînais chez lui avec Anatole France et M^me^ Brindeau, et j'appris la nouvelle.

Mon grand ami, en m'annonçant le départ de Brousson, m'annonçait, en même temps: son prochain voyage en Uruguay et au Brésil. Il me faisait venir pour me conjurer, ce mot ne dépasse pas ma pensée, de quitter mes affaires, mes travaux et l'Argentine pour l'accompagner pendant son voyage de retour, au Brésil particulièrement, le Gouvernement de ce pays le sollicitant officiellement de venir donner des conférences à Rio et à Sao-Paulo.

Le 1^er^ juillet, j'avais écrit à Paris: « *...Quel roman que la vie. Ce que j'en ai à vous raconter ? ...Je viens encore de finir un tableau, j'ai commencé une seconde toile, j'en ai d'autres en préparation... Et voilà que France a cessé les relations avec Brousson, le priant de partir, de chez lui d'abord, de l'Améri-*

que ensuite... Et il veut que je parte avec lui en Uruguay et au Brésil pour préparer ses conférences et lui tenir compagnie. Que ne l'a-t-il fait plus tôt, je pouvais gagner ici les six ou sept mille francs que Brousson a gagné sans rien faire, si ce n'est recopier les conférences de France, en des articles payés cinq cents francs... Je n'ai pas hésité à accompagner mon grand ami dans ce voyage, qui va être triomphal. Il est reçu par le gouvernement brésilien, ce ne sera pas comme ici. Mais je ne sais où donner de la tête, avec mes conférences annoncées, mes tableaux en train, les visites à faire, etc., etc... Comment vais-je faire ?... France part samedi à Montevideo... » Et, dans une lettre du 2 juillet, j'ajoutais : « *...Me voilà embarqué maintenant avec France, à moins qu'il ne change d'avis d'ici samedi ?...* »

C'est ici, au moment du départ, que sont placées, dans le livre de Jean-Jacques Brousson, deux scènes véritablement odieuses. Ne sont-elles pas sophistiquées à plaisir, et n'ont-elles pas donné aux lecteurs du livre une opinion malencontreuse sur le caractère intime de mon grand ami ? Je suis là, heureusement, pour prouver leur fausseté, en rétablissant les faits tels qu'ils se sont passés.

Lorsque Brousson eut quitté Anatole France et la demeure accueillante du juge Llavallol, il fut invité par d'autres Argentins et demeura chez eux jusqu'à

Phot. Malorey

La Béchellerie. — Le manoir du côté de la cour d'entrée.

La Béchellerie. — La sortie sur le jardin.

son embarquement pour l'Europe. Il ne devait revoir l'écrivain que quelques mois plus tard, un jour de la fin de l'année, à Paris, rue de Seine, dans le magasin de Victor Prouté, le marchand de gravures.

Je répète donc que Brousson était séparé d'Anatole France depuis plusieurs jours déjà, au moment où auraient pu se jouer les comédies dont il nous narre les péripéties dans deux chapitres de son livre, le chapitre intitulé : *Départ*, et celui des *Adieux*. Il était éloigné définitivement de la calle Andes et de ses habitants, qui pourrait s'en douter en lisant ces récits pittoresques, dont les détails semblent réels, vécus, copiés sur nature :

Départ : « Nous quittons Buenos-Ayres demain matin. Nous nous embarquons, au petit jour, pour l'Uruguay. Conférences et représentations à Montevideo; la troupe comique fait bloc maintenant avec Anatole France et Rabelais. Après Rio-de-Janeiro, etc... A dîner, le Maître s'est montré très abondant en projets... Nous ferons ceci, et celà. Nous corrigerons les conférences... Sur le bateau, mon ami, vous me ferez la grâce de reprendre le texte... N'égarez rien, mon enfant, de votre petit bagage... A l'aube, nous sommes éveillés par l'hôte... Dans la salle à manger a lieu la cérémonie des adieux... »

« *Adieux...: « Nous voici au quai. François, qui*

s'était juché près du wattman, saute à terre et s'empare des bagages du Maître... La duègne le suit, enturbannée de gazes épaisses. Comme je m'apprête à franchir la passerelle, le Maître m'étreint, me noie, à la lettre, dans sa barbe, me rejette sur le quai, avec ma pauvre valise; et du ton de gnafron: — Mon enfant, vous nous laissez ici... oui, oui, cela vaut mieux, cela vaut mieux... Nous nous reverrons en France.... Comme Atalante, il bondit, léger et vainqueur, dans les flancs du bateau. Moi, comme dans les tragédies, je demeure stupide, assis sur ma valise.... »

Pas une syllabe n'est véridique dans ce récit, véritable scène de cinéma, écrite, semble-t-il, pour l'acteur Charlot, et qui pourrait fort bien s'intituler: *Charlot et sa valise.* Je vais donner maintenant la version authentique du départ, elle est moins amusante je l'avoue, beaucoup plus simple, mais elle est vraie.

Anatole France avait rompu avec Brousson à la fin du mois de juillet. Il m'avait demandé de l'accompagner. Le premier juillet j'avais pu annoncer à Paris mon départ possible en sa compagnie. Le 3 juillet je partais avec lui et Mme Brindeau pour Montevideo. François, le valet de chambre prêté à l'écrivain par Mme de Caillavet, nous accompagnait, s'occupant des bagages.

Mon grand ami allait à Montevideo, faire une

série de conférences, non plus sur Rabelais mais sur des sujets d'actualités plus immédiates. Nous quittions Buenos-Ayres, non pas le matin, au petit jour, mais à six heures du soir. Nous nous embarquions sur un vapeur de la compagnie *Mihanovich*, le *Viéna*.

Il n'y avait au port, pour nous accompagner, que deux ou trois argentins. Le *Pampéro* soufflait en tempête, et il faisait un froid si cuisant qu'il aurait découragé les amis les plus fervents. Nos fourrures nous emmitouflaient jusqu'aux yeux, il faisait nuit noire, mais nous étions presque les seuls passagers du *Viéna* et si Brousson s'était trouvé là, je l'aurais vu, il me semble? Mais, il n'y avait sur le quai, ni Brousson, ni sa valise.

Le commandant du *Viéna* nous avait invités à sa table, mais, malgré l'excellent champagne versé à pleines coupes, je fus malade pendant les deux cent quarante kilomètres du trajet et je ne pus sortir de ma cabine que le dimanche matin, à quatre heures, en arrivant au port Urugayen. Mon grand ami avait admirablement dormi et je dûs faire patienter, jusqu'à son réveil, les délégations d'intellectuels et d'étudiants venus officiellement à sa rencontre.

Le même jour, je rendais compte à Paris des péripéties du voyage : « *...Je suis parti de Buenos-Ayres hier soir, 3 juillet, avec notre grand ami, pour l'ac-*

compagner ici, à Montevideo, et lui servir de secrétaire. Nous sommes partis à six heures sur un bateau de la compagnie Mihanovich, *nous avons dîné à bord, et, après le dîner, nous avons si bien roulé dans le bateau, par la faute d'un Pampéro glacial, que j'ai eu le mal de mer... Nous sommes arrivés à Montevideo à quatre heures, ce matin, mais nous n'avons débarqué qu'à dix heures...* »

Reçus sur le quai par les autorités de la ville, nous fûmes emmenés à l'hôtel Lanata, plaza Constitucion. De nos balcons, la vue sur la ville était fort belle, la cuisine était excellente, et le personnel avait pour nous une telle considération, qu'elle se transformait parfois en une sollicitude gênante.

J'accompagnais mon grand ami dans les visites officielles obligatoires, puis je l'aidais à préparer ses conférences. Je ne quittais guère le papier et les plumes et lui seul s'occupait de notre correspondance. Il envoyait de nos nouvelles à nos amis, à ma famille, en de courts billets tels que celui-ci : « ...*Je vous donne les meilleures nouvelles de votre cher mari, qui écrit devant moi, sur une grande table, dans un salon de l'hôtel Lanata... Montevideo, le* 5 *juillet.* »

Mais je ne devais pas rester longtemps en Uruguay. Mes affaires me rappelaient en Argentine, et, arrivé à Montevideo le dimanche matin, je repartais

Phot. Malorey

La Béchellerie. — La salle à manger.

Phot. Malorey

La Béchellerie. — Le grand salon.

le mardi soir, par le même *Viéna* qui nous avait amenés.

C'est pendant ce deuxième séjour à Buenos-Ayres que j'eus l'occasion de revoir Jean-Jacques Brousson, sur le pont du *Magellan*, le 16 juillet, au matin. Il partait pour l'Europe et Paris, et je le rencontrais en allant accompagner M. Allard, le propriétaire d'une importante galerie d'art parisienne, qui repartait d'Argentine, après son exposition annuelle de tableaux et d'aquarelles.

Depuis cette matinée de juillet 1909, ni à Paris, ni ailleurs, les hasards de l'existence ne m'ont remis en présence de Jean-Jacques Brousson.

A Buenos-Ayres, je me hâtais de terminer mes affaires et les tableaux en train, et je fis bien, puisque, le 9 juillet, le jour de la fête nationale argentine, je reçus cette lettre envoyée de l'hôtel Lanata : « *Cher monsieur Calmettes, nous partirons le* 18 *d'ici, donc arrangez vos affaires pour nous prendre à cette date. J'espère que tout va bien selon vos désirs. Amitiés de votre grand ami et tous mes bons souvenirs.* »

Et, le 16 juillet, une nouvelle missive me donnait des instructions détaillées pour mon départ et le leur : « *Cher monsieur Calmettes, reçu votre bonne lettre. Le Maître a ses places. Nous pensions pouvoir nous embarquer samedi soir pour coucher tranquil-*

*lement à bord, mais il paraît que le bateau arrivera trop tard, nous nous retrouverons donc dimanche matin sur l'*Oropésa... *Le Maître fait sa conférence ce soir, on vous dira son triomphe dimanche, il travaille énormément et pourtant il a encore beaucoup à faire. Je vous envoie toutes ses meilleures amitiés et j'y joins les miennes...* »

Le 17 juillet, au soir, je prenais ma place sur l'*Eolo* et quittais l'Argentine; le 18, je retrouvais à Montevideo, sur l'*Oropésa* de la *Compagnie du Pacifique*, le grand écrivain, M^me^ Brindeau et François. A onze heures du matin, nous quittions l'Uruguay pour les rives brésiliennes, Santos, Rio, Sao-Paulo, puis l'Europe, la France et Paris.

Partis le 11 août de Rio, le *Danube*, de la *Royal Mail*, nous amenait à Cherbourg le samedi 28 août, à deux heures du matin. Le même jour, à deux heures du soir, le train spécial de la compagnie anglaise nous débarquait à Paris sous le hall de la gare Saint-Lazare.

La gare Saint-Lazare, décor réel, au milieu duquel Jean-Jacques Brousson a imaginé une comédie aussi pittoresque et aussi fantaisiste que les autres. Le titre porté par celle-ci dans l'*Itinéraire* est : « De l'autre monde. »

« *Par le plus long, Anatole France est enfin revenu en France. Madame, se trouvait, comme Né-*

mésis, sur le quai, à la gare Saint-Lazare. Quand il l'aperçut, armée de son ombrelle et de son face à main, ...le pauvre grand homme fut métamorphosé en statue de sel. Il se recroquevillait dans le wagon, sous la banquette. En vain, la duègne et les employés suppliaient-ils : « C'est l'arrêt. Il faut descendre. » ...Il n'osait regarder la portière. ...On le poussa, comme un colis, comme une valise, et il eut tout soudain le courage des timides. Il empoigna l'anse de la cruche. Il s'accrocha au bras de la duègne. Et d'un pas militaire, passa devant Madame sans la saluer. La pauvre surannée a manqué trépasser dans la gare... »

A mon tour, je raconte les faits tels qu'ils se sont possés :

Pendant la première partie du trajet en chemin de fer, Anatole France m'avait délégué auprès des journalistes arrivés la veille à Cherbourg pour assister à son débarquement et l'interviewer sur les péripéties de son voyage en Amérique. Echappé enfin aux questions indiscrètes des reporters, j'avais retrouvé, dans le wagon-restaurant, mes compagnons de voyage, mon grand ami, M^me^ Brindeau, et ma femme, qui m'avait rejoint à Cherbourg. A l'arrivée dans la gare parisienne, nous étions encore à table. Nous avons quitté le wagon-restaurant pour aller prendre nos sacs de voyage dans notre comparti-

ment. Le train arrêté, je suis descendu de wagon, et j'aidais l'écrivain à descendre. Sur le quai, il n'y avait personne, le train spécial ayant été aiguillé sur une voie où il n'était pas attendu. M^me^ Brindeau, restée seule dans le wagon, ne devait en sortir que quelques instants plus tard, après notre départ.

On m'excusera, mais, pour continuer logiquement cette histoire, je suis obligé d'y mêler quelques détails familiaux, ils sont indispensables.

Apercevant, à l'extrémité du quai, mes beaux-parents et mon fils, alors âgé de trois ans, je me séparais d'Anatole France pour aller à eux. Je pris mon fils dans mes bras et je revenais vers mon grand ami, pour lui faire embrasser le bébé, lorsque je fus dépassé par M^me^ de Caillavet. Elle arrivait en courant. Au passage, je lui présentais mes hommages. Elle me fit compliment du précieux fardeau que je portais, puis, rejoignant le voyageur, elle lui donna l'accolade, lui prit le bras pour sortir de la gare et, sans regarder derrière eux, ils montèrent en voiture et partirent sans autres cérémonies.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les côtés essentiellement pittoresques des récits broussonniens, cet auteur est un véritable magicien, il a su métamorphoser l'histoire et la réalité en de véritables contes bleus, et ces contes ont connu la faveur du grand public, faveur que de simples réalités auraient sans

doute ignorée à jamais. Et c'est à cette imagination infiniment riche que j'emprunte encore quelques scènes de l'*Itinéraire.*

« ...*Par Joséphine,* (1) *Madame est renseignée sur les orages de la villa Saïd... La duègne a voulu accomplir une révolution mobilière. Cette audacieuse désire des chaises et des fauteuils où l'on puisse s'asseoir. Elle a la manie des petits coussins... Elle a renvoyé au grenier une douzaine de vierges et de saints. M. Bergeret est dans la stupeur. Il regrette Madame. Cela va de plus en plus mal. La duègne s'ennuie le soir, dans le musée de Cluny de la villa Saïd... La duègne et le sceptique commencent à être las l'un de l'autre... Etc... Etc...* »

Et le livre de Brousson nous présente ici une véritable scène à la Labiche : Joséphine, conseillée par M^me^ de Caillavet, brandit son plumeau entre son maître et la nouvelle visiteuse, accueille celle-ci par des sarcasmes, lui mène la vie dure, l'oblige à la fuite, et, dénouement burlesque d'une triste comédie, on voit l'écrivain, repentant, ramené par sa domestique au 12 de l'avenue Hoche.

Je m'efforce vainement de rechercher, dans cette histoire ainsi contée, la petite lueur de vérité qui

(1) La vieille servante d'Anatole France.

permettrait d'accorder des circonstances atténuantes à son auteur.

J'ai raconté comment M^me^ de Caillavet était partie de la gare Saint-Lazare au bras de son grand homme, enfin revenu, après une école buissonnière qui dura cent dix jours. Dès le soir, elle imposa impérieusement sa volonté, exigeant des mesures de régularisations immédiates. Ces mesures, le témoin impartial que je fus alors et que je veux rester aujourd'hui, ne craint pas de déclarer qu'elles pouvaient se justifier, aux yeux de M^me^ de Caillavet, blessée dans son orgueil et dans son affection, mais l'aimable voyageuse les avaient-elles méritées, elle dont l'erreur fut d'avoir trop compté sur l'énergie morale d'un homme, dont elle avait pu constater le succès triomphal pendant la tournée brésilienne, dont elle connaissait la renommée universelle, dont elle admirait sans réserves le génie et les œuvres, mais dont elle ignorait certainement la psychologie intime.

Les serments échangés sous le ciel lointain de l'hémisphère austral, furent vainement évoqués par l'abandonnée. Le lendemain même de l'arrivée à Paris, Anatole France confiait, à un de ses plus anciens amis, la mission ingrate de reporter à M^me^ Brindeau les objets achetés avec elle pendant le voyage. Ce fut la rupture immédiate. Elle devait

durer jusqu'à la mort de l'écrivain. Il ne revit jamais l'aimable femme qui l'avait accompagné pendant sa tournée américaine, l'entourant, pendant ce long voyage, de soins attentifs et dévoués.

J'arrête ici les remarques suggérées à un témoin par les histoires fantasmagoriques publiées par Jean-Jacques Brousson. Jamais je n'aurais prêté d'attention à l'*Itinéraire*, si ce livre n'avait pas révolté mes sentiments les plus intimes, en attaquant la réputation morale et la gloire littéraire de mon grand ami. Un devoir impérieux me commandait de débarrasser sa mémoire des insinuations calomnieuses qui voulaient la ternir. Ce devoir est maintenant accompli. L'atmosphère au milieu de laquelle je vais désormais suivre le cours de mes souvenirs est heureusement éclaircie.

Phot. Malorey

La Béchellerie. — Le salon des singes, ancien cabinet de travail de M. France.

Phot. Malorey

La Béchellerie. — La chambre à coucher d'Anatole France.

VI

LES NEUF DEMENAGEMENTS DE MON AMI FRANCE

Avant de parcourir en visiteur curieux les maisons de mon ami France, pour y retrouver les meubles et les objets d'art dont il eut plaisir à s'entourer pendant plus de soixante ans; il est intéressant de connaître, en remontant le cours des années, les maisons qui l'abritèrent enfant, adolescent, jeune homme, homme fait, vieillard.

Sauf celles dans lesquelles il vécut pendant les premières années de sa vie, j'ai connu toutes les autres, et, dans toutes, on pouvait retrouver, plus ou moins complet, cet entassement d'objets anciens, cet encombrement pittoresque, qu'il a décrit lui-même dans plusieurs de ses livres. Le logis du père Le

Beau, dans le *Livre de mon ami : « Le logis le plus extraordinaire. Des momies rangées tout le long de l'antichambre vous faisaient accueil... L'escalier n'était pas moins effrayant: des chaînes, des carcans, des clefs de prison plus grosses que le bras pendaient aux murs... Les quatre pièces de son logis ne différaient point les unes des autres; des livres y montaient jusqu'au plafond et couvraient les planches pêle-mêle avec des cartes, des médailles, des armures, des drapeaux, des toiles enfumées et des morceaux mutilés de vieille sculpture en bois ou en pierre. Il y avait là, sur une table boîteuse et sur un coffre vermoulu, des montagnes de faïences peintes...* » Et l'appartement de M. Dubois, dans *La vie en fleur : « Dès l'entrée, il révélait le curieux et le connaisseur. L'antichambre était pleine de fragments de statues et de sarcophages romains. Il y avait dans la salle à manger des marbres et de ces vases rouges ornés de figures noires, de beau style grec, qu'on appelait encore à cette époque vases étrusques. M. Dubois me montra, comme le plus riche trésor de son cabinet, un torse en marbre pentélique de jeune faune, sa nébride sur l'épaule; il m'en vanta la grâce, la pureté, la simplicité... M. Dubois me montra avec un soin flatteur les peintures et les dessins qu'il avait rapportés d'Italie ou recueillis autrefois à Paris. Il attirait particulièrement mon attention sur*

les maîtres qu'il estimait le plus, le Guide, les Carrache, l'Espagnolet, Battoni et Raphaël Mengs... »

Né trente ans après Anatole France, je n'ai pu le connaître au 19 du quai Malaquais où il est né, au 19 du quai Voltaire où il vécut ensuite, rue de Tournon n° 15, le domicile de ses parents pendant la guerre de 1870; mais je suis allé avec mon père rue de Rennes. L'ami de ma famille habitait là avec son père et sa mère, en attendant son mariage. Lors de celui-ci, le jeune ménage devait occuper cet appartement, propre mais modeste, en attendant l'achat d'un hôtel dans le quartier de l'Etoile.

Cet appartement de la rue de Rennes était prédestiné, il devait être habité par le collectionneur Anatole France, car il lui suffisait de descendre son escaliet et de tourner à gauche en sortant dans la rue, pour entrer dans la boutique de l'antiquaire Daressy, un de ceux qui, sur cette rive de la Seine, avait la vogue chez les collectionneurs.

Tout enfant, j'accompagnais mon père chez son ami et les deux camarades chez le dépositaire des objets précieux qu'ils aimaient manier et acquérir. Le nom de Daressy revenait continuellement dans les conversations et ce nom, répété par mes compagnons chaque jour, me semblait être celui d'un personnage historique extrêmement glorieux. Lorsque je compris l'intérêt rétrospectif des vieilleries gar-

dées dans ce sanctuaire, j'admirais de confiance le bric-à-brac du magasin dans lequel on ne pouvait trouver que des pièces rares et toujours authentiques. Combien en est-il, parmi les objets collectionnés par Anatole France, dont l'échange fut fait autrefois dans la boutique de la rue de Rennes. Cette boutique ne porte plus ce nom sur son enseigne ; mais le pharmacien qui lui faisait pendant, de l'autre côté de la porte cochère, garde encore aujourd'hui, dans sa vitrine, les bocaux verts et rouges devant lesquels, il y a tant d'années, Anatole France et mon père s'arrêtaient pour discuter poésie ou littérature, lorsque l'état de leurs finances leur interdisait les longues stations chez l'antiquaire voisin.

J'ai dit que les parents d'Anatole France allèrent habiter à Neuilly pour laisser leur appartement de la rue de Rennes aux jeunes mariés, mais les Anatole France ne devaient pas rester longtemps rue de Rennes. Valérie France allait acquérir, avec sa dot, le petit hôtel de la rue Chalgrin, près du Bois de Boulogne, un quartier où le fervent client des marchands de bibelots anciens devait se trouver singulièrement dépaysé. On pouvait apprécier, dans ce quartier de l'Etoile, l'aimable décor des arbres et le mouvement pittoresque de somptueux équipages. Mais, transplanté là par le caprice de M^me^ France, son mari devait éprouver la même stupeur morale

qu'un Breton transporté, par les hasards de l'existence, de ses landes natales au centre de Paris, avenue de l'Opéra.

J'ai fort bien connu mon grand ami au 5 de la rue Chalgrin; j'allais l'y voir souvent, soit seul, soit avec mes parents et mes deux sœurs. L'hôtel était passablement encombré de meubles anciens et de gravures, de tableaux et de statues; mais les goûts somptuaires de l'écrivain étaient singulièrement handicapés par les soucis d'élégance de la maîtresse de maison. L'achat de nouvelles toilettes semblait à celle-ci beaucoup plus utile que l'acquisition de nouveaux bibelots et, refusant opiniâtrement d'accompagner son mari chez Daressy, elle se rendait plus volontiers chez sa couturière ou chez sa modiste.

Après son divorce, soucieux de ne pas s'éloigner de l'avenue Hoche, Anatole France vint louer un appartement, rue de Sontay, au n° 13, un appartement de peu de pièces, dans lequel il avait réuni les objets et les meubles lui appartenant personnellement. Il était resté dans les environs de l'Etoile pour ne pas s'éloigner du quartier habité par sa nouvelle liaison, mais il regrettait toujours sa vieille rive gauche, et les rues étroites, et les échoppes de brocanteurs, et la tranquillité et le pittoresque du VI^e^ arrondissement. Et il devait les regretter pendant toutes les années qui lui restaient à vivre. Lorsqu'il quitta

la rue de Sontay, ce fut, en effet, pour venir demeurer villa Saïd, à l'extrémité de l'avenue du Bois de Boulogne, dans un hôtel qu'il acheta 60.000 francs, avec le terrain, en septembre 1894.

Villa Saïd, il s'éloignait encore de la rue de Rennes et de Daressy, et du marchand d'estampes Victor Prouté, établi d'abord rue de Rennes, puis rue de Seine, au n° 12. La maison Prouté est une des firmes qui reçut le plus souvent les visites du grand écrivain. Le nom de Prouté revenait aussi fréquemment dans les conversations journalières du maître que celui de Daressy autrefois et, lorsqu'on voulait rencontrer Anatole France, en dehors de son logis ou de l'avenue Hoche, on pouvait tenter une visite chez Prouté. Dans le magasin de la rue de Seine, il y avait *le coin de France* et *les cartons de France, les dessins et les gravures de France.* Les solliciteurs habiles, pour flatter l'homme célèbre dont ils réclamaient une audience, venaient chez Prouté chasser eux aussi les estampes; ils l'y rencontraient, lui parlaient et savaient le retenir par des controverses savantes sur les états d'un tirage de planches rares, ou par des discussions techniques sur le monogramme inconnu d'un graveur du temps de Henri III.

Je savais retrouver là mon grand ami, moins assailli par les indifférents qu'à la villa Saïd, moins sollicité qu'à l'avenue Hoche ; nous choisissions

ensemble des gravures ou des dessins, il me donnait d'inestimables leçons sur l'art xylographique qu'il connaissait mieux que personne. Il possédait, de mémoire, le catalogue complet des artistes graveurs de tous les temps et de tous les pays. Il savait énumérer, sans omissions, les états connus des planches célèbres et passait volontiers en revue, pour nous familiariser avec elles, les œuvres cataloguées, leur date de tirage, leur auteur et leurs prix.

De visites en visites au magasin Prouté, les cartons du collectionneur s'étaient enrichis rapidement et la série des dessins et des gravures achetés par Anatole France est fort riche en raretés de toutes les époques et de tous les pays. Elle forme une des parties les plus complètes de ses collections générales et peuvent compter parmi les objets pour lesquels il eut le plus de tendresse. J'en fus le témoin bien souvent, lorsque je l'aidais à cataloguer ses images, à classer ses acquisitions, à expertiser pièce à pièce ses livres ou ses bibelots, à les manier journellement avec lui.

Et ces collections, qui, d'année en année, devenaient infiniment précieuses, je devais, quelques années plus tard, les accompagner de Paris à Versailles, de Versailles à Tours et de Tours à Paris. Et, lorsque je récapitule les divers déménagements effectués par Anatole France pendant les quatre-

vingt années de sa vie, je n'en compte guère que neuf. Les deux premiers accomplis avec ses parents, lorsqu'il était encore enfant et jeune homme, les sept autres à l'époque de l'âge mûr et de la vieillesse approchée.

C'est après son sixième déménagement qu'il vint s'installer villa Saïd, au numéro 5, dans ce petit hôtel où il devait recevoir, pendant dix-neuf ans, les hommages quotidiens des lettrés de l'ancien et du nouveau monde.

Pour la première fois, il possédait une demeure officielle, un logis bien à lui, un coin familier où il trouvait tous les avantages des maisons conçues suivant les goûts, les habitudes, les désirs et les sentiments intimes du propriétaire. L'aménagement de cet hôtel n'était-il pas devenu peu à peu une reproduction fidèle du passé désuet qu'il affectionnait, et n'était-il pas facile de retrouver, entre les murs de sa demeure, la présence invisible et troublante de son esprit pittoresque et subtil ?

Phot. Malorey

La Béchellerie. — Chambre à coucher de Mme France.
La cheminée.

Phot. Malorey

La Béchellerie. — Chambre de Mme France, le lit Louis XVI.

VII

LE VIEUX LOGIS DE MAITRE JEROME COIGNARD

Sa collection, il ne put la former, la classer, la mettre en valeur, que lors de son arrivée à la villa Saïd. Et là, il sut composer avec elle un des ensembles les mieux réussis qu'il fut possible à un homme de lettres de rassembler chez lui. Pour rendre une demeure harmonieuse, il ne suffit pas de réunir en grand nombre des pièces anciennes plus ou moins rares, il faut encore savoir les présenter en suivant l'ordre d'une logique sympathique. Et Anatole France excellait à ces combinaisons visuelles. Dans sa demeure, il avait su appliquer ses théories décoratives avec un tel bonheur, que les visiteurs les moins prévenus constataient, dès l'entrée de l'hôtel, le synchronisme existant entre la demeure de l'écrivain et ses œuvres. Le 5 de la villa Saïd ne pouvait

donner asile qu'à l'auteur de *Silvestre Bonnard* et de *Jérôme Coignard*, il ne pouvait convenir à aucun autre.

Je l'ai bien connu, ce vieux logis, non seulement par les visites faites souvent à mon vieil ami, mais aussi lorsque, pendant deux années, j'allais chaque jour travailler chez lui, pour reproduire, sur des toiles ou sur des panneaux, les aspects divers des pièces où il vivait et travaillait.

La façade de l'hôtel était déplorablement Napoléon III, elle était semblable, à quelques détails près, à toutes celles que des architectes sans goût élevèrent au même endroit pour construire la villa sans dépenses exagérées et préparer des rentes faciles à ses propriétaires. Cette façade était percée de huit fenêtres et d'une porte étroite précédée de quatre marches. A droite de la porte, une tête de femme en bronze, ciselée par un bon artiste de la Renaissance italienne, servait de bouton de sonnette. Cette sonnette pittoresque vibrait quelquefois dix fois, vingt fois, trente fois en une seule journée, maniée avec force ou tirée avec timidité par tous ceux que pouvait attirer à la villa Saïd la renommée universelle du grand écrivain.

Il fallait toujours attendre un certain temps sur le seuil et le râclement des semelles impatientes avait creusé les marches d'un sillon dont les traces

profondes s'augmentaient chaque année. Enfin, la porte s'écartait et la tête de Joséphine, la vieille servante, apparaissait, muette, sévère, et si renfrognée, que certains visiteurs non prévenus fuyaient sans oser l'interpeller. Joséphine, c'est la Thérèse de *Silvestre Bonnard :* « *Cette vieille âme simple ne sait qu'ouvrir ou fermer la porte aux gens; elle n'entend rien aux finesses de l'antichambre et du salon. Il n'est dans ses mœurs ni d'annoncer ni de faire attendre. Elle jette les gens sur le palier ou bien elle vous les pousse à la tête...* » Et son maître nous la décrira encore lorsqu'il nous présentera, dans *la Vie en Fleur*, Clorinde, la bonne de M. Dubois : « *...Si, comme il faut croire, elle* « *buvait* », *c'était une ivrognesse terriblement secrète. Je n'ai vu de ma vie vieille femme plus grave, plus tranquille, plus blanche et plus silencieuse...* »

Mais, tranquille ou bourrue, Joséphine vous recevait toujours sans douceur, et il fallait, pour être admis dans l'antichambre, tant de façons, de recommandations et d'insistance que les élus étaient bien rares, en dehors des jours et des heures consacrés par l'usage. Ces jours-là, au petit bonheur, la sévère gardienne vous poussait alternativement dans l'escalier ou dans la rue, suivant votre tête ou suivant l'humeur dont elle s'était levée.

En pénétrant dans ce logis prestigieux, on recon-

naissait vite qu'il était digne de sa réputation et on ne regrettait plus les difficultés qu'il avait fallu vaincre pour en forcer l'entrée. L'atmosphère spéciale dont je parlais tout à l'heure, cette odeur si particulière des vieilleries, vieux meubles, vieux tableaux, vieux bibelots, vous saisissait dès l'entrée, vous accompagnait dans toutes les pièces de la maison et vous imprégnait avec tant de force qu'elle vous suivait dans la rue après votre visite.

La maison d'Anatole France à cette époque, je parle des années qui précédèrent la guerre de 1914, apparaissait, dans son ensemble, comme un musée de Cluny en miniature. Disciple de Sauvageot, de Dutuy, du duc d'Aumale, de Thiers, de du Sommerard, admirateur et familier des collections enfermées au Musée de Cluny, Anatole France, jeune homme, rechercha chez les antiquaires, les travaux exécutés au XIII^e^, au XIV^e^, au XV^e^ et au XVI^e^ siècle. Dans son logis trop étroit, composé de deux pièces à chaque étage et de mansardes, il avait pu réunir une très belle collection de meubles et de bibelots, mais, pour pouvoir les installer et les montrer tous, il avait dû les placer dans les moindres recoins de toutes les pièces et l'encombrement s'augmentait chaque jour, ses nouveaux achats aggravant un désordre inévitable.

L'entrée était fort exiguë, elle donnait directe-

ment sur l'escalier éclairé par des vitraux anciens et, aux jours de réception, elle s'encombrait des chapeaux, des pardessus, des cannes et des parapluies de tous les visiteurs.

A gauche de l'entrée s'ouvrait la porte du salon. Celui-ci était encombré de vieux meubles, comme la maison tout entière. Près de la fenêtre, une table, recouverte d'un tapis de soie brodé à Venise au XVI^e^ siècle, enrichissait de ses couleurs vives la pièce qu'assombrissaient de vieux bahuts Renaissance.

Deux grandes vitrines de style italien, peintes en vert, renfermaient des dentelles de Bruxelles et d'Angleterre, des chasubles recouvertes d'or et d'argent, des gilets de soie brodés, formant un fond précieux aux bibelots étalés sur les rayons.

Les tableaux datant des rois Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, se pressaient sur les murs, où se dressait également une pendule de Boulle laquée en vert.

Au plafond était collé un grand plan de Paris, le *plan de Turgot :* cette décoration imprévue et pittoresque plaisait beaucoup à Anatole France. Il faisait partager volontiers à ses visiteurs les agréments d'un voyage accompli dans un fauteuil, au travers des vieux quartiers parisiens où jadis il aimait à vivre, Saint-Germain-des-Prés, Notre-Dame, proches des anciennes rues où se rencontrent les précieuses vieilleries.

Au fond du salon s'ouvrait une galerie vitrée, que les familiers de la maison appelaient plaisamment *la chapelle.* Ce qui donnait à cette pièce le caractère particulier qui permettait de l'appeler *la chapelle,* c'était, sur le mur du fond, un décor peint, rappelant les décorations de Pompéi et celles de Saint-Germain-des-Prés, entourant une niche, tendue de soie rose, au milieu de laquelle se dressait, sur un grand socle peint en vert, une admirable statue de vierge, ciselée dans un bloc de bois au XV^e^ par un fervent sculpteur. Cette vierge polychrome tenait dans ses bras un enfant Jésus au geste bénisseur.

Pour faciliter l'éclairage nocturne de la pièce, un grand lustre en cristal de Venise pendait au milieu du plafond vitré. Le salon, la salle qui lui faisait suite, l'entrée et toutes les pièces de l'hôtel, s'éclairaient uniquement aux bougies. Anatole France ne voulut jamais admettre chez lui, tout au moins dans son ancienne maison, un procédé d'éclairage plus moderne. Il fallait, selon lui, et la logique le commandait aussi, de simples et mystérieuses bougies, pour éclairer des meubles du moyen âge et de la Renaissance. Les flammes discrètes des mèches suiffées, jetaient des lueurs orangées ou bleuâtres, sur les corniches des vieilles crédances, sur les statues de bois dorées, faisaient miroiter dans les vitrines la coiffe brodée d'une patricienne ou les lames bril-

lantes d'un éventail d'ivoire; caressaient au passage le col effilé d'une aiguière de cuivre ciselé ou la panse ventrue d'une vieille soupière.

Ceux qui ont pu assister, le 10 décembre 1901, à la réception qui suivit le mariage de Suzanne France, se rappelleront toujours la délicate harmonie de cet intérieur désuet, infiniment précieux par toutes les raretés qu'il contenait, et rendu plus précieux encore par l'éclairage tendre et discret, produit par des centaines de flammes scintillantes, mouvantes, presque vivantes.

De l'autre côté du vestibule d'entrée, à droite, s'ouvrait la porte de la salle à manger. C'est dans cette pièce, tout entière gothique ou Renaissance, que l'auteur de *la Rôtisserie de la Reine Pédauque* dut chercher l'inspiration pour ce roman à décor gastronomique. La table massive, aux pieds croisés et inclinés, les dressoirs découpés dans des planches de noyers centenaires, ornés de colonnes, de corps de femmes nus et étroits, aux seins érigés, aux cuisses fuyantes; de feuilles et de ceps de vigne, d'oiseaux et d'entrelacs; la cheminée monumentale, conçue au XIV^e^ siècle par un imagier, dont l'imaginatif poinçon fit courir sur le fronton une frise de médaillons et de personnages taillés en haut relief. Des crédences du XVI^e^ siècle, usées par les frottements et par les morsures des vers pendant quatre cents an-

nées, supportaient sur leurs tablettes les vieux plats de cuivre ouvragés, les plats italiens de Gubbio, d'Urbino, de Savone et de Della Robia, les faïences, les porcelaines et les grès de Rouen, de Nevers, de Moustiers, de Strasbourg, de Delft, celles du Limousin et celles d'Allemagne, enfin celles d'Italie et celles de Hollande.

Au fond de la salle à manger, une tapisserie du XVI^e^ siècle à grands personnages formait cloison mobile et séparait cette salle d'une petite pièce, dont l'appellation officielle était : salon d'attente, mais dont les attributions particulières étaient beaucoup plus simples. Elle servait de fourre-tout et Joséphine y reprisait ses bas et les caleçons usagés de son Maître.

Les pièces dans lesquelles nous venons de jeter un très rapide coup d'œil, formaient, dans la maison d'Anatole France, le côté réservé aux réceptions; ces pièces d'apparat, il y pénétrait rarement.

Errer paresseusement dans son logis, c'était pour Anatole France une parfaite jouissance d'artiste et d'érudit et il se donnait parfois ce plaisir par pure satisfaction esthétique, heureux de contempler le décor où s'extériorisait si heureusement la quintessence de ses pensées et de ses réflexions.

Et, de même qu'il lui était agréable d'y flâner en robe de chambre et en bonnet de soie rouge, il lui

La Béchellerie. — Chambre d'amis, installée dans l'ancien chai.

La Bèchellerie. — La deuxième chambre d'amis installée dans l'ancien chai.

plaisait fort d'y recevoir les amateurs, ceux dont la compétence indiscutable pouvait lui permettre de savantes dissertations sur l'art et sur les artistes d'autrefois. Lorsque le visiteur était une visiteuse, le plaisir se transformait en effusions joyeuses et la revue des bibelots était complète, aucune pièce, nul objet, n'échappaient alors à l'examen, aux critiques, aux commentaires interminables, d'autant plus interminable qu'il s'adressait généralement à des femmes jeunes, jolies et élégantes.

Il trouvait un plaisir raffiné à ses excursions faites au milieu de ses collections, réunies avec tant de soins et d'amour, et il n'hésitait jamais à abandonner une réunion nombreuse et choisie pour venir guider visiteur ou visiteuse vers ses vitrines ou ses bibliothèques. Mais il quittait encore plus volontiers ses hôtes lorsqu'il recevait l'annonce d'une arrivée inattendue, celle d'un de ses pourvoyeurs habituels, porteur de nouveautés, bibelots, bouquins, gravures ou tableaux. Ils étaient plusieurs qui connaissaient ses goûts et ses manies, savaient profiter de son incapacité absolue au marchandage, de l'impossibilité maladive où se trouvait leur client de résister à un de ses désirs, lorsqu'il s'agissait pour lui de compléter ses collections en achetant des bibelots.

Je n'ai jamais vu Anatole France réclamer pour un de ses achats une réduction, quelle qu'elle fût. Il

prenait l'objet en mains, l'estimait, l'expertisait, le jugeait amusant ou sans intérêt, le tournait, le retournait, l'appréciait au jour et dans l'ombre, et si la pièce lui plaisait, l'affaire était conclue. Comme il n'avait jamais d'argent sur lui, ou plutôt ignorait systématiquement où se trouvaient, chez lui, les fonds disponibles, il signait, pour le fournisseur, un bon à payer sur la caisse de ses éditeurs Calmann Lévy, des éditeurs qu'il se plaisait, depuis longtemps, à considérer comme des amis éprouvés.

Les Calmann remplaçaient depuis de longues années, pour toutes les opérations financières nécessitées par les besoins quotidiens de la vie, les banquiers que le maître écrivain ne fréquenta jamais, et les établissements de crédit dont il ne franchissait les portes que contraint et forcé. Lorsqu'il avait cité ses amis Calmann et son ami Gaston Calmann en particulier, Anatole France avait évoqué un milieu sympathique, où sa pensée évoluait volontiers. Il prenait souvent le chemin de la librairie de la rue Aubert, l'accueil reçu y était toujours affectueux, respectueux, déférent, n'était-il pas l'auteur le plus célèbre de cette vieille et honorable maison d'édition parisienne?

Lorsqu'il avait reçu le bon à payer sur la maison Calmann, le marchand s'en allait, généralement reconduit par Joséphine sans aménité. Anatole France

remontait alors vers ses hôtes avec son bibelot, et il reprenait la conversation où il l'avait laissée, quelquefois un quart d'heure, une demi-heure. une heure après avoir quitté la pièce de réception, Il oubliait aussi, dans ces occasions, de partir à l'heure pour l'avenue Hoche. Il arrivait au déjeuner à une heure, une heure et demie, deux heures, et des scènes orageuses l'accueillaient inévitablement. Mais il s'en consolait en retrouvant le soir son nouvel achat, en le caressant, en l'installant amoureusement dans un coin de vitrine ou sur un meuble, en bonne place, dans sa chambre ou dans son cabinet de travail.

Ces deux pièces occupaient le premier étage.

La chambre à coucher s'ouvrait à droite dans le couloir. C'était une chambre meublée à la mode italienne du temps des Médicis. Anatole France l'avait conçue dans un harmonie pourpre et or qui lui donnait une incomparable richesse visuelle. Le lit à colonne, tendu de velours, et le dais en broderies de soie, d'argent et d'or, aux figures emblématiques tissées au XVI[e] siècle, étaient dominés par des panaches en cordonnet de soie entrelacé par d'incomparables artistes tapissiers. Le couvre-lit, en satin cramoisi, brodé à Venise au XVI[e] siècle, complétait la somptuosité de l'ensemble.

Une cheminée monumentale en bois, rapportée d'Italie, était sculptée de hauts reliefs, d'entrelacs,

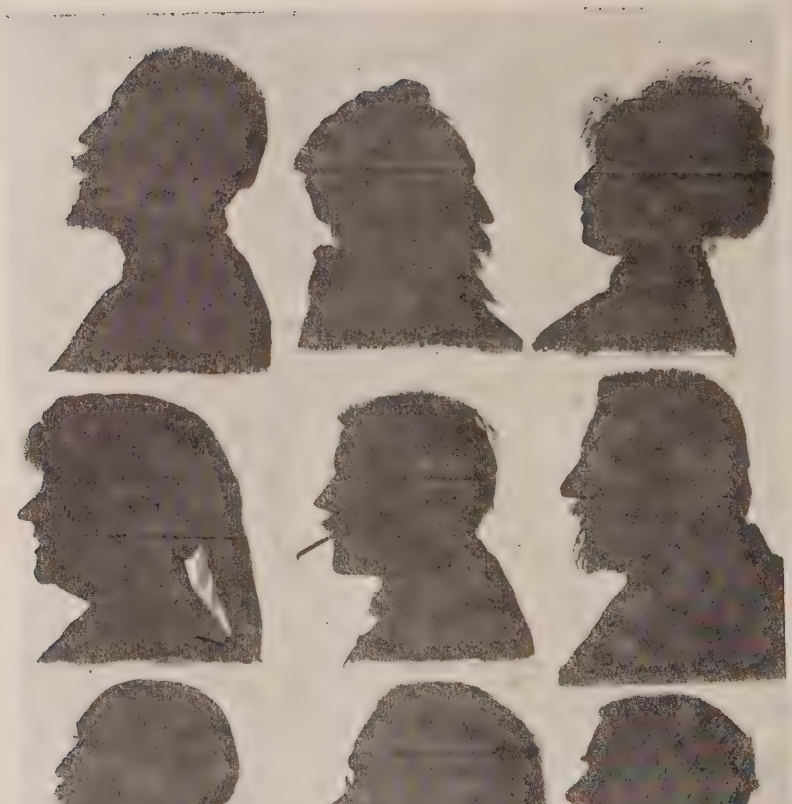
d'amours joufflus portant des paniers de roses et de masques grotesques, dont les rictus sarcastiques saluaient chaque matin au réveil, le maître du logis.

Cette chambre, dans laquelle l'écrivain passait une partie de sa vie, possédait un souvenir de famille qu'il avait suspendu à la tête de son lit, un petit cadre doré au milieu duquel se détachait, sur un fond de soie bleu pâle, un fragment du drapeau blanc à fleurs de lys d'or déchiré en 1830 par la duchesse de Berry, qui remercia ses gardes du corps de leur dévouement, en leur distribuant les fragments de son étendard. Le père d'Anatole France faisait partie de cette garde et la récompense princière rappelait chez le fils la mémoire du père, témoignage précieux d'une époque où son père s'appelait Thibault et n'était encore ni libraire, ni France.

Le Cabinet de travail, la *Cité des livres*, était clos par une porte Renaissance à décors de parchemins plissés; cette porte, fermée par un loquet de fer grinçant, était, à l'intérieur, doublée d'une seconde porte à fronton, à figure décorative, dont l'inscription symbolique: *Parte labore quies*, s'alignait en creux dans l'épaisseur de la corniche. A gauche de l'entrée, une presse d'imprimeur gardait encore les traces luisantes des efforts manuels d'ouvriers morts depuis quatre cents ans.

Une grande cheminée de la Renaissance italienne,

Anatole France en 1915.



La galerie des silhouettes à la Béchellerie. — Anatole France en gilet de flanelle. — Le Maître en robe de chambre. — Mlle Emma Laprévotte. — Mme Myriam Harry. — Dell. — Madeline. — Couët. Rappoport. — Léopold Kahn.

entièrement ciselée dans le marbre, d'entrelacs, de fleurs et d'oiseaux, occupait le centre du mur, du côté opposé aux rayons de la bibliothèque. Au milieu du fronton de la cheminée, un écusson supportait les armes parlantes de l'écrivain, un vieux missel à reliure de peau et à fermoir d'acier, image symbolique, que M^me^ de Caillavet était venue peindre un jour, heureuse de collaborer ainsi à l'amélioration visuelle de la demeure de son grand homme.

Entre la cheminée et la fenêtre se dressait la vitrine aux *Tanagra*, vitrine dont le contenu, infiniment précieux, était continuellement pour l'écrivain un prétexte à des joies esthétiques toujours nouvelles. Il aimait retourner entre ses doigts les torses voluptueux aux colorations délicates; les danseuses souples et fragiles, les jeunes vierges pudiques nées au pays prestigieux du soleil oriental. J'ai assisté bien souvent à cette scène: l'écrivain, lassé par la lente élaboration d'un texte difficile, se levait, repoussait le grand châle de laine étendu sur ses genoux pendant le travail, et venait ouvrir la vitrine aux statuettes de terre cuite. Il saisissait la favorite du moment, l'élevait vers la lumière, célébrait en quelques mots l'art grec, la beauté des femmes au temps de l'*Iliade*, la sobriété et la perfection des draperies souples et élégantes il évoquait Thaïs, et Paphnuce, et le divin Adonis aux formes graciles,

au sourire pervers. Et les incomparables bibelots prenaient vie au contact fantasmagorique des rayons d'or et d'argent lancés par le soleil, tamisés par les vitraux coloriés au XVI^e siècle par d'habiles peintres verriers. Combien de fois a-t-il sorti de la vitrine l'écrin de cristal qui abritait l'Eros aux ailes déployées, envoyé par Baghos Pacha pour lui témoigner la reconnaissance du peuple Arménien, après ses généreuses et véhémentes protestations contre les massacres de 1897.

Mais je ne puis tout citer, il me faudrait donner ici le catalogue complet de toutes les pièces précieuses conservées dans le cabinet de travail de Silvestre Bonnard, de M. Bergeret et de Jérôme Coignard. Tel n'est pas le but de cette étude et je dois me contenter de rappeler le torse de marbre de Thaïs, une œuvre incomparable, découverte en Grèce, marbre prestigieux, sans tête, dont Anatole France ne cessait d'admirer le dos voluptueux, les seins lascifs et le ventre prometteur.

Sur les rayons de la bibliothèque on pouvait examiner les livres aux reliures rares, les éditions princeps de Rabelais, de Racine, de Corneille; les incunables du XVI^e siècle et les éditions minuscules du XVII^e siècle. Plus de 8.000 volumes que j'ai tous connus, maniés, classés, nettoyés avec mon grand ami.

Anatole France avait formé sa collection de livres

en l'harmonisant avec ses meubles et ses bibelots. Sa première bibliothèque se composait presque exclusivement de vieux bouquins aux reliures épaisses, de missels armoriés à fermoirs ciselés, des grands in-folio français et allemands dont la possession déterminait jadis l'importance et la richesse d'une collection bibliographique. La *Bible de Nuremberg* était alors un de ses livres les plus précieux; n'est-ce pas à elle qu'il a fait allusion dans son *Pierre Nozière*, lorsqu'il a écrit: « *...La première idée que je reçus de l'univers me vint de ma vieille Bible en estampes...* »

Ces livres, si lourds qu'ils en sont peu maniables, lui rappelaient les volumes à images qu'il aimait feuilleter dans la boutique paternelle. N'a-t-il pas découpé des livres presque semblables pour préparer, avec son ami Fernand Calmettes, une *Iconographie de l'Histoire de France*. Ils en avaient même mis en album plusieurs tomes, dont sept ou huit existaient encore en 1914 dans les rayons de la villa Saïd.

Anatole France, jeune homme, aimait, jusqu'à la manie, le découpage des gravures et leur collage sur papier ou sur carton. Son intérieur, il y a bien longtemps, s'ornait de gravures sur bois, découpées dans des livres ou dans des journaux, tirées souvent du *Magasin Pittoresque* et encadrées en passe partout. Je possède encore une gravure ainsi encadrée

par lui, il y a quelque soixante ans. Il les collait sur un papier gris, les mettait sous verre avec un dessous de carton. Un anneau et un cordon de fil, du papier en bordure, cela suffisait pour que l'image tint sa place au mur. Villa Saïd, un certain nombre de gravures n'avaient pas de plus nobles origines et ne connurent pas de meilleur encadreur.

Mais, d'année en année, la bibliothèque, en même temps que toute la maison s'était perfectionnée. Les livres dont l'origine remontait aux premiers âges de l'imprimerie furent négligés; ils laissèrent leur place à des éditions moins volumineuses et d'une élégance raffinée. Les éditions rares du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles, celles de Rabelais, qu'il possédait presque toutes, celles de Racine dont il pouvait montrer avec orgueil un exemplaire unique, et d'autres presque aussi rares, prirent le chemin de la Villa Saïd; bientôt suivies par les livres du XVIII^e^ siècle, habillés de veau ou de maroquin, timbrés aux armes des Reines ou des favorites.

Ses livres, il les sortait quelquefois de leurs rayons, mais pour les montrer à de rares privilégiés. Il savait trop combien il est dangereux de présenter à une jolie visiteuse une gouache de Jehan Fouquet, sur laquelle ses doigts gantés laisseront des traces ineffaçables; il connaissait les méfaits de l'index mouillé

Ex-libris composé pour Anatole France par son ami Victor Prouté

pour aider à la séparation des pages; des rayures d'ongle sur les parchemins; des griffures sur les maroquins à petits fers; des déchirures aux feuilles légères des papiers de Chine; des froissements irréparables aux japon impériaux; des multiples outrages infligés aux livres rares par les philistins du grand monde. Et il évitait le plus possible les exhibitions de ses ouvrages précieux.

Anatole France laissait tout traîner chez lui, ses livres rares et ses bijoux, son argent et ses lettres, Les bibelots encombraient les tables et les chaises, les lettres reçues se posaient, au hasard, sur les meubles ou dans un pot de fleurs; il ne savait jamais ce qu'il faisait des objets familiers indispensables, ses lunettes, ses clefs, son portefeuille, ses gants, son pardessus, son chapeau. Joséphine l'habillait et le munissait d'argent lorsqu'il sortait, garnissait sa poche d'assez de monnaie pour qu'il puisse être à l'abri d'un incident fortuit dont le dénouement exigerait une voiture.

Le désordre règnait aussi en maître au milieu de ses livres. Des livres, il y en avait partout, non pas uniquement dans les multiples rayons du cabinet de travail et du couloir, dans ceux de la chambre et du cabinet de toilette, mais on les retrouvait, à tous les étages, entassés, serrés, empilés sur deux ou trois

rangs. Au deuxième étage, dans les chambres de bonnes, dans les couloirs, s'empilaient les livres modernes, romans, mémoires, livres de voyage et livres d'art. Ils débordaient des couloirs sur l'escalier, en colonnes multicolores et branlantes. Les actualités arrivaient toutes là, chez l'ancien critique littéraire du *Temps*, dont on sollicitait toujours les avis avec timidité et respect; mais elles étaient rarement lues et, déposées par Joséphine, dès leur arrivée, sur les tables, sur les chaises et sur les tapis du cabinet de travail, les nouveautés, bientôt vieillies, étaient ramassées en bloc et prenaient le chemin de la baignoire d'abord, puis, la baignoire pleine, elles étaient envoyées aux amis par caisses entières, avec leurs couvertures sans taches, leurs pages vierges du coupe-papier et leurs dédicaces indéchiffrées.

Et il en arrivait toujours. Et les facteurs apportaient aussi des manuscrits, manuscrits présentés, confiés, imposés au Maître écrivain par des amis ou par ses éditeurs. Et les manuscrits, sans avoir été ouverts, prenaient, eux aussi, le chemin de la baignoire. Il est vrai que leur perte était toujours involontaire. Anatole France ne manquait jamais de les recommander chaudement à Joséphine: — Faites-y attention, j'y tiens, je veux le lire, c'est un ami de Calmann, mettez-le de côté. Un an, deux ans passaient, puis, le manuscrit oublié, retrouvé par hasard

au milieu d'un amas de paperasses, allait au cimetière des vieux papiers, à la poubelle ou au fourneau.

Les réceptions officielles du mercredi matin et du dimanche matin, se donnaient dans une pièce du deuxième étage, pièce entièrement meublée en gothique, depuis la cheminée à pilastres sculptés, les armoires de sacristie à panneaux décorés d'entrelacs, les bahuts à lourds couvercles cerclés de fer, les sièges de bois tendus de cuir gaufré, les peintures à fresque et les statues de bois coloré, jusqu'au plafond tendu de cuir de Cordoue, jusqu'aux fenêtres obscurcies par des vitraux rouges et jaunes; jusqu'au grand fauteuil à haut dossier servant de chaise au maître du logis. Celui-ci, serré dans une longue robe de chambre en rude laine marron, coiffé d'une calotte rouge de soie, de satin ou de velours, selon les moments, s'harmonisaient avec les hauts landiers qui retenaient les bûches branlantes, avec la cheminée de pierre, dont les colonnettes encadraient un fond polychrome de faïences italiennes, avec la lampe de fer forgé à grand abat-jour, avec la table Louis XIII, sur laquelle il posait le coude pour converser plus à l'aise. Ceux qui l'ont vu ainsi ont tous eu la même pensée. Dans ce décor, légué par des siècles disparus, ce n'était pas l'écrivain Anatole France qui recevait, mais l'abbé Jérôme Coignard, ramené

au XX^e siècle et au Bois de Boulogne, par la baguette humoristique d'un magicien subtil.

Tele était, brièvement décrite, cette ancienne demeure d'Anatole France, la seule demeure qui fut vraiment sa demeure, celle qu'il aimait depuis vingt ans et décorait avec amour, celle où il écrivit les livres qui assurent sa gloire, celle qui l'encadrait si harmonieusement, que la physionomie de l'écrivain ne saurait être détachée de celle de sa maison, par ceux qui l'ont connu là, dans cette atmosphère vieillotte d'art et d'archéologie.

Et cependant, s'avouant à lui-même que jamais logis ne fut plus complètement harmonisé avec un homme que ne l'était avec lui et ses œuvres le 5 de la Villa Saïd, il fit détruire cet ensemble obtenu après tant de peines, de soins et de recherches, il anéantit son œuvre en quelques semaines, pour des raisons diverses, raisons psychologiques et artistiques, qu'il est impossible de comprendre, si on ne remonte pas aux causes déterminantes de cette transformation.

VIII

MARGUERITE ET PRUD'HON

Lancé par ses relations mondaines dans un milieu où les acheteurs d'objets d'art sont plus nombreux que les connaisseurs, Anatole France y rencontrait principalement des meubles et des bibelots Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Chez M^me^ de Caillavet, le Louis XV et Louis XVI étaient seuls admis, et l'intérieur ainsi décoré paraissait aux yeux de l'ami de la maison, beaucoup plus aimable et accueillant que ne pouvait l'être son propre intérieur volontairement assombri par des meubles gothiques.

D'année en année, le charme aimable des œuvres du XVIII^e^ siècle semblèrent à l'écrivain mieux appropriés aux intérieurs modernes, plus capables de réjouir les yeux et le cœur d'un collectionneur, dont les années accumulées sont généreusement dispensatrices de soucis, de peines, de chagrins et de déceptions continuelles. Et lui aussi voulut rechercher les meubles et les curiosités du XVIII^e^ siècle.

Dans ses promenades avec M^me^ de Caillavet, il découvrait souvent, très souvent même, des bibelots ou des tableaux dont les auteurs vivaient sous Louis XV ou sous Louis XVI, mais sa compagne, aussi fanatique pour le XVIII^e^ qu'il l'avait été lui-même pour le XVI^e^, arrêtait ses velléités de transformations visuelles. Elle ne choisissait, pour la Villa Saïd, que les œuvres vieilles au moins de quatre siècles; les fragiles éventails de Watteau, les bonheur-du-jour en bois de rose, les porcelaines de Sèvres délicates, les tableaux de Fragonard ou de Boucher, prenaient inévitablement la route de l'avenue Hoche. Et Anatole France, d'autant plus désireux de posséder à son tour les œuvres d'une époque infiniment gracieuse, élégante et passionnée, qu'elles lui étaient constamment refusées, ne se gênait pas pour déclarer à qui voulait l'entendre: — Madame de Caillavet, elle prend toujours le meilleur; elle accapare tout, positivement; tout ce qui pourrait rendre ma vie aimable. Elle me force à vivre sous un boisseau de charbon. Elle m'enlève ce qui est joli, gai et gracieux. Je n'ai jamais pu rien conserver. Je ne garde que ce dont elle ne veut pas. C'est intolérable!

Cependant, grâce à la complicité de son ami Victor Prouté, il avait pu réunir, dans des cartons spéciaux, des gravures et des dessins provenant des deux artistes qu'il admirait sans réserves: Pierre Prud'hon

et Ingres. Ces cartons avaient leur place réservée dans la pièce du deuxième étage, ils contenaient les œuvres gravées des deux peintres, des dessins de Ingres et l'œuvre graphique presque complète de Prud'hon. En outre, il complétait sa collection avec des esquisses, des portraits, des dessins, exécutés par Prud'hon à des moments très divers de sa vie.

Chaque matin, après son lever, il montait au deuxième étage et venait s'asseoir devant les cartons favoris, les feuilletait et les feuilletait encore, constatant l'état parfait des gravures, la perfection des études dessinées par Prud'hon sur papier bleu, rehaussées de crayon blanc; appréciait les nouvelles acquisitions, notait les gravures manquantes à réclamer à Prouté le jour même. Il accomplissait ainsi un véritable pélerinage et, lorsque j'avais peint les différents coins de sa maison, et plusieurs portraits d'après lui-même, je n'avais pas voulu oublier de le représenter, assis devant les cartons étiquetés *Ingres* et *Prud'hon*, emmitouflé frileusement dans sa grande robe de chambre.

Mais le désir lui vint bientôt de remplacer, aux murs de sa chambre Renaissance, les dessins du XVI^e^ siècle par les œuvres de son peintre préféré. Un matin, nous fîmes l'essai de cette transformation; l'effet fut déplorable. Les dessins de l'amant de Mlle Mayer disparaissaient sur la tenture cramoisie

et se perdaient entièrement, au point d'en devenir invisibles, dans cet ensemble obscur.

Et la manie des collectionneurs ayant toujours raison des règles essentielles de la logique et de l'économie, Anatole France, constatant l'impossibilité d'exposer dans sa chambre les dessins de Prud'hon, pour la raison esthétique que sa décoration s'accordait mal avec les dessins du XIX^e siècle, décida un changement complet de style et d'ameublement. Pour recevoir les Prud'hon, il fit remplacer la chambre trop sombre du XVI^e par une chambre Directoire lumineuse.

Et cette transformation partielle commença, en 1908, la transformation complète de l'hôtel de la Villa Saïd. L'architecture décorative de la nouvelle chambre exigeait en effet: le remplacement des portes à panneaux sombres par des portes grises surmontées de trumaux sculptés; de la cheminée italienne par une cheminée de marbre ornée de guirlandes et supportant une glace Louis XVI à cadre sculpté. Toutes les boiseries furent peintes en gris Pompadour; les vitraux enlevés de la fenêtre, les murs tendus de soie amande.

Le plafond à sujet mythologique, décollé, fut transporté avenue Hoche et placé dans la salle à manger de M^me de Caillavet. A cette époque, je travaillais chez elle, y exécutant une série de tableaux

d'intérieurs, qu'elle considérait comme une suite naturelle à la série peinte chez Anatole France. Le plafond marouflé dans la salle à manger avait passablement souffert de l'opération et je fus chargé d'y faire les retouches nécessaires.

La chambre Renaissance fut reconstituée au deuxième étage dans la pièce servant aux réceptions matinales, avec le lit et les meubles, mais non la cheminée envoyée ailleurs. Les réceptions devaient se faire désormais dans le grand salon et la cheminée Napoléon III de ce salon fut remplacée par une magnifique cheminée Louis XIV en marbre rouge.

Désormais les Prud'hon pouvaient s'étaler aux murs dans une chambre dont le décor avait été choisi pour eux, uniquement. Et l'écrivain, lorsqu'il s'éveillait, apercevait autour de lui les nus voluptueusement reproduits de *Marguerite*, le modèle favori du peintre; cette femme qui fit dire un jour à Anatole France : qu'elle exhalait le plaisir, la joie et la volupté. Et, devant ses yeux, se présentaient tour à tour *le portrait de Madame Jarre*, l'étude primitive pour le portrait du Louvre; puis l'esquisse pour le tableau célèbre de: *La justice poursuivant le crime;* et des dessins d'illustration, composés pour *La tribu indienne*, pour le *Racine* de Didot. Et l'esquisse par Prud'hon du tableau de Mlle Mayer: *une nymphe tourmentée par des*

amours; une autre esquisse pour elle: une *barque au clair de lune transportant un couple enlacé;* et des œuvres peintes : l'esquisse du *portrait de la Reine Hortense,* du *portrait de Joséphine;* et les dessins achetés à la vente de Rochefort, entre autres: *la décoration de la Sorbonne,* et d'autres pièces rares et précieuses dont je ne puis, faute de place, rappeler ici les titres.

Mais la destinée des Prud'hon n'était pas encore arrêtée définitivement. La disparition de sa fidèle amie allait bientôt laisser l'écrivain en face de problèmes domestiques qu'il ne pourrait jamais résoudre, sans l'aide précieuse et indispensable d'une compagne dévouée et sympathique. La vieille Joséphine n'était plus là, gardienne grondeuse et désordonnée, mais gardienne quand même, pour surveiller la maison et soigner son maître. Comment saurait-il, livré à lui-même pour la première fois depuis tant d'années, résister aux sollicitations féminines qui, déjà, se révélaient à lui sous les formes les moins discrètes.

Ambitieuses, jalouses, prises de folie inconsciente, à la pensée de pouvoir s'appeler désormais M^me^ Anatole France, les femmes qui fréquentaient à la villa Saïd attendaient le moment où il devrait fixer sa vie, en jetant vers l'une d'elle sa calotte de soie rouge.

Mais il craignait de retomber sous le joug moral d'une puissance féminine, dont il ne pourrait pas

La Béchellerie. — Le bassin Renaissance.

Buste du Maître écrivain, exécuté à *La Béchellerie*, en 1916, par Maurice Favre.

toujours fuir l'autorité en partant dans l'Amérique du Sud, et, pour éviter de choisir l'élue parmi d'innombrables solliciteuses, indiscrètes et pressantes, il sut assurer la tranquillité de ses dernières années en accueillant chez lui une compagne dévouée et désintéressée, Mlle Laprévotte.

Prendre le gouvernement de la maison d'Anatole France, c'était assumer une tâche difficile et des responsabilités journalières et multiples. Lorsqu'il m'avait chargé de classer ses collections, au moment où s'effectuait la première transformation de sa chambre, j'avais été effrayé par l'entassement des objets précieux accumulés dans les trois étages de l'hôtel; objets dont le sort n'était garanti par aucune assurance. Pas d'assurance contre l'incendie, aucune assurance contre le vol. Avec son approbation, je pris rendez-vous avec un agent d'assurance, nous fîmes, en plusieurs jours, un inventaire succinct des richesses conservées par l'écrivain. Je ne me rappelle pas aujourd'hui du total définitif enregistré par l'assureur, mais il fut tel et la police eut été si coûteuse, que mon grand ami ne voulut jamais accepter l'idée d'en payer les primes annuelles. Il préférait, et de beaucoup, consacrer cette grosse somme à de nouveaux achats.

Car il achetait toujours. Les marchands de meubles, de bibelots et de gravures le connaissaient

tous. Il visitait avec assiduité leurs magasins, leurs boutiques ou leurs échoppes. Il ne s'arrêtait plus, comme autrefois, au cours de ses promenades avec mon père, devant les brocanteurs chez lesquels il trouvait trop cher pour sa bourse un objet de vingt francs mais il dépensait volontiers vingt-cinq mille francs pour acheter un canapé et quatre fauteuils, six mille francs pour un dessin de Prud'hon, et de nombreux billets bleus pour toutes les fantaisies qui se présentaient à lui chaque jour.

Je l'ai dit tout à l'heure, il ne marchandait jamais et, réglant toutes ses dépenses avec des bons sur la maison Calmann, il n'avait pas l'impression désagréable qui vous saisit généralement, lorsque vous voyez s'épuiser la série des billets serrés dans votre portefeuille. Et cette absence de numéraire était habituelle en son logis, il n'eut jamais sur lui, ou chez lui, l'équivalent de ce que possède habituellement un modeste bourgeois. Sa fortune consistait uniquement dans les revenus de ses livres et dans l'abondante série d'objets collectionnés conservés dans son hôtel. Il est mort sans avoir jamais touché les coupons d'une action ou d'une obligation, sans avoir vu les papiers à images des Bons de la Défense ou du Crédit National, il n'a jamais souscrit à aucun emprunt et n'a jamais pris un billet de loterie.

Pendant les premières semaines de son séjour à la villa Saïd, Mlle Laprévotte s'était contentée d'un petit réduit au deuxième étage, un coin paisible mais de dimensions si modestes, qu'un lit, une table et une vitrine l'occupaient entièrement. La pièce était mansardée, la fenêtre exiguë, il n'y avait pas de cheminée, c'était une installation provisoire, et il était urgent de l'échanger contre un arrangement confortable et définitif.

Le confort n'avait jamais existé dans ce vieil hôtel. Anatole France avait toujours usé de sa demeure en vieux garçon, la considérant comme un lieu de repos et de travail momentané, sa vie mondaine et officielle ayant d'autres décors. Il travaillait le matin villa Saïd, mais il allait déjeuner et dîner avenue Hoche, chez M^me^ de Caillavet, il y travaillait l'après-midi, ne rentrant chez lui qu'à des heures tardives, et recommençait tous les jours.

Ces conditions d'existence très spéciales l'empêchaient de souffrir des incommodités d'une maison où la salle de bains se trouvait dans la cave, où l'eau courante n'arrivait pas à la toilette, et où il fallait geler l'hiver, faute d'un procédé de chauffage pratique. Et dès le jour tombé, toutes les pièces de l'hôtel s'ensevelissaient dans une obscurité impressionnante.

Le constructeur de l'immeuble avait bien prévu un calorifère, mais un calorifère, tel qu'il s'en construisait sous le second Empire, c'est-à-dire à air chaud. Le maître du logis déclarait le système puant, asphyxiant, nauséabond et intolérable, il en interdisait l'usage à Joséphine et on grelottait dans toutes les pièces, dès les premiers froids des hivers, même les moins rigoureux.

On se chauffait uniquement avec des bûches, des bûches dans la cheminée de la chambre, dans celle de la cité des livres et, dans les cheminées à mauvais tirage, les bûches brûlaient mal. Il fallait souffler dans ses doigts pour les garder agiles, et les visiteurs n'avaient garde d'oublier de frotter leurs semelles aux tapis pour éviter les engelures aux pieds.

L'écrivain travaillait, le corps enfoui dans sa grande houppelande, les pieds entortillés dans deux couvertures de laine, un châle sur les épaules. Ses pieds se délivraient souvent des plis de la couverture pour de longues stations contre les chenêts, se plongeant dans la poudre grise des cendres chaudes. Mon grand ami brûlait régulièrement ses pantoufles, il s'enrhumait souvent, malgré le madras dont il se couvrait la tête, mais il préférait ce supplice journalier aux odeurs nocives que le calorifère eût pu distribuer dans la maison. Il est vrai que ce supplice ne durait que quatre heures. Levé à neuf heures,

Phot. Malorey

La petite Béchellerie. — Le vieux dressoir.

Phot. Malorey

La petite Béchellerie. — La chambre.

à une heure de l'après-midi, Anatole France partait pour l'avenue Hoche, là, il étouffait au contraire, la chaleur, chez Mme de Caillavet, se poussant au maximum de tension des appareils chauffants.

Pour remédier à l'exiguïté de la chambre où logeait Mademoiselle Laprévotte; pour lui offrir une résidence élégante, commode, aimable et pratique, Anatole France décida, au commencement de 1914, la démolition de la maison parisienne, et sa reconstruction sur de nouveaux plans. Il ne pouvait imaginer à cette époque qu'il faudrait attendre plusieurs années avant de retrouver, transformé, son hôtel; avant de s'y installer, d'y recommencer ces déplacements de meubles et de tableaux qui, pour lui, étaient toujours d'irremplaçables distractions.

Comment se serait-il douté, en janvier 1914, que ses meubles, ses bibelots, ses tableaux, les centaines et les centaines d'objets qui garnissaient sa demeure, allaient subir les inconvénients de déménagements successifs, d'allées et venues dangereuses. S'il avait pu prévoir les suites d'une décision cependant réfléchie, il aurait pu répéter une fois de plus cette pensée philosophique, née un jour sous sa plume: « *Tous les changements, même les plus souhaitables, ont leur mélancolie, car, ce que nous quittons, c'est une partie de nous-même, il faut mourir à une vie pour entrer dans une autre.* »

IX

L'AVENUE DE PARIS A VERSAILLES
LA GUERRE

Avant de livrer la villa Saïd aux entrepreneurs et de laisser donner le premier coup de pioche dans la vieille demeure, il était nécessaire de déménager, en d'autres lieux, les collections que mon grand ami aimait à contempler, à manier, à posséder des yeux, à toutes les heures inoccupées de ses journées ou de ses nuits.

Et les hasards de la vie allaient accumuler les peines, les chagrins, les difficultés de tous genres, sur la tête d'un homme qui était peut-être, parmi tous ceux que j'ai connus, le moins capable de les surmonter.

Les collections qu'il conservait avec tant de soins et depuis si longtemps, les bibelots, les livres, les meubles, les gravures, les tableaux réunis avec tant

d'amour et préférés à toute autre chose, il put, pendant quelques semaines, les croire irrévocablement perdus. En dehors même de l'abominable tristesse ressentie aux annonces quotidiennes de tueries épouvantables, la guerre devait faire passer à Anatole France de pénibles moments. Il me fut heureusement permis de partager avec lui ses angoisses et ses peines, de sauver ses collections, de rétablir à différentes reprises l'intégrité de sa demeure, de passer avec lui de longues journées dans une intimité si complète, qu'il pût croire, à certains jours, que la guerre de 1870 recommençait, et qu'il en traversait de nouveau les lugubres péripéties avec son ami Fernand Calmettes.

La nombreuse correspondance échangée avec lui pendant les quatre années du grand conflit, me permet en effet de retrouver, dans les lettres qu'il m'écrivait régulièrement, dans les témoignages affectueux envoyés aux miens et à moi-même, les mêmes générosités d'expression et de pensée, que je peux retrouver encore, dans le texte des lettres écrites à mon père, quarante-quatre années auparavant.

Et nos deux prénoms, Fernand et Pierre, se confondaient si bien dans son esprit, qu'il m'interpellait parfois en me donnant le nom de baptême de mon père.

Mais, au moment où Anatole France envoyait à

l'architecte Thiers, l'ordre irrévocable de démolition et de reconstruction, il n'était pas encore question de déclaration de guerre. Le mois d'avril commençait et l'écrivain pensait bien pouvoir rentrer, l'année suivante,dans son domicile métamorphosé.

Mais, avant de déménager la Villa Saïd, de sortir des pièces où ils s'entassaient depuis tant d'années, des centaines et des centaines de meubles et de bibelots, de tableaux et de livres, il était nécessaire de leur trouver un gîte, provisoire il est vrai, mais cependant d'une suffisante élégance et pourvu d'assez de confort pour qu'il soit possible d'y vivre pendant un an, sans souffrir exagérément de ce déplacement indispensable.

Par suite de circonstances inattendues, la ville de Versailles fut choisie pour l'exode momentané des habitants de la villa Saïd et de leur mobilier. Pour ceux qui s'étonnent de ce choix et le regardent judicieusement comme une erreur déplorable et coûteuse, il faut le classer pami les actions incompréhensibles d'Anatole France, actions qui s'expliquaient presque toujours par son désir habituel de plaire à ceux qui fréquentaient sa demeure.

Un familier de la Villa Saïd, un docteur parisien, venait de conclure l'achat d'une maison d'habitation située à Versailles, 65, avenue de Paris. Cette propriété était destinée, après réfection, arrangements

divers et embellissements, à la fondation d'une maison de repos et de convalescence.

La maison venait d'être payée assez cher, les transformations nécessaires allaient entraîner de gros frais, et les financiers, dont l'appui pécuniaire était indispensable, se récusaient les uns après les autres, entrevoyant déjà les conséquences spéculatives d'un conflit mondial, non encore certain, mais possible.

Le docteur devait renoncer au projet, ou le remettre à des temps moins troublés. Mais la maison était achetée, il fallait la payer, la payer alors qu'elle serait longtemps inutilisable et, lorsque ce docteur vint parler à Anatole France de ses gros ennuis, celui-ci proposa tout de suite l'achat de la maison, pour décharger d'un souci le premier acquéreur. Et l'écrivain fit cette offre sans grande réflexion, ou même sans aucune réflexion, et d'autant plus légèrement que la maison était laide, incommode, sombre, qu'elle n'avait pour plaire que son jardin, un grand jardin planté de légumes et d'arbres fruitiers, mais jardin où l'écrivain ne mit jamais les pieds pendant son séjour à Versailles. Il avait assez à faire dans l'intérieur de la maison pour la rendre habitable. Il voulait alors se contenter d'un arrangement provisoire, amener là ses meubles, les y laisser pendant les travaux de la Villa Saïd, les retransporter à Paris, puis revendre la demeure versaillaise.

Mais il fallut occuper des maçons, des menuisiers, des tapissiers et des peintres pendant plusieurs semaines, pour rendre possible l'aménagement de la maison, permettre l'arrivée des caisses contenant les bibelots, des voitures de tableaux, des camions de meubles, des paquets, dont le déménagement dura fort longtemps, si longtemps que ce fut seulement au mois de juin qu'il me fût possible de réinstaller à Versailles les meubles déménagés de Paris,

Les livres, enfermés dans des centaines de caisses, furent entassés dans les sous-sols de la librairie Calmann-Lévy. Les cheminées anciennes, les boiseries, la grande table de la salle à manger, furent entreposées à Paris, chez des menuisiers ou des antiquaires. Les caisses de bibelots rares furent emportées à Versailles, mais restèrent fermées, faute de place pour les étaler. Malgré ces exceptions, les pièces de mobilier, les caisses et les paquets de tous genres s'amoncelèrent dans tous les coins de la maison, débordèrent dans le jardin, dans les écuries, partout où il était possible de poser une caisse et de la déballer.

Je ne m'arrêterai pas longtemps sur les difficultés qu'il fallut surmonter pour aménager, dans l'intérieur d'une maison banalement bourgeoise, des collections d'art qui comportaient des tapisseries, des meubles anciens, des objets essentiellement dissemblables, fabriqués en leur temps pour des places et

des usages déterminés, et réunis, par le hasard des achats successifs, chez un collectionneur.

Je revois encore la salle à manger installée dans une serre à vitraux modernes d'une déplorable esthétique ; la salle des meubles moyen âge, si obscure, qu'il fallut s'éclairer aux bougies pour en préparer l'arrangement.

Seule de toutes les pièces, la chambre de M^lle^ Laprévote était claire, gaie et harmonieuse. Une tenture de soie jaune, un lit à baldaquin Louis XVI, à grands rideaux blancs et jaunes, formaient, avec des petites tables, une coiffeuse, des sièges à vieilles soieries rayées, l'unique ensemble esthétique de la maison.

Lorsque, l'installation terminée à Versailles, j'étais reparti vers mes occupations habituelles, laissant mon grand ami dans une demeure dont il n'accepterait jamais l'inharmonieuse incohérence, je ne pouvais songer qu'une durée de quelques semaines séparait seule la paix de la guerre et la quiétude des habitants de l'avenue de Paris d'un bouleversement total de leur maison, de leur mobilier, de leur vie elle-même.

La première ruée allemande du mois d'août, celle qui fut endiguée à la Marne en septembre, devait forcer un grand nombre de Français non mobilisés, à fuir le nord de la France et Paris, dans l'émoi et

Phot. Malorey

La petite Béchellerie. — Chambre.

Phot. Malorey

Le départ pour la promenade. — *La Béchellerie* (1923).

la bousculade, en abandonnant leurs immeubles et leurs biens, trop heureux de sauver leur personne. Mon grand ami France ne voulait pas accepter l'idée d'un départ qui l'éloignerait de sa maison et de ses collections, et il fallut les assurances du Préfet de Seine-et-Oise et la preuve qu'il était porté par les Allemands sur leur première liste d'otages, pour qu'il consentît à partir immédiatement.

Mais il ne voulait pas abandonner ses meubles et ses bibelots dans une maison isolée, située en dehors de la ville, sur la route conduisant à la capitale; elle se trouverait certainement parmi les premières maisons détruites par les armées belligérantes; avec une hâte fébrile, sans ordre et sans soin, sans emballages, les meubles, les objets d'art, les tableaux; tous les numéros de collection dont l'emménagement et le placement venaient d'être si minutieux, tout fut décroché, démonté, empilé dans des voitures et porté dans un des quartiers centraux de la ville de Versailles, monté dans un appartement libre, rue de l'Occident, au n° 18, appartement que voulut bien sous-louer un aimable prêtre, l'abbé Lacroix. L'appartement était fort étroit et il fallut entasser les meubles et les paquets du plancher au plafond, sans laisser un coin de libre pour pouvoir circuler. Les déménageurs commencèrent par poser les meubles au fond des pièces et les tassèrent jusqu'au cham-

branle des portes, sans égard, ni pour la rareté des objets ni pour la fragilité des meubles, posant les bronzes sur les porcelaines et les casseroles sur les fauteuils de soie. C'était le taudis, le gâchis, la désolation.

Mais Anatole France n'eut guère le loisir de réfléchir sur l'anéantissement possible d'une collection, qu'il venait de choyer avec tant d'amour pendant quarante ans. Le Préfet était venu le prendre en voiture, lui et M^lle^ Laprévote, il les avait menés à la gare, mis en wagon, douzième et treizième voyageurs dans un wagon de première, et envoyés en Touraine, où ils arrivèrent après plusieurs jours de parcours, de détours continuels, de péripéties cinématographiques, sans repos, sans repas, éreintés, désespérés, dépourvus de tout, sans bagages et sans habits de rechange, sans linge, et persuadés qu'ils ne reverraient jamais, ni Paris, ni leurs amis; et sans doute aucun de leurs objets précieux.

C'est ainsi qu'Anatole France fut transporté aux bords de la Loire, à Tours, au mois d'août 1914; les hasards de la guerre l'y conduisirent; les hasards de la paix allaient l'y retenir, et l'y fixer si définitivement qu'il y mourrait dix années plus tard.

X

EN TOURAINE
ANATOLE FRANCE A LA BECHELLERIE
PENDANT LE GRAND CONFLIT

Le 2 août 1914, à l'annonce de la déclaration de guerre, j'avais proposé à mon grand ami de me rendre auprès de lui à Versailles. Le 4 août, il m'avait répondu : « *Mon cher Pierre, je suis bien touché de ton offre généreuse... Je ne sais ce que nous allons devenir, Emma et moi. Pour le moment, nous ne pouvons quitter Versailles. En notre absence, la maison que tu as contribué à décorer, serait bientôt dévalisée... Je vois la mobilisation s'effectuer avec ordre. Les esprits sont admirablement bien disposés. On peut concevoir toutes les espérances. Mais de tels événements, inouïs, confondent l'esprit...* »

Je n'avais pas eu d'autres nouvelles de Versailles. Les événements s'étaient précipités. Les Allemands

avançaient vers Paris, j'avais dû me séparer de ma femme et de mon fils évacués de Fontainebleau à Moulins. Je n'étais pas encore mobilisé et j'étais venu à Paris pour y diriger la maison de déménagement Bailly, dont un de mes amis, son propriétaire, venait de partir mobilisé et se trouvait au front. Je devais sauvegarder la maison qui m'était confiée et la sauver, si possible, des diverses causes de destruction qui, au commencement de septembre, s'annonçaient imminentes.

Et un jour, après la victoire de la Marne, tranquillisé momentanément, songeant aux affaires de la maison Bailly et me rendant du 148 de l'avenue du Maine, au 10 de la place Saint-Sulpice, du siège social au bureau principal de la firme dont j'avais la responsabilité, je me trouvais, rue de Rennes, près de la gare Montparnasse, en vis-à-vis avec Anatole France.

Je ne l'avais pas revu depuis Versailles. Il avait beaucoup de nouvelles à m'apprendre, entre autres choses qu'il était à Tours, dans une propriété nouvellement achetée, *la Béchellerie;* qu'ils étaient là-bas sans meubles et sans vêtements; qu'ils habitaient à Paris en ce moment, chez *Lavenue*, leur voyage ayant pour but principal l'achat de lingeries diverses et une visite à la Villa Saïd, dont il ne restait alors que des décombres. Quelques pierres neu-

ves marquaient seules alors les velléités de construction de l'architecte, parti soldat dès les premiers jours de la mobilisation.

J'eus l'occasion de rendre quelques services à mon grand ami, de lui servir de secrétaire pour les articles patriotiques qu'il envoyait à Hervé pour la *Guerre Sociale*, et c'est par suite de cette rencontre imprévue, rue de Rennes, que je devais être mêlé au drame qui bouleversa l'existence du maître écrivain, lui fit passer l'un des moments les plus atroces de sa vie, heures si cruelles que je pus croire, à certains jours, qu'il allait se tuer pour y échapper et que les soins dévoués de Mlle Laprévotte, les miens ne parviendraient jamais à lui redonner la force de vivre, le courage de penser, de travailler, d'écrire.

Le 19 septembre, les Allemands avaient commencé le bombardement de la cathédrale de Reims, le plus pur joyau de notre architecture nationale venait de subir les désastreux effets des obus et de l'incendie. Cette sauvagerie, inutile, avait soulevé en France une indignation dont les journaux de l'époque se firent les interprètes. Sans abstention, tous les partis, toutes les opinions, s'élevèrent justement contre la destruction de Reims, celle-ci apparaissant alors comme l'image synthétique de toutes les destructions d'hommes, dont les cœurs français souffraient, sans exception, depuis plus de sept semaines.

Aux yeux d'Anatole France, ce crime contre la beauté, s'ajoutant aux crimes déjà commis depuis le commencement de la guerre, méritait l'anathème de tous les hommes généreux, adversaires de la guerre et de la destruction. Son respect des œuvres du passé, son indignation contre nos agresseurs, sa générosité d'âme et de pensée, devait lui inspirer les termes d'une lettre publique adressée à Gustave Hervé pour la *Guerre Sociale*. Cette lettre me fut dictée par lui, dans la salle à manger du restaurant Lavenue. Il y avait là, avec le Maître et Mlle Laprévotte, son excellent ami Couët, le bibliothécaire de la Comédie-Française, un fervent admirateur d'Anatole France et de ses livres.

La lettre dictée, relue, recopiée, fut portée au journal et publiée le 22 septembre 1914. Cet article, dont les suites catastrophiques pour mon grand ami furent aussi injustifiées que néfastes pour sa réputation et pour sa santé, je le public ici : après quatorze ans il doit être oublié de bien des gens, il est cependant le témoin graphique d'une heure critique de la vie d'un grand homme.

« *LA PROTESTATION D'ANATOLE FRANCE*

« *Mon cher Hervé, je viens apporter à la* Guerre Sociale *une protestation indignée contre la destruc-*

tion de la cathédrale de Reims. Les barbares ont incendié, en invoquant le Dieu des chrétiens, un des plus magnifiques monuments de la chrétienté.

« Ils se sont ainsi couverts d'une infâmie immortelle : et le nom allemand est devenu exécrable à tout l'univers pensant. Qui donc, sous le ciel, peut douter maintenant qu'ils sont les barbares et que nous combattons pour l'humanité?

« La guerre sera sans merci ? Soldats du droit, nous resterons dignes de notre cause, nous nous montrerons jusqu'au bout formidables et magnanimes.

« Comme vous le dites dans votre article d'hier, mon cher Hervé, nous tirerons une vengeance impitoyable de ces criminels.

« Nous ne souillerons notre victoire d'aucun crime, et sur leur sol, quand nous aurons vaincu leur dernière armée et réduit leur dernière forteresse, nous proclamerons que le peuple français admet dans son amitié l'ennemi vaincu.

« Je vous serre la main patriotiquement.

« Anatole France. »

Les quatre dernières lignes de l'article soulevèrent, contre le signataire, une telle indignation, qu'on peut la comparer, sans exagération, à celle qui s'élevait dans l'esprit de tous les Français contre les Alle-

mands, depuis que leurs obus étaient tombés pour la première fois sur Reims et sur sa cathédrale. On ne peut s'imaginer, aujourd'hui, après ce recul de cent soixante-huit mois, la haine, la calomnie, la délation, les sarcasmes, les injures, les outrages ignobles, dont la tête blanche de mon grand ami fut accablée, pendant les semaines qui suivirent la publication de l'article. Pour les comprendre, il faut remonter aux jours de guerre, se remémorer les circonstances tragiques des heures vécues par tant de mères, de femmes, de filles de mobilisés, par tant de pères et de fils, séparés par le conflit mondial.

Il était impossible de faire admettre à cette époque, par les lecteurs habituels des feuilles publiques, que les guerres finissent toujours par la paix, la paix signée avec les adversaires, fussent-ils, pendant la guerre, de cruels destructeurs. Ce que France prévoyait dans son article, c'était une paix logique, glorieuse et avantageuse, mais une paix à la romaine, les ennemis d'hier devenant, logiquement, après la paix, les amis d'aujourd'hui. Mais il fallait le penser et ne rien dire, surtout ne rien écrire.

Pour ces quatre lignes, dictées par le simple bon sens, Anatole France fut voué à l'exécration des Français. Ses adversaires habituels ne craignirent pas de crier au scandale. Il fut accusé de trahir son pays, d'être un agent du défaitisme, de prendre parti

Phot. Malorey

La Béchellerie. — Les lapins.

Phot. Malorey

La Béchellerie. — Les lapins.

pour l'ennemi. On le traitait d'abominable traître, de sale internationaliste, de vendu et de criminel; on réclamait son arrestation immédiate, sa mise en jugement, son exécution.

Il était menacé de toutes parts. Des courriers volumieux amenaient à Tours des lettres d'injures, d'insultes et de menaces telles qu'il dut réclamer la protection du Préfet. On fit surveiller *la Béchellerie*, la grille fermée interdisait l'entrée aux exaltés qui venaient là, armés de couteaux et de revolvers, pour abattre le traître. Les lettres, j'en donnerai un échantillon, pour montrer, rétrospectivement, ce que furent les heures passées alors par mon grand ami, en tête à tête avec M^lle^ Laprévotte, dans une maison vide, sans meubles et sans feu, dépouillant chaque jour un courrier de cent, cent cinquante, deux cents lettres d'injures, et s'attendant, à chaque heure du jour, à l'invasion d'un fou furieux qui les blesserait ou les tuerait, par devoir patriotique.

Voici cet échantillon de lettre, je l'ai choisie parmi celles que l'on peut publier sans offenser exagérément les yeux de ses lecteurs : « *Merci, au nom de tous les Versaillais, de nous avoir débarrassés de votre sale carcasse; en peu de temps, vous serez jugé comme vous le méritez dans la région qui abrite cette bête venimeuse qu'est ce °Gauthier, dit Anatole France. Vieille crapule de prendre ce pseudonyme*

si beau! un antipatriote comme vous. Sale crapule. Fripouille, va! »

Pour échapper à la hantise d'un coup de couteau possible, à la réprobation publique dont il souffrait au point de manquer en mourir, Anatole France se résolut à prouver son patriotisme, qui, en réalité, était très grand, par une action décisive; il écrivit au ministre de la Guerre d'alors, Alexandre Millerand, lui demandant d'accepter ses services, de l'incorporer dans l'armée française.

Cette *lettre à Millerand*, publiée par les journaux, permit à ses amis de faire entendre raison aux plus acharnés, de préparer la réhabilitation morale, que la folie patriotique de ces temps troublés rendait indispensable. Dans le *Petit Parisien*,(1) une interview de Gaston-Ch. Richard lui fut extrêmement utile. Cette interview était précédée d'un titre explicatif : « *Anatole France va servir sous l'uniforme. Il commente le sens de sa lettre à Gustave Hervé et proclame la joie fière qu'il éprouvera de servir dans les rangs de l'armée.* » Voici quelques passages de l'article : « *...Ah! cette lettre, murmure douloureusement le maître écrivain. Comment n'en a-t-on pas pénétré le sens, qui me semblait à moi si clairement*

(1) Numéro du 21 octobre 1914.

déterminé. Mais relisez-là, pesez-en les termes, et vous verrez que dans son esprit impérialiste, romain, elle pose avant toute autre question la condition nécessaire de l'écrasement total de nos honteux adversaires. J'ai parlé avant l'heure, trop tôt... J'ai trop vécu dans le monde des idées. Ai-je été trop abstrait. J'ai oublié que, dans de telles circonstances, il fallait avant tout, au risque de se montrer brutal, être net et clair... J'ai cruellement souffert, je vous le jure, de ces choses, et j'éprouve encore une peine profonde à penser que, selon certains commentaires, on peut croire que je ne prenais pas entièrement part à l'unanime élan qui a dressé la civilisation contre la barbarie... Au ministère de la Guerre, on n'a pas accueilli mon offre avec dédain. On l'a acceptée, cette offre sincère et totale que je faisais à la Patrie de la fin de mes jours et j'en suis, croyez-le bien, profondément heureux... Je me considère déjà comme soldat. Et, je vous le répète, j'en suis heureux... Encore ai-je deux ou trois formalités indispensables à remplir et je serai soldat, simple soldat, et fier de l'être... Si l'on ne m'avait pas permis, dans les circonstances présentes, de servir mon pays, sous l'uniforme du soldat, je crois que je serai mort de chagrin... »

Gaston-Ch. Richard terminait ainsi l'interview : « *C'est pour délivrer cette grande âme meurtrie du*

regret qui la domine de ce qu'un malentendu se soit élevé entre elle et l'âme française, que j'ai cru nécessaire de publier ces paroles. Elles ont jailli spontanément du cœur d'Anatole France et je ne pourrai jamais assez dire ni admirer leur accent de peine profonde et de lumineuse sincérité... »

Les journaux approuvèrent généralement les termes de cette interview patriotique. *Les Débats*, le 28 octobre, déclaraient : « *On sait par quel geste viril M. Anatole France a voulu dissiper l'impression de malaise causée par sa* Lettre à Hervé. *Il avait paru un peu aisément disposé à accorder à notre barbare adversaire la* paix romaine. *En demandant au ministre de la Guerre de l'incorporer parmi les combattants, M. France faisait comprendre qu'il entendait bien que cette paix fût d'abord et solidement imposée. Il complète aujourd'hui l'expression de sa pensée, dans une interview donnée au* Petit Parisien; *elle réjouira tous ceux qui n'avaient pas vu sans les déplorer les malentendus que devaient susciter les formules de la* Lettre à Hervé... *Il n'est assurément personne parmi ceux qui jugeaient certaines manifestations sévèrement et d'autant plus sévèrement qu'ils admiraient sans réserve le talent du grand écrivain français, qui ait douté du patriotisme de M. Anatole France. On n'est que plus heureux de l'entendre proclamer: — Plus je me sens*

près de l'armée, plus je me sens près de l'âme de mon pays... »

Les formalités dont Anatole France parlait dans l'interview donnée au *Petit Parisien* étaient en effet indispensables. Il lui manquait : son acte de naissance, et il devait passer, comme le font tous les candidats au service militaire, le conseil de revision. J'avais fait aux bureaux compétents, c'est-à-dire aux bureaux de l'état civil de l'Hôtel de Ville et du dépôt des actes d'état civil reconstitués depuis les incendies de 1870, les démarches nécessaires; l'acte serait envoyé directement à Tours.

Mais les bandes d'énergumènes qui insultaient mon grand ami n'avaient pas encore désarmé ; la *Bécheilerie* était toujours menacée, l'acte de naissance était donc attendu avec impatience, puisqu'il pouvait seul permettre le passage du conseil de revision et l'engagement libérateur. Le 23 octobre, je recevais à Paris ce mot pressant : « *Mon bien cher Pierre, puisque je te vois disposé à me rendre un très grand service, je n'ai pas le courage de le refuser. J'attends mon acte de naissance pour faire les démarches que m'a indiquées le ministère de la Guerre pour mon engagement. L'extrait me parviendra demain ou après-demain. Dans l'état de fatigue physique et morale où je me trouve, tu me sauverais la vie en faisant, avec moi, mon cher Pierre, les*

démarches dans les bureaux militaires de Tours. Ce sera l'affaire de bien peu d'instants. Mais, dans ce peu d'instants, tu m'es indispensable.

« *Si donc tu veux bien me rendre ce grand service, je te ferai savoir par dépêche quand j'aurai reçu l'acte et tu viendras à la* Béchellerie *qui, sans autres meubles qu'une table et des lits, est un endroit charmant. On y va de Tours en voiture ou en auto, en vingt ou vingt-cinq minutes. Tu me rends un service que je n'oublierai pas. Je t'embrasse. Anatole France.* »

Le lendemain, je recevais cette nouvelle lettre : « *Mon bien cher Pierre, j'ai reçu l'acte de naissance plus tôt que je ne pensais. Viens si tu peux dimanche. Nous manquons de meubles, mais tu auras un lit... Tu me rends en venant un service inoubliable...* »

Parti par l'express du soir, le lundi 26 octobre, j'arrivais à Tours le lendemain matin, à une heure si matinale que la voiture qui me conduisait à la *Béchellerie* m'y amenait avant le lever de ses habitants. Je trouvais mon grand ami dans son lit, fiévreux, malade d'émotion, de solitude et d'ennui. Je l'avais toujours connu riche et glorieux, adulé par tant de gens qu'il en était difficilement approchable, entouré d'une cour d'admirateurs qui se disputaient ses poignées de mains et recueillaient pieusement les moin-

dres mots tombés de ses lèvres éloquentes, et je le retrouvais en Touraine, dans ce petit village de Saint-Cyr-sur-Loire, abandonné, isolé dans une maison vide, dans une chambre nue, sans meubles, sans tableaux, sans que les murs fussent même garnis de papier; gardé avec vigilance par Mlle Laprévotte qui répétait, tremblante : — Ils sont féroces, ils viennent avec des revolvers. Ils veulent nous tuer. Empêchez qu'ils ne tuent M. France. Il en mourra de cette histoire. Sauvez-le-moi, monsieur Calmettes, je vous en prie. »

Parbleu, oui, je le sauverai, mon cher et grand ami, non pas d'une mort violente dont je ne craignais nullement les menaces irréalisables, mais de ces attaques ridicules et méchantes dont il souffrait moralement au point d'être changé physiquement, d'être maigri, vieilli, sa voix elle-même chevrotait, comme celle d'un homme parvenu au moment pénible de la décrépitude. Je le sauverai, mais pour commencer, il fallait le réconforter.

- Tu veux t'engager pour calmer la rage imbécile de quelques fous. Parfait, engage-toi! Tu veux passer le conseil de revision à Tours. Allons-y. Mais, malade, couché, ce ne sont pas de très bonnes conditions pour être pris et incorporé; car tu veux être soldat, on l'a imprimé dans les feuilles publiques, c'est donc vrai? Tu ne peux pas te lever, tant pis.

Je suis venu pour aller au conseil, j'y vais seul, car, crois-moi, tu n'es pas indispensable pour cette opération, au contraire. Donne-moi tes papiers, je vais aller voir le général. Je passerai le conseil à ta place.

Et je retournais à Tours. Au bureau de recrutement, je fus reçu par un colonel fort aimable, homme du monde, averti des événements intimes qui troublaient la *Béchellerie* et tout disposé à se servir des pièces officielles apportées par mes soins, pour décider, pour cause de mauvaise santé, la mise en réforme d'Anatole France. Je l'avais salué d'une phrase qui ne pouvait être pour lui qu'une engageante flatterie : « Mon colonel, vous savez quel est le désir de M. France de servir son pays. Mais ce matin, à l'heure même où il devait avoir le grand plaisir de passer le conseil de revision en votre compagnie, il est couché avec la fièvre; il m'envoie l'excuser, mais je viens en réalité passer le conseil à sa place. Voici tous les papiers, la demande, l'acte de naissance, etc... Je puis vous garantir que ce serait un bien mauvais soldat. En le déclarant impropre au service, vous lui rendriez un grand service et l'armée n'y perdrait, somme toute, qu'un auxiliaire, dévoué sans doute, mais de piètre santé.

Je rentrais bientôt à la *Béchellerie*, où je retrouvais mon grand ami toujours couché : — Eh bien! qu'ont-ils dit? Quand faut-il y aller? Quel supplice!

Phot. Malorey

La petite Béchellerie.

Phot. Malorey

La petite Béchellerie — Salle à manger.

Mais il fut vite rassuré : — Tu sais, c'est dégoûtant, ils ne veulent pas de toi, tu n'as pas de chance, tu ne seras pas soldat. Voilà ton certificat de réforme.

Les journaux publièrent les résultats de cette séance qui, aux yeux de leurs lecteurs, fut une séance historique. Sans publier tous les articles écrits sur ce sujet, je copie celui de *l'Homme Enchaîné* du 1er novembre. Il donne la note exacte de l'esprit public à cette époque troublée et, pour moi qui fut le seul acteur responsable de cette comédie, il ne manque pas d'humour : « *Anatole France ne sera pas soldat. On se souvient que le maître écrivain avait demandé à servir dans l'armée, à la suite d'une fort belle lettre, mais que l'on n'avait pas exactement interprétée. Il s'est présenté hier devant le bureau de recrutement de Tours. Le colonel l'a vivement félicité; mais, après avoir subi la visite de rigueur, le bon maître de* Crainquebille *a été déclaré impropre au service armé. C'est dommage ; mais Anatole France nous écrira quelques fortes pages héroïques qui nous consoleront d'avoir un soldat de moins sur le front.* »

Désormais, les habitants de la *Béchellerie* pouvaient sortir de leur demeure sans être insultés dans les rues de Tours; mais, tranquillisés sur les suites déplorables de la *Lettre à Hervé*, mon grand ami et Mlle Laprévotte allaient pouvoir s'attrister de nou-

veau en constatant leur dénuement, cette nudité des murs et des pièces, ce manque de confort qui, absolu, leur rendait la vie difficile. Ils penseraient surtout aux collections abandonnées, à leurs bibelots précieux, qu'ils ne reverraient peut-être jamais, ou qu'ils trouveraient cassés, perdus ou volés, dans le pêle-mêle inextricable du petit appartement versaillais.

Devant le très réel chagrin de mon grand ami, je lui proposais d'essayer le sauvetage de ses meubles. Sa joie, à la pensée qu'il pourrait les revoir, me récompensait d'avance de toutes mes peines. Les déménagements, à cette époque, étaient fort difficiles, presque impossibles même, mais je dirigeais alors une maison spécialisée dans ce genre d'opérations et j'allais tenter la chance.

En un après-midi, nous devions décider les détails techniques du déménagement. Je me revois encore, assis sur un pliant, devant mon grand ami et M^lle^ Laprévotte, enfoncés tous deux dans de grands fauteuils, serrés tous les trois contre la cheminée, près de l'âtre où deux bûches essayaient de flamber. Nous étions éclairés par une lampe à pétrole fumeuse, louée chez un tapissier de Tours, en même temps que la table, les deux fauteuils et le pliant. La pièce où nous discutions était vaste, sombre, gla-

ciale, et nos ombres dessinaient sur les murs de plâtre de lugubres arabesques.

Je prenais note des endroits fort divers où les hasards des déménagements successifs avaient envoyé les portes, les cheminées, les boiseries et certains meubles de la Villa Saïd. Je fus mis au courant de leurs aventures, documenté aussi complètement que possible sur leurs affaires particulières, et je rentrai à Paris le soir même.

Le lendemain, je me rendis à Versailles, chez l'abbé Lecroix, le propriétaire d'Anatole France. J'allais constater ensuite l'encombrement de l'appartement de la rue de l'Occident; puis, rentré à Paris, je commençais la chasse aux divers morceaux de la Villa Saïd. Ces recherches durèrent plusieurs jours. Je les entremêlais d'autres recherches, faites également pour mon grand ami, mais celles-là d'ordre essentiellement littéraire. Il m'avait demandé, en effet, pour continuer la campagne de réhabilitation morale commencée avec son engagement, de l'aider à l'élaboration d'une publication patriotique, en collationnant tous les documents officiels relatant les hauts faits de nos soldats. Je devais rassembler les articles de journaux, les chroniques, les on-dits publiés partout, et préparer le livre. Il était pressé de l'écrire et, en quelques jours, j'avais déjà réunis pas mal de documents.

Mais le déménagement était plus pressé que le nouveau livre et il était surtout question du transport des meubles, dans les lettres écrites à cette époque par Anatole France : « *Mon bien cher Pierre,*(1) *je suis confus de t'avoir donné tant de tracas, sans compter celui que je te prépare, car il s'agit d'un déménagement dans des circonstances singulières. Si la maison Bailly veut bien se charger de transporter le mobilier de Versailles à Tours, j'en serai très heureux et M*lle *Laprévotte plus heureuse encore... Je ne sais si l'on pourra tout transporter bientôt et d'une fois. Si cela était possible, j'y verrai des avantages et point d'inconvénients. En tout cas, il ne convient pas de faire un envoi spécial des meubles déposés chez Jugiez et Wranken. Je conçois, comme tu dis, que l'on ne peut vider l'appartement de Versailles sans l'agrément de l'abbé Lacroix, principal locataire. Mais Léopold lui versera la somme qu'il voudra. Cela ne souffre donc pas de difficulté. Cet abbé Lacroix me paraît, d'ailleurs, un très galant homme. Si tu as besoin de le voir, il habite le quartier Saint-Louis, à Versailles, et tu sauras son adresse par la concierge de la rue de l'Occident. Je crois que l'entrepreneur de la Villa Saïd se moque de nous, et j'ai bien envie qu'on le mette à la portion congrue.*

(1) Lettre datée du 2 novembre 1914.

L'argent est en ce moment trop précieux pour qu'on le prodigue à des fainéants... Je te rappelle qu'il se trouve (ou du moins qu'il se trouvait encore dans la boutique de Mayer quand Emma y est passée), une paire d'appliques Louis XVI d'un grand prix et deux caisses d'objets fragiles appartenant à M^lle^ Emma... Au cas où tu en aurais besoin, je te donne l'autorisation écrite de pénétrer dans ce logis de l'Occident, dont la seule idée fait dresser sur sa tête les cheveux d'Emma, qui voit déjà tout ce qui s'y trouve cassé, concassé, pulvérisé et pulvérisant. »

Et, en post-scriptum, il ajoutait : « *Note aussi, pour la préface de notre livre, tout ce que tu trouveras d'un peu original pour l'exaltation de la France et des alliés. Car, en vérité, nos soldats et les leurs combattent et meurent pour une grande cause Note ce qui caractérise la guerre moderne, ce qu'elle a de terrible, d'inattendu...* »

Il avait joint à sa lettre une autorisation : « *J'autorise M. Pierre Calmettes à pénétrer dans mon appartement de la rue de l'Occident,* 18, *à Versailles.* » Et, le 11 novembre, il m'envoyait celle-ci : « *J'autorise M. Pierre Calmettes à enlever mes meubles de l'appartement de la rue de l'Occident dont je suis sous-locataire.* »

Le matin où cette dernière autorisation me fut remise par le facteur, je ne me doutais pas que cette

feuille de papier m'apportait l'annonce d'un changement d'existence inattendu. Je venais d'être remplacé, à la tête de la maison Bailly par un des patrons non mobilisé et revenu, après la Marne, de son exil volontaire à Bordeaux; et je m'apprêtais à reprendre mes travaux habituels, en attendant d'être mobilisé à mon tour, lorsque le déménagement de mon grand ami m'amena en Touraine auprès de lui. Pour préparer *le Livre d'or de nos armées* et aménager sa maison, je devais passer avec lui plus de huit mois, lui donnant la grande joie de ramener de Versailles et de Paris tous les objets qu'il avait pu croire à jamais perdus; l'aidant ensuite à les déballer, à les classer, les placer, les pendre et les ranger, non pas définitivement, mais momentanément, en attendant leur retour à leur première demeure, au 5 de la Villa Saïd, à Paris.

Dans la pensée d'Anatole France, son séjour en Touraine n'était alors qu'un séjour passager, qu'il quitterait après la guerre, pour retrouver à Paris sa demeure reconstituée et ses vieilles habitudes.

Je m'étais occupé tout d'abord de transporter les meubles et les caisses de bibelots; les livres seraient amenés plus tard.

Le 14 novembre, j'avais pu annoncer l'arrivée prochaine des voitures chargées à Versailles et d'un wagon de chemin de fer réservé aux meubles gothi-

ques. Ma lettre fut suivie d'une réponse immédiate: « *Ta lettre du* 14 *nous a ravis d'admiration. Après en avoir ouï la lecture, M*lle *Emma t'a invoquée comme un héros et s'est écriée :*

« *De tout ce que j'entends, étonnée et confuse,*
Je crains, Seigneur, je crains qu'un songe ne
[m'abuse. »

« *En effet, on croit rêver en apprenant qu'en un pareil temps tu opéreras un tel transport, en si peu de temps. C'est une sorte de prodige... Tu m'as tiré une épine du pied en m'apprenant que les pièces enlevées de la Villa sont en sûreté chez Lefort... On parle ici de nombreux transports de troupes et l'on conçoit qu'il ne faille pas dégarnir le front. Je ne pense pas que la maison Bailly en soit beaucoup retardée. Et puis, comme tu dis, il faut toujours prévoir un incident... J'aurai plaisir à voir les meubles et plus grand plaisir à te voir... Comment vont Jeanne, Jean, Georges?...* » ( )

J'avais passé à Versailles les journées des 16, 17 et 18 novembre, occupé à la mise en voiture des meubles; le 23, j'arrivais à Saint-Cyr, le même jour les déballages commençaient et Anatole France revoyait,

(1) Lettre du 16 novembre

avec une satisfaction débordante, les objets abandonnés à Versailles depuis douze semaines, et supposés perdus à jamais : — Emma, voilà votre petite table ; voilà les vitrines ; ma table, on apporte le bureau. Les caisses de Tanagra arrivent ; c'est le Fragonard, faites attention; et M^me^ Jarre, toujours belle. Regardez, Emma, les voilà, les voilà tous nos chers bibelots!

Pour déballer les caisses, on avait installé une grande table dans la salle à manger. Pendant plusieurs semaines, on enleva des couvercles, dévissant des planches, éparpillant la fibre et les copeaux, étalant les pièces rares sur les parquets, le long des murs; les paquets succédaient aux caisses et on déballait toujours. Ce fut, à certains jours, un tel encombrement, qu'il devint impossible de circuler dans les salles. Nous mangions dans la cuisine, et celle-ci fut bientôt envahie, elle aussi, par les objets en cuivre, en bronze, en fer forgé.

La *Béchellerie*, que nous nous efforçions de meubler, en l'encombrant de numéros de collection qui eussent pu tenir bien juste dans un logis trois fois plus grand, était pittoresquement juchée sur une colline, face au couchant. La maison proprement dite était bien simplement composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage mansardé.

Anatole France avait acheté la maison telle qu'elle

Phot. Malorey

Anatole France en Touraine. — La ferme de Parcay-Meslay, où l'écrivain allait se reposer en relisant Rabelais et Racine.

Phot. Malorey

La nouvelle villa Saïd. — Le salon du rez de chaussée.

était, c'est-à-dire fort délabrée, dépourvue des conforts les plus ordinaires, et il fallait tout remettre en état, installer dans la propriété l'éclairage électrique et le chauffage, démolir les améliorations Napoléon III qui la rendaient complètement inesthétique, y faire de très groses dépenses pour la rendre habitable.

Pour parvenir jusqu'à la propriété, en partant de Tours, il fallait traverser le pont de Pierre, monter *la tranchée*, laisser à droite la route nationale qui conduit à Paris, prendre la route du Mans, la quitter peu après le carrefour pour s'engager, à gauche, dans une route campagnarde en plein champ. On coupait deux autres chemins, on passait un petit bois, on tournait à gauche, à droite, puis à droite encore et à gauche, et on parvenait à *la Béchellerie*, dont la grille d'entrée, fort simple, s'ouvrait sur une cour et sur un bois discret placés devant la maison.

Après avoir acheté cette maison pour y rester pendant la période troublée de la guerre et la revendre ensuite, le maître écrivain se laissa tenter par les charmes si prenants de cette campagne tourangelle, accueillante à ceux que secouèrent, pendant beaucoup d'années, les exigences mondaines de la ville capitale. Le calme, la solitude, les caresses d'un air apaisant, et le spectacle quotidien d'un ciel toujours léger, lui firent apprécier, de mois en mois, les agré-

ments de Saint-Cyr-sur-Loire et l'installation provisoire devint définitive. Il aimait la vue reposante des collines qui, au loin, devant la terrasse, bordaient les deux rives de la *Choisille*, petite rivière que vient suivre, pendant quelques kilomètres, la voie ferrée de Paris à Tours par Châteaudun et Vendôme. Il se plaisait aux promenades tranquilles vers Saint-Cyr, vers Fondettes ou vers la Membrolle. Nous le verrons même, pendant les dernières années, affectionner un coin tourangeau particulièrement pittoresque la ferme de Parçay-Meslay, (1) près de Notre-Dame d'Oé, au nord de Rochecorbon. Il venait y rêver aux vieilles légendes, aux contes des anciens auteurs, au milieu d'un ensemble architectural gothique, qui lui rappelait l'époque favorite de ses recherches archéologiques, au temps de la jeunesse.

M. Malorey, un artiste photographe d'un talent particulièrement distingué, a reproduit le lieu où le maître venait rêver et se reposer pendant les belles journées d'automne, plus belles encore sous le ciel tourangeau.

M. Malorey a su représenter également avec un rare bonheur la demeure d'Anatole France. Doué d'une subtile habileté technique, il a recueilli pour

(1) Située à trois kilomètres de Rochecorbon, cette ferme fut construite au XIII^e siècle pour faciliter les exploitations agricoles des moines de Marmoutier.

la postérité les aspects familiers de *la Béchellerie*, les vues extérieures et intérieures de ce domaine aujourd'hui historique. Mais *la Béchellerie*, ainsi conservée par M. Malorey, ressemble à la première *Béchellerie* comme la nouvelle villa Saïd ressemble à celle de 1913.

En 1914, *la Béchellerie* était inconfortable; il n'y avait pas de place pour y loger les collections, pas de locaux pour loger les amis. L'intérieur de la maison était humide, l'aménagement des pièces incommode. Au milieu de la cour qui précédait les bâtiments, un bassin à la mode du second Empire, encombré de rocailles, garni d'herbes, meublé en son milieu par une vasque de fonte, était sillonné par des poissons rouges. La maison, basse mais de forme amusante, était abîmée par deux avancées qui précédaient les portes d'entrée, véranda de fer et de verre du côté de la cour, serre de l'autre côté. Les deux entrées étaient délabrées, les verres cassés, le fer rouillé.

Devant la maison, du côté de la cour, derrière le bassin, un petit bois touffu séparait la propriété des communs : basse-cour, écuries, granges à blé, remises, loge du *closier*, servant de concierge.

L'intérieur de la maison était dans un tel état de délabrement qu'il fallait tout remettre à neuf. Et la place était réduite, quelques pièces seulement se

prêtaient à la décoration mobilière. En bas, deux grandes pièces, la salle à manger et le salon, un vestibule d'entrée réunissant les deux portes extérieures, une petite salle à boiseries Louis XV, et la salle de billard. En haut, trois chambres et deux cabinets de toilette. Un escalier à rampe de fer forgé faisait communiquer le rez-de-chaussée et le premier étage, un couloir étroit, sur lequel s'ouvraient les chambres, menait à l'escalier. Au total, pour recevoir les collections d'Anatole France, on pouvait compter sur deux pièces en bas et sur trois chambres en haut. Et ce fut très difficile. Nous fûmes obligés de transporter les meubles et les objets d'art gothique, dans les écuries. Les statues du XVI^e^, les bahuts du XV^e^, les panneaux de bois peints au XIV^e^, les marbres antiques, les tentures des Flandres, furent pressés dans les étables. On ne pouvait plus fermer les portes sur les meubles entassés. Les greniers, la salle de bain, la baignoire, durent recevoir leur contingent de bibelots. Il y en avait partout, on en déballait toujours, c'était une invasion d'objets rares, un encombrement de meubles inextricable.

On comprend, lorsqu'on a dû assister au déblaiement de ce taudis, que le maître écrivain se soit décidé, quelques années plus tard, à la construction de coûteuses annexes, à l'achat de maisons voisines,

de champ, de prairies. On étouffait à la *Béchellerie*, il voulut chercher le confort en dehors de sa maison, et les dépenses, dans la maison même, atteignirent de gros prix. Avec les achats d'autres maisons et de terres, le total des dépenses faites en Touraine serait astronomique.

Pour nous permettre de travailler dans cette vieille demeure, peuplée de courants d'air pendant les mois d'hiver, j'avais pris sur moi de faire l'emplette à Tours d'un grand poêle de fonte. Installé dans le salon, il devait nous permettre d'éviter les gros rhumes et, là du moins, on pouvait rester assis sans souffler dans ses doigts. Partout ailleurs on grelottait de froid, les doigts collaient aux clous et aux marteaux et, la nuit, il fallait s'entortiller dans les couvertures pour ne pas geler littéralement. Et pour mettre un obstacle aux filets d'air passant sous les fenêtres mal jointes, je m'étais permis de clouer des bourrelets au long des chassis. Ces fautes contre l'esthétique me furent reprochées par mon grand ami pendant mon séjour auprès de lui, et, bien des années après la guerre, il me parlait encore de son salon de 1915, déshonoré par un poêle et par des bourrelets. Et il s'en plaignait aux autres: — Cet animal de Pierre, ce qu'il était laid son poêle, et il puait! Sans lui nous serions morts de froid. Mais pourquoi l'avoir choisi aussi laid? et il me traitait

d'homme sans goût, d'âne rouge, de philistin. L'hiver suivant, le chauffage central était installé, et le poêle put disparaître à jamais du salon et de la maison.

Pour classer les bibelots sortis des caisses, les mettre en place successivement, nous devions travailler sans cesse. Du matin au soir, nous promenions des objets d'art dans la maison, nous pendions des tableaux et des gravures. Et nous ne quittions guère le marteau, les tenailles et la boîte à clous. Je ne pouvais plus trouver de moments libres pour correspondre avec ma famille, et c'était mon grand ami, moins surmené, qui mettait à jour ma correspondance en même temps que la sienne; écrivant aux miens des lettres telle que celle-ci: « *Chère amie, pardonnez-moi de vous avoir pris votre Pierre, qui a fait pour moi des prodiges... Je vous le rendrai en bon état... Grâce à Pierre et à vous, nous avons d'excellents serviteurs, ce qui ne nous était pas encore arrivé. J'ai eu des assassins comme Caliban, des voleurs comme la Chouette, des destructeurs comme Pedrolino et Pedrolina. Je suis tout surpris de voir des larbins, laborieux et tranquilles. Pierre va très bien...* »

Dès le matin, mon grand ami descendait en robe de chambre, armé du marteau et des clous, nous commencions les accrochages et nous en avions jusqu'au soir. Il s'agissait de garnir tous les murs, ceux

de la salle à manger, du salon, du petit bureau dont il fit sa pièce de travail, de la salle de billard dépourvue de billard, mais non de meubles, des chambres, du couloir, de l'escalier.

Au premier étage, dans sa chambre, auprès de son lit, l'écrivain avait assemblé avec amour ses dessins de Prud'hon, ses Ingres, ses bibelots Directoire, mais, sauf le lit et un secrétaire, la pièce n'avait pas d'autres meubles. Mlle Laprévotte couchait dans un petit cabinet de toilette, à côté de la chambre d'Anatole France. Un de nos premiers soins ce fut de rendre sa chambre aimable et gaie, en montant son lit Louis XVI à baldaquin et rideaux de soie jaunes et blancs, le lit de la chambre versaillaise.

Pour elle également fut meublé un petit salon dans la troisième chambre de l'étage, elle y fut installée confortablement, avec ses vitrines, ses meubles rares et ses collections de Saxe, de Sèvres, d'éventails et de dentelles.

Mais ces aménagements de chambres ne furent commencés que plusieurs semaines après l'arrivée des meubles. Les pièces de réception avaient été aménagées avec hâte, pour permettre l'entrée de la maison aux visiteurs, dont les coups de sonnettes ne cessaient pas d'éveiller les échos de la grande cour d'entrée. Dès que, les tableaux accrochés, les rideaux posés et les tapis étendus par terre, il fut possible de

recevoir, le dimanche fut choisi, annoncé comme jour de réception et les curieux affluèrent chaque semaine, dans cette demeure désormais historique.

Mais historique ou non, la demeure était infiniment trop petite, et Anatole France avait fait aménager dans les anciennes écuries, dans la basse cour, et, mieux encore, dans une maison voisine achetée pendant la guerre, des coins asez confortables pour permettre des réceptions nombreuses. C'est ainsi qu'un petit logis entièrement moyen âge fut installée dans l'ancienne basse-cour, et s'appela *les lapins.*

La *petite Béchellerie,* tel fut le nom de la maison voisine, meublée avec les meubles, bibelots et tapisseries gothiques.

Dans la cour d'entrée, en 1914, on pouvait voir un bassin orné, sous Napoléon III, d'une vasque de fonte montée sur des rochers artificiels. Le bassin avait été supprimé dès les premières semaines de notre séjour et remplacé par une pelouse, il fut rétabli après la guerre sur un plan élégant. Il allongeait désormais vers la maison ses margelles de pierres blanches, et servait de cadre à une figure de nymphe, copie ou réplique de la baigneuse de Falconet.

Mais toutes ces améliorations se firent lentement, et, en 1915, lorsque nous vivions tous les trois dans les pièces glaciales de la *Béchellerie,* nous n'avions

Phot. Malorey

La nouvelle villa Saïd. — Le salon et le vestibule.

Phot. Malorey

La nouvelle villa Saïd — La salle à manger.

ni feu, ni lumière, et il n'y avait aucun livre, ils étaient tous restés dans les sous-sol de la maison Calmann. Avant de les faire venir en Touraine, il était indispensable de leur préparer un asile, aucune pièce, dans la maison telle qu'elle existait, ne pouvant servir de bibliothèque.

Et le soir, sous la lampe à grand abat-jour, nous dessinions des plans de bibliothèque. Sur des bouts d'enveloppe, avec une vieille plume, Anatole France calculait la hauteur, la largeur, le nombre de rayons nécessaires, pour loger confortablement les 8.000 volumes encore enfermés dans leurs caisses à Paris.

Le grand écrivain se plaisait à reproduire sur le papier, les idées d'aménagements et de décorations, nées chaque jour dans son esprit ingénieux. Il cherchait des modèles de candélabres, de cheminées, de meubles, et, pour se reposer de ces croquis utilitaires, il nous dessinait des rébus, rébus dont quelques familiers de la maison eurent comme nous la surprise. Un de ces rébus représentait un lapin fort occupé à éparpiller ses crottes. A côté du lapin, un as de trèfle. L'ensemble se traduisait en clair par cette phrase philosophique « *La Providence a pensé à tout.* » *Lapereau vidant sa panse et atout.* Personne ne comprenait et le dessinateur était ravi de notre confusion.

Une distraction d'un autre genre nous permettait

de passer, sans trop de mélancolie, les longues soirées d'hiver. Je lui avais proposé de préparer une collection de *silhouettes*, à l'imitation des images inventées au XVIII^e^ siècle par Etienne de Silhouette, contrôleur général des finances et dessinateur occasionnel. Je fis d'abord la sienne, celle de Mlle Laprévotte et, successivement, celles des amis qui venaient dîner à *la Béchellerie*, Léopold Kahn et M^me^ Kahn, Myrriam Harry, Couët, Madeline, Rappoport, Dell, et d'autres encore. La série de ces silhouettes devait décorer la salle de billard; nous les fixions, au fur et à mesure, en guise de frise, sur le mur et près du plafond. J'établissais ensuite des réductions sur fond doré des silhouettes primitives dessinées grandeur nature, mon grand ami les encadraient dans des moulures anciennes et les pendait au milieu des silhouettes de l'époque, dans sa chambre, près de son lit.

C'est en nous appliquant à ces distractions tranquilles que l'idée vint un soir à Anatole France, de faire transformer la grange à fourrage du jardin potager, en bibliothèque.

Pour aménager la pièce dont la transformation dura plusieurs mois, j'allai chercher à Paris, chez différents dépositaires, la cheminée Renaissance qui décorait autrefois la *Cité des Livres* de la villa Saïd, les portes du cabinet de travail qui fermeraient dé-

sormais l'entrée couverte de la bibliothèque, et les planches déposées à Paris et utilisables pour les nouveaux rayonnages.

En attendant les livres, mon grand ami était dépourvu de ses documents habituels. J'allais à Tours rechercher pour lui les notes utiles à ses travaux. Je travaillais à la Bibliothèque de la Ville, mais les notes ainsi recueillies ne remplaçaient pas pour lui la possession des livres eux-mêmes. Lorsque je repartis à Paris, les travaux de la bibliothèque terminés, les planches posées, peintes par mes soins faute d'ouvriers spécialistes, il était convenu que je lui apporterais ses livres et les installerais avec lui.

Je quittai Anatole France lorsque, son installation achevée, il ne lui restait plus que la peine de recevoir des visiteurs curieux, visiteurs dont le nombre croissait chaque semaine. Le livre que nous devions composer ensemble était maintenant délaissé. Sa *Lettre pour la Noël des armées* dans le *Petit Parisien;* des articles apologiques sur nos soldats, des albums parus successivement chez Champion et chez Hachette, avec sa collaboration et contenant des blâmes officiels contre les crimes allemands, avaient suffi pour assurer désormais sa tranquillité. Il allait pouvoir préparer ses livres de mémoires: *Le Petit Pierre,* et la *Vie en fleur.* Je pouvais donc, à mon tour, rejoindre ma famille et mes occupations. Je

serai encore mêlé à sa vie, notre amitié, vieille déjà de quarante-deux ans, se continuerait désormais sans s'amoindrir, mais, pour connaître les détails de sa vie journalière, il me faudrait attendre ses lettres ou ses visites à Paris, retourner moi-même à Saint-Cyr. Et mes travaux, ma mobilisation pendant quatre ans, m'empêcheraient de revoir mon vieil ami avec continuité. Plusieurs fois par semaine, il me rendait compte de l'avancement des travaux de la bibliothèque, des événements politiques, des nouvelles parvenues jusqu'à la *Béchellerie;* de mon côté, je rédigeais pour lui le journal quotidien des événements mondiaux ignorés du grand public. Cet échange de nouvelles dura pendant toute la guerre.

« *Mon cher Pierre, je t'écris* (1) *à cheval entre deux articles pressés, des corrections d'épreuves et des lettres. Je suis harcelé... La maison retentit des marteaux des ouvriers. Mais je ne sais pas encore quand on posera les volets de fer dans la bibliothèque... Dans l'état actuel des choses on ne peut rien prévoir... La situation est tellement incertaine qu'il faut attendre, je crois, quelques jours encore avant d'envoyer les livres, non, je le répète, que je craigne que les Allemands aillent à Dunkerque; cela me paraît impossible. Mais Varsovie est enveloppée aux*

(1) 7 juillet 1915.

trois quarts; les russes n'ont plus de matériel et c'est de là que peuvent partir des événements tels que le contre-coup se fera sentir en France terriblement.... Attends quelques jours encore, parmi les tiens que, rassénérés par d'heureux événements, nous fassions, avec ton précieux concours, le transport des livres... »

Quelques jours plus tard (1) il m'en reparle

« *...Quant à ce qui est de mes livres, mes intentions jusqu'ici assez flottantes, changent avec ta position, et je te dis: fais envoyer les livres avec la grande table si nécessaire, quand tu pourras et dès demain si cela te convient. Il conviendrait peut-être, en égard à tes occupations nouvelles, de faire envoyer aussi les cheminées et quelques morceaux de marbres. Je le répète, fais expédier la bibliothèque à ta convenance. Je suis prêt à la recevoir. Et si tu peux prendre quelques jours pour m'aider tu me rendras très grand service. Jean m'a rempli d'admiration. Je vais, moi aussi, lui envoyer un prix. J'embrasse Jeanne, s'il te plaît, et toi aussi, mon bon et cher Pierre... Comme je serai désolé de te voir compromettre ta situation pour moi, je te prierai de donner pour toutes les parties des expéditions que tu ne pourrais*

(1) 18 juillet 1915.

faire, bois, pierres, marbres, etc... des explications suffisantes à Léopold, qui fera le nécessaire. Mais je pense que tu auras un congé de quelques jours pour la Bibliothèque. Je suis à toi absolument quand tu voudras et pourras. Oury est ici et fait établir le chauffage central... »

L'architecte venait en effet de commencer les transformations: « *...Oury a fait démolir les trois cages vitrées et fait monter d'un mètre le mur entre la maison et les communs. La pièce qui sera faite dans cinq semaines environ aura besoin d'une cheminée. C'est pourquoi je t'ai dit qu'il serait urgent d'expédier les marbres et les pierres. Quant aux livres, ce sera quand tu pourras et quand tu voudras...* » (1)

Retenu à Paris par des travaux urgents, il m'était impossible de transporter les livres en Touraine avant le mois d'août. Mon grand ami, averti de ce retard, me répondit aussitôt (2) « *Mon cher Pierre, tu seras le bienvenu à la Béchellerie le* 21 *août. Quant au déménagement je m'en remets à ta sagesse éprouvée. Tu m'annonces que vers Janvier nous aurons des munitions en quantité suffisante. Je l'es-*

(1) Lettre du 26 juillet 1915.

(2) Le 14 août 1915.

père. En attendant, nous avons 1.300 *canons de moins qu'au début des hostilités. Nous manquons d'obus pour ces canons... Les travaux de la Béchellerie traînent faute d'ouvriers et le mauvais temps ajoute ses tristesses aux ravages des maçons et des terrassiers. J'embrasse Jeanne et ses enfants...* »

Libre enfin de mes faits et de mes gestes, j'avais pu aller rechercher, dans les sous-sols de la maison Calmann-Lévy, les caisses de livres, entassées les unes sur les autres depuis le mois de mars 1914. Je collationnai les listes des livres et les caisses, avec le chef des services généraux de la maison, M. Léopold Kahn, un fervent admirateur du maître écrivain, un homme qui lui était utile entre tous, puisqu'il s'occupait de ses affaires privées et de ses affaires financières. Anatole France était dépourvu de tout sens pratique, incapable d'établir un compte, d'additionner deux factures, de connaître le total de ses disponibilités, quelles qu'elles fussent. Léopold Kahn lui tenait lieu de notaire, d'avoué, d'intendant, de caissier. C'est lui qui recevait les bons à payer et qui les faisait acquitter après vérification.

Anatole France avait pris l'habitude de se décharger sur Léopold Kahn des corvées particulièrement ennuyeuses. Il lui adressait, immanquablement, les demandes de subsides gênantes et les solliciteurs im-

pitoyablement tenaces: — Voyez Kahn. — Demandez à Kahn. — Allez chez Léopold. — Kahn vous le dira. — Kahn vous le donnera de ma part. — Léopold vous payera. Et toujours, en sous-entendu, — Léopold vous enverra faire lanlaire s'il le juge à propos. Et la chose arrivait souvent, Léopold Kahn ayant toutes les qualités d'un brave homme sous les dehors rébarbatifs d'un dogue coléreux, était toujours bougon vis-à-vis des quémandeurs, lorsque ceux-ci s'avisaient de vouloir taper son ami France.

Mais, pour en revenir aux livres, ils avaient été enlevés des sous-sols de la librairie Calmann, placés dans des wagons capitonnés, et ils arrivèrent à Tours en même temps que moi. J'allais pouvoir rester deux semaines en Touraine, juste le temps indispensable pour faire le déballage des volumes, les grouper et les mettre en place. J'avais fait apporter de Paris la grande table de la salle à manger de la villa Saïd, elle nous fut fort utile pour les classements. Je posais les volumes sur la table, Anatole France les réunissait par matières et par genre. Je les portais ensuite sur les planches de la bibliothèque. Les 8.000 volumes passèrent entre nos mains et nous ne devions nous reposer, les quinze jours écoulés, qu'après avoir appuyé le dernier livre sur le dernier rayon.

Nous fûmes filmés pendant notre travail. Sacha Guitry vint à Tours, le 2 septembre, pour compléter

Phot. Malorey

La nouvelle villa Said. — L'escalier.

Phot. Malorey

La nouvelle villa Said. — Le salon du premier étage.

sa collection des films « *Ceux de chez nous* », en filmant Anatole France. Celui-ci fut photographié à sa table de travail, dans son jardin, puis dans sa bibliothèque. L'opérateur nous prit en pleine activité de rangement, Anatole France classant sans arrêt les volumes qu'il me passait et que je montais aux rayons supérieurs.

Le classement des livres terminé, je retournais à Paris et notre échange de lettres recommença. Au mois d'Octobre, il signalait l'état des travaux « *...Je ne te surprendrai pas en te disant que les travaux de la Béchellerie se poursuivent lentement. Pour l'heure toute communication est interrompue entre la cuisine et la salle à manger, et nous recevons les plats par la fenêtre. Les plâtriers se plaisent à envoyer des nuages de plâtres sur les fourneaux et nous mangeons tous nos mets assaisonnés au plâtre, à moins d'aller déjeuner et dîner à Tours. Mais Tours est triste. On y voit trop de blessés, et la population y exhale un patriotisme ardent et sombre... A cela près que la viande est mauvaise, le pain infect et le lait nauséabond, nous vivons bien et pouvons être rangés parmi les heureux de ce monde épouvantable. Je ne connais pas les autres planètes, je doute pourtant qu'il en soit de pires que celle-ci...* »

Le pessimisme de mon grand ami devenait de jour en jour plus aigu. Il recevait à la *Béchellerie*

des visiteurs, dont les théories défaitistes assombrissaient encore son esprit, déjà démoralisé par les nouvelles décevantes reçues chaque jour des différents fronts de la guerre. Et, bientôt, des chagrins intimes vinrent l'accabler qui durèrent plusieurs mois. Mlle Laprévotte, qu'il nommait indifféremment dans ses lettres: Emma, Mlle Emma, Mlle Tico, Mlle Perfection, venait de tomber sérieusement malade, il avait dû l'emmener à Paris, rue Bizet, et, dans cette maison de santé, on avait fait subir à la patiente une opération douloureuse et dangereuse. Pendant plusieurs semaines, tous les jours, j'allais tenir compagnie à mon grand ami, le prendre rue Bizet ou à l'hôtel Majestic où il résidait alors et nous allions déjeuner ensemble au Petit Vatel. Un heureux hasard m'avait fait mobiliser dans une formation provinciale et dans un service qui m'obligeait à venir à Paris tous les matins, pour en repartir tous les soirs.

Mobilisé pendant quatre années, dans les gardes voies d'abord, puis secrétaire d'état-major aux Affaires Etrangères, et enfin sous-lieutenant au service du ravitaillement, je devais continuer mes relations avec Anatole France, passer quelques permissions auprès de lui, à Antibes, à *la Béchellerie*, lui envoyer presque journellement les nouvelles parisiennes. De son côté, il me faisait parvenir un résumé des informations recueillies auprès des voya-

geurs, qui ne cessaient pas de venir frapper à la porte de son manoir tourangeau. Il me donnait des aperçus pittoresques sur les ministres d'alors: Briand, Delcassé, Millerand, sur le Président de la République, sur les généraux en activité ou limogés. Il me parlait souvent de son ami Louis Barthou. C'est un nom qui revient fréquemment dans ses lettres: « *...Mon vieux Pierre, j'ai lu avec intérêt ta lettre qui supplée pour moi à toute correspondance et à tout journal... Vois-tu Barthou? Il m'a envoyé deux télégrammes avec une bonne grâce vraiment charmante. C'est un aimable homme et un excellent ami...* » (1)

Mais, de mois en mois, le pessimisme prenait une importance de plus en plus grande dans sa correspondance: « *...Nous n'avons ici ni charbon, ni bois, ni pommes de terre, ni légumes, la maison a été pillée... Nous n'avons plus à notre service que le mastodonte des Alpes... J'ignore totalement ce qui se passe en Russie, en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis, en Italie, ce qui se passe sur terre et sur mer. A cela près les nouvelles sont bonnes...* » (2)

« *...Je ne suis plus enrhumé. Mais ayant perdu l'habitude du grand air, je reste dans ma cheminée à m'enfumer comme un jambon d'York ou de Pra-*

(1) Lettre écrite le 28 novembre 1917.

(2) 14 avril 1917.

gue. Les jours sont courts et nous n'avons plus de pétrole pour allumer les lampes. Nous n'avons plus guère de sucre ni de lait, on nous dit que nous allons manquer de pain... » (1)

J'avais pu le distraire de ses idées noires en envoyant auprès de lui, en Touraine, un de mes bons amis, un sculpteur de grand talent, Maurice Favre. Celui-ci avait déjà exécuté les bustes d'un certain nombre d'hommes célèbres, personnalités marquantes de l'avant-guerre et de la guerre, lorsqu'il me demanda de le présenter à Anatole France pour le solliciter de faire son buste. Mon grand ami accepta de recevoir Favre à la *Béchellerie*, il consentit à poser pendant plusieurs jours, et ne regretta pas sa condescendance, car le résultat de leur collaboration fut un portrait magistralement exécuté, le plus vrai, le plus intime, le plus ressemblant de tous ceux pour lesquels le grand écrivain consentit à poser. Je transcris ici l'opinion du modèle, elle est légitimée par l'excellence de l'œuvre, malheureusement peu connue, son auteur ayant disparu tragiquement peu de mois après son voyage à Tours. Je possède heureusement un moulage du buste et, reproduit ici, il fait partie d'une documentation graphique entièrement inédite.

(1) 28 novembre 1917.

Cependant, dès les premiers mois de l'année 1918, on pouvait déjà prévoir la fin du grand conflit. Il deviendrait possible de songer bientôt à la paix, et Anatole France, malgré son scepticisme habituel, ses craintes, et le découragement qui l'accablait lorsqu'il recevait de mauvaises nouvelles du front français, commença à songer au travail, se remit à écrire, imagina de nouvelles constructions, et rêva de prochains déménagements. A la fin de 1917, il s'était décidé à publier un livre, renonçant au serment prononcé en 1914: — Je n'écrirai plus une ligne tant que nous serons en guerre.

J'avais appris sa résolution avec joie. Le travail seul pouvait le distraire de ses pensées funèbres, continuellement entretenues par les lamentations inutiles et antipatriotiques de certains familiers de la *Béchellerie*. Il me fut possible, pour son nouveau travail, de l'aider un moment, en recherchant les documents qu'il me réclamait de temps à autre dans ses lettres hebdomadaires. C'est ainsi qu'il me questionne ici au sujet du *Petit Pierre:* « *...Si mon indiscrétion obstinée n'a pas lassé ton infatigable obligeance, mon bon Pierre, je te demanderai de me rendre un petit service. J'écris en ce moment un souvenir d'enfance, le récit de l'évasion et de la capture d'un perroquet, habitant du quai Malaquais,* n° 19. *J'aurais besoin de savoir l'épaisseur du pâté de mai-*

sons circonscrit par trois rues et la Seine, qui forme le quai Voltaire, et la description de l'immeuble adossé au 19. *Enfin je te demande de faire un plan sommaire des lieux qu'a pu parcourir l'oiseau au vol court. Je ne te parle pas des événements actuels, j'aurais trop à en dire, bien que la plus grande partie m'échappe. Tu connais mon optimisme. Il n'a pas changé...* » (1)

Et dans d'autres lettres, il me réclame de nouveaux renseignements: « *...Mille grâce pour ton intéressante lettre, mon cher Pierre.... Un service encore que tu voudras bien me rendre. Il y a à l'école des Beaux-Arts rue Bonaparte, dans un des bâtiments, une copie du* Jugement dernier *de Michel-Ange. Peux-tu me dire de quel peintre elle est, et à quelle époque elle a été faite? C'est ce que je voudrais savoir pour être en état de terminer mon petit récit du Perroquet ou Papegai...* »(2)

« *...On m'écrit que tu vas être nommé officier. Est-ce là la raison pour laquelle tu ne m'écris plus? Pour moi, j'use moins de papier à lettres depuis que je fais un emploi improbe* (*labor improbus*) *du papier écolier, dont je barbouille vingt, trente feuilles par jour... Si tu passes par le jardin des Tuileries,*

(1) Lettre du 18 janvier 1918.

(2) 21 janvier 1918.

dis-moi, je te prie, si la statue de bête sauvage placée sous les quinconces de gauche est un sanglier ou son épouse. Donne-moi ce renseignement, si toutefois tu juges qu'il ne fournirait pas une indication utile aux boches, au cas où ta lettre tomberait entre leurs mains... » (1)

Aux explications, croquis, descriptions, etc., pris dans les anciennes demeures de mon grand ami, il avait répondu bientôt: « *...Merci mille fois des croquis qui me permettent de diriger mon papegai dans sa fuite. Tu as fait au-delà de mes désirs et je te retrouve aussi habile et ingénieux que bon et serviable... Nous vivons ici dans une quiétude que rien ne trouble et une habitude invétérée de l'ordre (si j'ose dire) qui règne depuis 3 ans et demi. Emma va bien et dit mille choses à toute la famille... As-tu du pain?...* » (2)

As-tu du pain? Phrase pessimiste qui revient souvent dans ses lettres. Heureusement, le livre promis aux Calmann devait paraître avant l'hiver et l'occupait assez pour lui faire oublier ses préoccupations ménagères: « *...Je te demanderai encore un service. Les deux barrières construites par Ledoux, place d'Enfer, subsistent encore. Si ma mémoire est fidèle,*

(1) 14 février 1918.

(2) 12 février 1918.

ces deux pavillons sont ornés chacun d'une frise de femmes portant des écussons. C'est ce que je te prie de vérifier, si toutefois un métro t'en donne la facilité. Je n'ai pas besoin de te dire, cher Pierre, que c'est pour le Petit Pierre. *Je vis dans un passé lointain, comme tu vois.. Pour le présent, je ne te surprendrai peut-être pas en te disant que la prospérité de Tours croît tous les jours, que le commerce y est florissant et par l'effet de l'occupation américaine et par l'affluence des parisiens, et par les dépenses des ouvrières des usines de guerre. Nous regorgeons de billets de banque. Aussi la cherté de la vie se fait-elle cruellement sentir à la Béchellerie... Il fait un temps noir qui porte au suicide...* » (1)

Enfin, au mois de Juillet, la deuxième victoire de la Marne avait donné au monde la preuve incontestable de la supériorité numérique et tactique des armées alliées, on pouvait escompter une fin rapide des hostilités, dans toutes ses lettres, désormais, Anatole France pourrait s'occuper d'éditions et de constructions. C'est ainsi qu'il pouvait m'écrire (2): « *...Nous avons ici les Léopold qui me disent qu'on vend encore des livres. Cette guerre nous donne de perpétuels étonnements... Le plus gros entrepre-*

(1) 24 avril 1918.

(2) Le 26 juillet 1918.

Phot. Malorey

La nouvelle villa Saïd — Le cabinet de travail d'Anatole France.

Phot. Malorey

La nouvelle villa Saïd. — La chambre de l'Ecrivain. — Le lit directoire et les Prud'hon.

neur de France se fait fort de relever la villa Saïd en moins de temps que je ne l'ai démolie. Donne-moi de tes nouvelles qui me sont chères et crois-moi ton ami... »

Au mois de Novembre, il allait m'annoncer la mort de sa fille, emportée en quelques heures par la grippe espagnole: « *Mon cher Pierre, je t'écris accablé par le malheur qui me frappe. Ma fille Suzanne a été emportée en quatre jours par la grippe. J'avais trop tardé à lui ouvrir les bras. Je n'ai pu lui donner le dernier baiser. Mais je l'ai du moins accompagnée au cimetière. Je suis bien à plaindre. Ah! qu'il est vrai que la vie est une atroce chose... Dans peu de jours, la Béchellerie redeviendra habitable et tu feras une bonne œuvre en allant y voir ton malheureux vieil ami. Embrasse pour moi Jeanne et tes enfants...* » (1)

Au reçu de cette lettre, j'étais parti à Tours, avec une permission, j'étais à cette époque officier d'administration attaché au Ravitaillement, et j'y trouvais mon grand ami et Mlle Laprévotte, réfugiés à l'hôtel de l'Univers, la *Béchellerie* se trouvant infestée par la grippe. Et le hasard de mon voyage me fit assister, des fenêtres de l'hôtel, aux fêtes de l'armistice, aux manifestations d'enthousiasme délirant, qui signalaient la joie universelle, à l'annonce de la fin

(1) Lettre datée du 6 novembre 1918.

si longtemps attendue, d'une boucherie sanglante prolongée pendant près de cinquante deux mois.

Et la guerre terminée, Anatole France allait pouvoir songer, sans arrière-pensée, à un nouveau voyage des objets mobiliers installés en Touraine en 1914. Cependant, la paix signée à Versailles, mon grand ami devait hésiter quelques semaines avant de décider le retour à Paris. La maison tourangelle, les champs voisins, le ciel sans limites visibles, l'harmonie vieillotte de la *Béchellerie* restaurée, un séjour de six années à la campagne, l'avaient si bien habitué à cet éloignement de Paris, éloignement qu'il aurait pu considérer jadis comme un exil affreux, que le retour au Bois de Boulogne lui sembla peu souhaitable au premier moment. Pendant six ans, il en parlait constamment comme d'une éventualité désirable, le moment venu de réaliser son rêve, il devint hésitant. Un jour il me fit même cette déclaration: — Quand on a respiré l'air de la Touraine, on n'est plus capable de souffrir les miasmes de Paris. Comment veux-tu que j'aille m'enfermer à la villa Saïd, on n'y voit pas le ciel!

Mais Paris, ses vieux quartiers, ses antiquaires, l'attiraient cependant par les sollicitations pressantes de tous ses vieux souvenirs, et, un jour, la décision définitive fut enfin prise, non pas totale mais partielle. Il gardait *la Béchellerie* et retournait à Paris;

il emporterait à la villa Saïd les meubles précieux, les collections de bibelots, de tableaux, de dessins et de gravures; laisserait en Touraine les objets mobiliers inutilisables pour l'aménagement du nouvel hôtel; complèterait ensuite, par de nouveaux achats, l'installation tourangelle, nécessairement désorganisée par le déménagement. A la vérité, toutes les collections, sauf quelques rares exceptions, furent réinstallées à Paris.

Celui qui revoit la *Béchellerie*, telle que le maître écrivain l'a laissée, y retrouve avec peine les places tenues par les meubles et par les bibelots il y a quatorze ans. Toutes les cheminées furent changées contre des marbres d'époque Louis XIV, Louis XV, Louis XVI ou Directoire. Des boiseries sculptées de noble allure occupèrent, dans le grand salon, la place des papiers unis. Une tenture de Jouy à personnages vint égayer la salle à manger, en remplaçant, sur les quatre murs, les tableaux remportés à Paris.

Et, lorsque je considère, avec l'attention qu'elles méritent, les belles vues d'intérieur exécutées magistralement par M. Malorey dans la maison tourangelle du grand écrivain, je ne retrouve que bien peu de choses, des aménagements faits par mon grand ami et par moi en 1914 et 1915. La *Béchellerie*, telle qu'on peut la voir aujourd'hui c'est une maison vide, comparée à celle des premiers mois de la guerre.

A chacun de ses voyages à Paris, Anatole France devait loger à l'hôtel, ce furent, pendant six années, l'hôtel Majestic, l'hôtel Wagram, l'hôtel Powers, l'hôtel d'Orsay, l'hôtel des Réservoirs à Versailles, mais lorsqu'il put enfin décider une rentrée définitive à la villa Saïd, la pensée de continuer, fût-ce pendant quelques mois, ces séjours lassant dans des palaces plus ou moins luxueux, lui fut insupportable.

C'était à l'hôtel qu'il recevait ses amis, attendait ses fournisseurs habituels de meubles ou de bibelots. C'était à l'hôtel que j'allais le voir à chacun de ses voyages, lui signaler les œuvres d'art intéressantes, découvertes pendant mes pérégrinations aux vieux quartiers des antiquailles. Il me donnait rendez-vous, dès son arrivée à Paris, soit à la gare d'Orsay, soit chez son vieil ami Prouté, Victor Prouté, dont la mort allait lui causer une peine profonde, lorsqu'une bombe de Bertha vint le blesser si dangereusement, en 1918, qu'il en mourait au mois de Novembre. Nos rendez-vous changeaient: tantôt chez Victor Prouté, dont la veuve continuait le commerce avec élégance et affabilité; tantôt chez le fils aîné de Victor Prouté, Paul Prouté, établi à son compte au numéro 74 de la rue de Seine. Anatole France se plaisait à rendre visite à ce jeune homme qu'il avait connu enfant. L'enthousiasme sincère avec lequel Paul Prouté parlait du métier qu'il avait choisi, la diversité de ses

connaissances techniques, ses scrupules de marchand consciencieux, attiraient le maître écrivain chez le nouveau patenté.

Je prenais souvent rendez-vous avec lui chez Paul Prouté. Lorsque j'arrivais, j'apercevais généralement la grande limousine rouge arrêtée devant la petite boutique aux carreaux tendus de vieilles gravures. J'entrais, et nous passions là de bons moments, penchés sur les cartons. Aujourd'hui, j'attendrais en vain l'auto rouge, son propriétaire nous a abandonnés, et la petite boutique, agrandie d'année en année, est devenue un vaste magasin, entièrement consacré aux chefs-d'œuvre graphiques et xylographiques de tous les temps et de tous les pays.

Lorsque je ne les lui apportais pas à l'hôtel, c'est chez Paul Prouté que j'allais signaler à mon grand ami les bibelots nouvellement découverts; ou, mieux encore, je lui présentais les bibelots eux-mêmes, car il avait l'impatience de les connaître et voulait les voir, avant même d'être allé à l'hôtel et d'avoir déjeuné.

Je me rappellerais toujours l'*Hubert Robert* que je lui portai un matin à la gare d'Orsay, au guichet des arrivées provinciales. Il le regarda, le retourna, le regarda encore, m'embrassa pour fêter la découverte, puis voulut signer un bon sur Calmann à porter au vendeur. Mais, sans papier à lettres, sans

plume, il dut étaler sur le mur proche une vieille enveloppe, rédiger le bon au crayon. Il mit le tableau dans son fiacre, mais il dut le transporter à Saint-Cloud où il allait résider, le ramener ensuite à la gare d'Orsay, puis à Tours, alors qu'il le destinait à la décoration du salon de la nouvelle villa Saïd.

Et il en était de même pour les objets d'art ou les meubles qu'il achetait chez Dreyfus, chez Sarrazin, chez Sommereisen, chez la mère Curzin, et chez ce gros homme à l'allure lourde mais à l'esprit malin, qui venait le voir à son hôtel les poches lourdes de bibelots, d'éventails, de boîtes, de statuettes; poches prodigieusement profondes, dont il savait tirer des pendules, tel un prestidigitateur. Et le déballage des poches de ce brocanteur habile amusait si bien Anatole France, qu'il ne lui refusait jamais une audience, qu'il gardait toujours un ou deux des bibelots sortis des poches inépuisables et étalés sur les tables: et les bons sur Calmann remplaçaient les bibelots dans les poches dégarnies.

Les entrepreneurs parisiens avaient fait espérer une prochaine terminaison des travaux de la villa Saïd. Le moment où Anatole France pourrait retrouver ses vieilles habitudes parisiennes lui semblait s'éloigner chaque jour, et l'impatience le gagnait, l'attristant irrémédiablement. Toutes ses lettres étaient empreintes de mélancolie: « ...*La Touraine*

est triste, elle semble, comme les chevaux d'Hippolyte se conformer à ma pensée. Le jardinier plante des rosiers et j'aurai des roses si je vis quelques mois encore, ce qu'il ne faut pas me souhaiter, car la vie ne me donne plus aucun plaisir (1)... »

Il s'y intéressait encore, cependant; depuis 1916, il avait consenti à reprendre les relations avec l'Académie, le 13 juillet il était venu à l'Institut prendre séance au milieu de ses collègues. Il s'était, ce jour-là, occupé du dictionnaire avec eux et, depuis, se rendait volontiers au quai Conty pour les jours d'élections.

C'est ainsi qu'il ne manqua pas d'être à Paris pour celle de Louis Barthou, le 2 mai 1918. Il tenait à donner, à un excellent ami et à un écrivain de talent, ce témoignage de son affectueuse estime, et, comme en d'autres circonstances, il me demanda de l'accompagner jusqu'à la salle de vote.

A cette époque, il descendait à l'hôtel Powers, avenue d'Antin. J'étais venu le prendre après le déjeuner, nous étions partis en flânant par les quais et, l'heure devenant pressante, nous avions pris un taxi pour arriver encore en avance à l'entrée du palais où se pressaient les reporters et les photographes. Je l'accompagnais dans l'escalier obscur et

(1) Lettre du 21 janvier 1919.

dans le grand vestibule précédant la salle des séances. Là, il fut rejoint par ses collègues, il me présenta à plusieurs, à Barrès, entre autres, qui se rappelait fort bien ses relations avec mon père, enfin je les quittai pour retourner à mon ministère.

Barthou fut élu triomphalement, la joie de mon grand ami fut sincère. Le lendemain matin, lorsque je lui lus, dans un journal quotidien, qu'il était arrivé à l'Institut au bras d'un jeune militaire, cette épithète me semblant impropre, il me plaisanta affectueusement: — Aurait-il fallu mettre: Pierre Calmettes, homme d'âge mûr et de sens rassis, se promenait aux bras d'un vieillard en décrépitude? Mais songe donc, petit malheureux, à quel courtois mensonge se sont livrés ces aimables journalistes, en te rajeunissant, ils me rajeunissent aussi car, si c'est toi le petit jeune homme, moi, par comparaison, je suis donc le monsieur d'un âge simplement raisonnable. Ces reporters sont vraiment très gentils.

Mais son humeur se ressentait souvent des difficultés de la vie, sans cesse croisantes. Il ne devait jamais s'habituer aux transformations économiques nées inévitablement, à la suite d'un conflit mondial qui venait de durer quatre années. A chacune de nos entrevues, il s'en plaignait en des termes d'une amertume profonde: — Comment peux-tu garder ton optimisme? Mais nous sommes foutus! Tu m'entends

Phot. Malorey

La nouvelle villa Saïd. — La chambre de l'Ecrivain.

Phot. Malorey

La nouvelle villa Said. — La chambre de Mme France.

bien, foutus! Nous allons à la ruine? Nous y sommes arrivés. A l'heure actuelle, notre dégringolade ne peut être conjurée ni par un système ni par un individu. Comment pourrions-nous prévoir les étapes de notre misère?

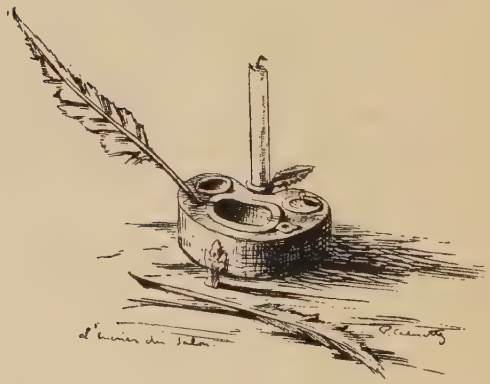
Cependant, malgré les difficultés résultant pour l'architecte du mauvais vouloir d'ouvriers récalcitrants et de l'absence des matériaux, raréfiés par la guerre, la villa Saïd allait pouvoir recevoir son propriétaire et ses meubles... « *La villa Saïd semble renaître m'annonçait-il bientôt.* (1) *Thiers m'apprend que la mâçonnerie est terminée. Il affirme que la maison sera habitable dans deux mois... Calypso était inconsolable du départ d'Ulysse. Les marchands de Tours sont inconsolables de la paix. Je demeure stupide devant la bêtise et la méchanceté universelle...* »

Cependant, en Janvier 1920, il se plaignait amèrement d'être retenu en Touraine pour quelques semaines encore: « *...nous nous portons bien, mais attristés par les difficultés croissantes de la vie qui deviendront bientôt insurmontables. La victoire ruineuse ne nous laisse que la peau sur les os... Pour moi, je suis accablé du spectacle de la bêtise humaine...* » (2).

(1) 24 août 1919.

(2) 23 janvier 1920.

Enfin, dans les premiers jours de Février, il lui fut possible de fixer le moment du retour: « *...Mlle Emma a imaginé, par économie,* m'annonçait-il le 5 Février 1920, *d'attendre à l'hôtel des Réservoirs à Versailles, que la maison de la villa Saïd soit prête. Cette disposition n'est pas sans inconvénients, mais elle me permettra de te voir souvent, ce que je désire vivement. Je te donnerai rendez-vous à Paris...* »



XI

LA NOUVELLE VILLA SAID

Pulvis, Cinis, Nihil.

A Versailles, à l'hôtel des Réservoirs, plusieurs rendez-vous avec mon grand ami, allaient nous permettre de combiner le retour à Paris, dans une maison entièrement transformée, des meubles qui l'avaient quitté depuis six ans, voyageant de Paris à Versailles et de Versailles à Tours.

L'architecte Thiers, chargé par Anatole France au commencement de 1914, de la reconstruction du vieil hôtel, avait pu réaliser le tour de force de changer si complètement l'aspect extérieur et les dispositions intérieures de l'ancien bâtiment qu'il était impossible, aux amis du maître écrivain, et à l'écrivain lui-même, d'y retrouver aucun de leurs anciens souvenirs.

Démolie quelques semaines avant la déclaration de guerre, reconstruite pendant la guerre, achevée depuis la paix, c'est-à-dire indisponible pendant six ans, la maison nouvelle allait donner bien des surprises à son propriétaire. Je me rappelle l'étonnement d'Anatole France lorsqu'il découvrit, en montant l'escalier de son logis retrouvé, un étage supplémentaire, étage qu'il ignorait, et, sans doute, ne désirait nullement. Les plans primitifs lui promettaient deux étages; l'ancienne maison était ainsi partagée, la maison neuve en possédait trois. Il dut s'incliner devant les prévisions optimistes de l'architecte lorsque, les objets mobiliers rapportés à Paris, le troisième étage se trouva facilement garni, et même aussi encombré que les autres étages.

La villa Saïd, toute blanche désormais, dans la pureté des pierres patiemment polies, apparaissait aux visiteurs telle qu'une dame élégante, vêtue de clair et parée de dentelles, apparaît dans les féeries du Châtelet, au coup de baguette d'un magicien, à la place de la vieille mendiante, déguenillée, sale et boiteuse. Mais, pour les amis d'Anatole France, la demeure d'aujourd'hui est singulièrement moins pittoresque que l'autre.

L'entrée, reportée à l'extrémité droite de la façade, tient la place occupée jadis par la salle à manger. A l'intérieur, le vestibule est devenu aussi large, aussi

clair, aussi froid aux yeux, que l'ancienne entrée était étroite, sombre et accueillante.

Ce vestibule donne accès à gauche dans le grand salon de réception, éclairé par deux fenêtres. Cette pièce est juxtaposée sur le plan à l'ancien salon et à l'ancienne entrée. Un passage, désagréablement sombre, fait communiquer le salon et la salle à manger. Celle-ci, assez vaste, est construite sur l'emplacement de l'ancienne salle vitrée et du jardin; elle est luxueusement revêtue de marbre, une cheminée à trumeau sculpté la décore. La cuisine, placée comme l'ancienne dans les sous-sol, communique avec la salle à manger par un couloir allongé le long de l'escalier.

Cet escalier large et clair, muni d'une rampe de fer forgé élégante et sobre de dessin, mène au premier étage vers le salon-cabinet de travail, une seule pièce, idéalement divisée en deux, qui remplit, avec la cage de l'escalier, les places occupées autrefois par la *Cité des Livres*, par le couloir, par la chambre à coucher et par l'escalier.

Au deuxième étage est établie la chambre du maître écrivain, celle de Mlle Laprévotte, la salle de bains et un petit coin sombre, réservé aux collections sans importance.

Et au troisième étage, une grande pièce atelier, éclairée des deux côtés par de larges fenêtres, est pla-

cée à côté des chambres réservées au personnel pendant les séjours à Paris.

Les murs de l'entrée, du vestibule, de l'escalier, sont en pierres, en pierres apparentes, remplaçant les anciennes peintures sombres. De grandes baies vitrées laissent pénétrer le soleil dans toutes les pièces, et leur blancheur contraste si complètement avec l'obscurité et le mystère de la vieille demeure, que le maître du logis, chez lui, semblait dépaysé, inquiet, attristé par le souvenir des coins pittoresques à jamais disparus.

Logiquement, il n'était pas possible de songer à meubler cet intérieur lumineux avec les meubles qui prenaient place autrefois, harmonieusement, dans un logis volontairement assombri. Seuls, les meubles Louis XV, Louis XVI, Directoire, pouvaient convenir à la nouvelle décoration. Les meubles gothiques, Louis XIII, Louis XIV même, resteraient à *la Béchellerie.*

Le mois d'Avril commençait, Anatole France désirait habiter la maison neuve pendant les mois les plus froids du prochain hiver, et ses lettres révélaient son impatience chaque jour accrue: « *Mon bien cher Pierre, si Léopold t'a écrit dans le sens que tu me dis, c'est que je lui ai exprimé ma déception en apprenant que la maison Calmann ne peut, en ce moment, m'envoyer personne pour surveiller le dé-*

part des livres. Je ne puis compter que sur toi qui es un infatigable ami et grand connaisseur en art. Ton affectueuse lettre me montre une fois de plus ta bonté. Mais je ne puis encore te dire quand j'aurai recours à tes soins. La maison de déménagement avait promis de m'envoyer un de ses employés dès mon arrivée à Saint-Cyr. Elle ne m'a pas tenu parole et je ne sais pas quand on pourra commencer les emballements. Ce que j'attends pour le moment de ta complaisance, c'est d'aller voir les déménageurs, de leur demander s'ils peuvent faire rapidement le transport des meubles et de les avertir qu'en cas contraire, je serai obligé de m'adresser à d'autres qu'eux... une considération d'ordre public me fait désirer d'avoir mes meubles avant le 1er mai. Il y aura ce jour-là une grève, qui peut être de cinq minutes, d'un jour, ou, s'il en faut croire les cheminots de Tours, d'un plus long temps... » (1)

Les difficultés occasionnées par les déménageurs furent bientôt surmontées, le 12 avril, je recevais l'avis de leur départ: « *...Nous serons à Paris vendredi à midi, hôtel d'Orsay, et nous y coucherons. Tu seras bien aimable de venir y dîner avec nous s'il t'est possible... Les Français, depuis la conquête des grandes villes allemandes sont grandis de cent cou-*

(1) 8 avril 1920.

dées. Nous courons à l'abîme. A toi et à tous les tiens de tout cœur... »

Et ce fut le commencement du nouvel emménagement, des déballages, des classements et des accrochages. Encore une fois les tableaux, les dessins, les gravures allaient voyager sur les murs; les meubles glisser dans les pièces, à la recherche d'une place harmonieuse et définitive.

Mais, pour compléter les ensembles et terminer la décoration de la nouvelle maison, il manquait tant de choses qu'il faudrait les rechercher, les trouver, puis les acquérir, et ces recherches et ces achats durèrent plusieurs années, jusqu'à la mort d'Anatole France.

Il fallait, pour la chambre de Mme France, un lit, un lustre Louis XVI, un bureau à abattant et à secret, de petites tables élégantes. La salle à manger exigeait une table et des chaises, elles furent choisies en acajou, de style Louis XVI, légères et fragiles, les chaises furent vendues à leur poids d'or, comme si elles avaient été solides.

Des boiseries Louis XVI, ciselées en plein bois, des glaces aux cadres précieux, des tableaux de peintres célèbres, des Lesueur d'une exécution rare, furent achetés et placés dans l'hôtel. Pour accompagner, dans le salon du premier étage, le canapé et les quatre fauteuils recouverts d'Aubusson, qu'Anatole

Phot. Malorey

La nouvelle villa Saïd. — La chambre de Mme France.

Phot. Malorey

Le Maître écrivain dans les jardins de *La Béchellerie*.

France avait achetés avant la guerre, il fallut d'autres meubles de même valeur visuelle, mais ceux-ci furent payés des prix extravagants.

Et de cette surestimation continuellement croissante des meubles et des objets d'art, mon grand ami se plaignait amèrement. Lui qui pouvait se rappeler encore ses premières collections, composées d'objets d'art payés cinq ou six francs, de tableaux à vingt francs, de gravures découpées dans des journaux à deux sous, de meubles découverts dans les caves humides des brocanteurs; il trouvait exorbitant de signer des bons de douze mille francs pour un lit, de huit mille francs pour un petit lustre de cristal; de six mille francs pour une bergère; de quatre mille francs pour une tablette de marbre montée sur quatre pieds d'acajou.

Il serait superflu de décrire ici la nouvelle organisation esthétique de la villa Saïd. M. Malorey, dont le talent ne se rebute devant aucune difficulté, a su reproduire, avec l'habileté déjà mise en œuvre pour garder le souvenir de la *Béchellerie*, les ensembles principaux de la nouvelle maison; de cette maison qui donna tant de peines à l'écrivain, qui lui coûta si cher, et qu'il devait habiter pendant si peu de temps. Il aurait pu en jouir pendant les cinquante-deux derniers mois de sa vie, mais il allait à la *Béchellerie* pendant l'été et se rendait l'hiver à Anti-

bes; il ne lui fut pas possible de la bien connaître, et il ne put jamais s'habituer à la nouvelle atmosphère d'une demeure, qu'il avait connue jadis pittoresque et sympathique, conforme en tout à ses goûts, à ses habitudes, à son esprit et à son cœur, et qu'il retrouvait, non seulement transformée, mais transfigurée.

Et la tristesse de vivre désormais dans un milieu peu sympathique lorsqu'il demeurerait à Paris, devait avoir une influence démoralisante sur la santé de mon grand ami. Chaque jour je pouvais constater les progrès de son hypocondrie. L'état des affaires publiques, les difficultés croissantes des affaires particulières, l'impossibilité de découvrir les moyens pratiques de résoudre, logiquement et sans injustices, les problèmes mondiaux imposés aux peuples européens par le grand conflit, les inconséquences des traités dont il avait deviné les erreurs dangereuses; ces causes si diverses de mésentente prochaine et de cataclysmes inéluctables, l'attristaient irrémédiablement. Et je ne savais pas ce qu'il fallait répondre, lorsqu'il récapitulait devant moi les résultats acquis: — Ce délire universel qui dura tant d'années, que nous a-t-il rapporté? l'heure d'été et les jupes courtes des femmes. Nos journées en belle saison sont allongées, les jupes féminines en toutes saisons sont diminuées. On n'a plus besoin de déshabiller les

femmes pour voir leurs jambes. Bonheur appréciable? mais mon pauvre Pierre, il en est de bien laides... Et puis, vois ma chance, elles les montrent juste au moment où je ne vois plus clair.

Et l'incommensurable tristesse dont il se sentait envahi pendant les dernières années, s'exhalait aussi en plaintes stériles contre les antiquaires, ses amis d'autrefois, dont il déplorait les enchérissements continuels: — C'est trop cher! trop cher! on est volé; il vaut mieux crever! Il ne pensait plus aux paroles prononcées autrefois, lorsqu'il me déclarait: — Aime les bibelots, mon vieux Pierre, aime les bien. Ils sont seuls aimables et fidèles. Ils ne nous trompent jamais; ce sont les brocanteurs qui vous trompent quelquefois.

Au déclin de sa vie, il redoutait les défaillances physiques qui l'empêchaient de juger avec assez de sûreté les qualités de beauté et d'authenticité des Tanagra, des éventails peints par les maîtres décorateurs du XVIII^e^, des dessins de Prud'hon, des miniatures sur ivoire, des reliures à petits fers, de tous les bibelots rares dont il appréciait auparavant la valeur sans fatigue, sans craindre les erreurs. Je me trouvais infiniment malheureux lorsqu'il me fallait constater, chez mon ami de toujours, ces signes d'une déchéance prochaine. Mais pourquoi essayer d'aug-

menter ses inquiétudes par des doutes justifiés sur la qualité des meubles proposés à son choix?

Anatole France faisait souvent le voyage de Tours à Paris et de Paris à Tours. Depuis la guerre il s'était habitué aux longs parcours en automobile, il évitait ainsi les fatigues des trajets monotones en chemin de fer; et parfois nous avions la joie de le voir arriver à Fontainebleau, de déjeuner avec lui dans notre petite maison campagnarde. Chaque séjour à Paris de mon grand ami était pour moi l'occasion de visites amicales pendant lesquelles nous parlions ensemble des amis disparus et des amis de l'heure présente. Il revivait avec moi les moments passés autrefois avec mon père, avec son ami Etienne Charavay, avec ma mère au temps de la première enfance, avec mon oncle Noël Charavay et son frère Claudius, avec la sœur de ma mère, Marie Charavay. Sa vie entière repassait ainsi devant ses yeux en des tableaux familiers que, seuls, nous pouvions encore évoquer avec certitude et franchise.

Parmi les amis d'aujourd'hui dont il aimait à se rappeler le nom, les actes et les œuvres, je ne dois pas oublier Edouard Herriot. Il avait pour l'homme une estime profonde, il croyait au cathéchisme politique suivi par le maire de Lyon, et il n'hésita pas à collaborer avec moi, lorsque, en 1923, je lui demandai d'écrire la préface d'un livre que je dédiais à

Edouard Herriot. Rédigée le 9 avril 1923, cette préface est peut-être le dernier travail de ce genre de mon grand ami. Il était dans un état de fatigue physique très grande lorsqu'il l'accomplit, mais il tenait à donner ce témoignage d'affection à l'auteur, cette preuve de très grande sympathie à l'homme honorable et à l'écrivain, dont le nom s'inscrivait sur la première page de l'ouvrage.

Lorsque je venais rendre visite à Anatole France au 5 de la villa Saïd, ou lorsque je me rendais auprès de lui en Touraine, je m'étais imposé, comme une règle de conduite immuable, de n'être pour lui que l'ami dévoué, toujours présent au moment des services à rendre, mais trop respectueux de ses sentiments et de ses goûts, pour me mêler aux intrigues continuelles, aux invasions d'étrangers, aux combinaisons intéressées dont il était menacé chaque jour. A la fin de sa vie, une garde vigilente d'amis qu'il ne connaissait pas la veille, de connaissances apparues chez lui au moment de la caducité, l'entourait et envahissait sa demeure. Le jour vint où il me fut impossible de rien faire pour aider mon vieil ami à vivre; où mes services furent inutiles; où mes raisonnements ne suffisaient plus pour le mettre en garde contre les dangers d'une confiance rendue aveugle et sourde par une fatigue morale croissante.

A mes lettres, il répondait plus rarement. Son

écriture changeait chaque semaine. Si pure autrefois, si nette, si franche, elle devenait hésitante, tremblée, peu lisible. Le dévouement de Mme France, — il avait épousé Mlle Laprévotte au mois d'Octobre 1920 — pouvait seul lui faire surmonter les épreuves successives de malaises dangereux.

Sa santé lui causait de grandes inquiétudes, il m'en parlait dans toutes ses lettres: « *...Si tu veux de nos nouvelles, Emma se porte très bien et, pour ce qui est de moi, je vais aussi bien qu'on peut aller à mon âge. Je t'épargne le détail de mes infirmités... Bonjour mon ami. Console-toi de tes maux. Il n'y a qu'un mal irréparable et cruel dans la vie, c'est la vieillesse...* » (1)

« *...Nous vivons paisiblement à la Béchellerie: mais j'y sens péniblement les atteintes de la vieillesse. Je ne peux plus travailler, je perds la mémoire, le moindre mouvement me fatigue... Parle-moi un peu des enfants et de leur charmante mère, et crois-moi ton ami...* » (2)

« *...Nous serons villa Saïd, samedi prochain. Si tu es guéri, viens nous voir et nous en serons heureux. Tout va bien à la Béchellerie, et ma santé est aussi bonne qu'elle peut être à mon âge. Il ne faut*

(1) Lettre du 6 février 1921.

(2) Lettre du 27 septembre 1921.

pas demander beaucoup à la vie et il est prudent de ne rien demander à la vieillesse... » (1)

Et il eut la sagesse de lui demander, uniquement, la tranquillité pour les derniers mois de sa longue existence. Ils s'écoulèrent dans la tristesse physique, dans la solitude morale dont, pendant toute sa vie, il avait eu l'horreur.

Son petit-fils Lucien Psichari, un jeune garçon, aimable, gai et turbulent, le fils de sa fille Suzanne, était apparu dans sa vie trop tard pour pouvoir lui apporter les éléments de gaîté et de fantaisiste originalité, qui manquait à la maison tourangelle pour la rendre moins austère. Le juvénil enthousiasme du petit-fils ne pouvait plus distraire un grand-père, accablé par les années, par les honneurs, par la mélancolie. L'admirable dévouement de sa nouvelle compagne ne parvenait plus à le sauvegarder du contact fatigant des indifférents et des intrigants, qu'amenait en Touraine et à la *Béchellerie*, un désir effréné de curiosité journalistique ou de réclame mondaine. Ils voulaient tous être là au moment du funeste événement, et ils revendiquaient des droits de préférence, que la nature et la logique leur refusaient également.

Pauvre cher et grand ami, toi dont le visage souriant m'apparaissait jadis entre les barreaux d'aca-

(1) 24 juillet 1922.

jou du petit lit dont nous fûmes, enfants, les hôtes momentanés, tu as abandonné le monde après une existence longue et laborieuse, sous les regards curieux de visiteurs étrangers; tu es mort après avoir redit sans doute la phrase désabusée de ton Silvestre Bonnard: — Je ne sais trop ce que je fais en ce monde, car tout ce qui m'aimait est depuis longtemps enseveli...

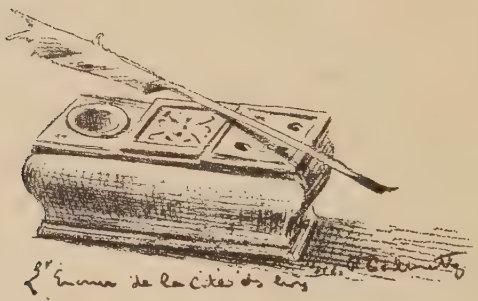


TABLE DES CHAPITRES

	Pages
I. — L'homme et le collectionneur	1
II. — Souvenirs d'enfance et de jeunesse	17
III. — Le maître écrivain et les femmes	45
IV. — Ses goûts, ses préférences, ses antipathies.	79
V. — Le Voyage en Argentine.....	99
VI. — Les neuf déménagements de mon ami France	141
VII. — Le Vieux Logis de maître Jérôme Coignard.	149
VIII. — Marguerite et Prud'hon	171
IX. — L'avenue de Paris à Versailles. La guerre ..	183
X. — En Touraine. Anatole France à *la Béchellerie* pendant le grand conflit.	191
XI. — La nouvelle Villa Saïd. Pulvis, Cinis, Nihil...	247

Cet ouvrage, le quatrième de la Collection " Masques et Idées ", a été tiré a 2.500 exemplaires numérotés dont 75 exemplaires sur papier vergé de Hollande numérotés de 1 a 75. Achevé d'imprimer le trente et un mai 1929 sur les presses de Marcel Seheur, Éditeur.

Livres parus dans la collection.

1 Verlainiens et Décadents.

Par Gustave LE ROUGE

(1re Série inédite)

2 Essences.

Par Étienne BURNET

3 Narcisse ou les Amours de Lamartine.

par Aimé LAFONT

843.89 F81Z C16

a39001 008037460b

UNIVERSITY OF ARIZONA LIBRARY